LE LIVRE

DES

PROFESSES.

LE LIVRE
DES
PROFESSES

PAR L'AUTEUR DU

LIVRE DES NOVICES ET DES PAILLETTES D'OR

APPROUVÉ PAR

S. G. MGR DUBREUIL, ARCHEVÊQUE D'AVIGNON
ET MGR FABRE, EVÊQUE DE MONTRÉAL.

SECONDE PARTIE.

OBLIGATIONS DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

MONTRÉAL
LIBRAIRIE ST-JOSEPH
CADIEUX & DEROME,
No. 207, RUE NOTRE-DAME, No. 207.

1881

IMPRIMATUR:

† EDUARDUS CAR.,

Epus Marianopolitanus.

APPROBATION

DE

S. G. Mgr Hasley, Archeveque d'Avignon.

(Lettre à l'auteur)

Mon cher abbé,

Je ne serai pas seul à me réjouir de l'apparition de ce nouveau volume. Les âmes religieuses qui ont goûté la *première partie* du Livre des Professes méditeront avec non moins de consolation et de fruit cette *seconde partie* où elles trouveront exposés, comme vous savez le faire, c'est-à-dire d'une manière excellente, leurs saints devoirs. Je ne crains pas trop de m'avancer en vous remerciant en leur nom de ce nouvel aliment offert à leur faim spirituelle ; et, pour encourager votre plume féconde à ne se point arrêter en si bonne voie, j'ose ajouter : *qui edent... adhuc esurient.*

Recevez, mon cher abbé, mes félicitations sincères et l'expression de mon bien affectueux dévouement.

Avignon, le 13 août 1880.

† FRANÇOIS-EDOUARD,

Arch. d'Avignon.

SECONDE PARTIE

OBLIGATIONS DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

I

Les obligations de l'état religieux pourraient s'étudier *au point de vue canonique* et dans ce cas nous examinerions dans tous leurs détails :

1° Les obligations qui naissent directement des *vœux de religion* et celles qui découlent de ces vœux.

2° Les obligations qui sont imposées en dehors des trois vœux, telles que la récitation de l'office, l'observation de la clôture, etc.

3° Comment ces obligations peuvent ou être modifiées ou cesser entièrement.

Ce plan si méthodique et si utile pour éclairer et pour guider l'âme religieuse n'est pas celui que nous suivrons.

Oui sans doute, nous parlerons de toutes les *obligations* que nous venons d'énoncer, mais notre but, tout en instruisant, étant surtout d'*entrainer* la volonté vers l'amour du devoir.

D'assouplir le caractère pour le rendre docile à la direction que les Supérieurs veulent lui donner.

De fortifier l'âme contre les tentations, le cœur et l'esprit contre les illusions.

Nous adopterons une division se prêtant davantage au but que nous nous proposons.

II

Un seul mot résume toutes les obligations qu'impose l'Etat religieux, cet état qui est quelque chose de si grand que tous ceux qui y sont admis deviennent tout spécialement le *bien propre de Dieu* et sont appelés par l'Eglise du même nom que les vases d'or qui servent au Saint Sacrifice, *consacrés à Dieu*, — c'est le mot *aimer*.

Oui, *aimer Dieu*, et par ordre de Dieu, et uni à Dieu, et sous la direction de Dieu, et dans la mesure que Dieu veut, *aimer le prochain*, renferme *toutes les obligations de l'Etat religieux* parce que ce n'est qu'en aimant Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces qu'une âme peut réellement dire qu'elle *appartient à Dieu* et qu'elle est *consacrée à Dieu*.

C'est l'amour de Dieu qui a conduit l'âme à embrasser la vie religieuse ; et certes, il a fallu que cet amour fut bien fort pour obliger une jeune fille à se retirer du monde, à renoncer à sa liberté et surtout à quitter son père et sa mère !

C'est l'amour de Dieu qui a inspiré de prononcer ces *vœux de religion* si terribles à la nature mais si doux au cœur aimant, et qui, chaque année, les fait renouveler avec une ferveur nouvelle.

C'est l'amour de Dieu qui soutient, qui anime, qui porte à se dévouer toujours.

Affaiblissez cet amour, vous rendez la vie religieuse une vie privée de charmes, privée de joie, une vie qui devient peu à peu insupportable ; conservez-le dans toute son étendue, alors tout devient repos, harmonie, suavité.

L'âme religieuse qui aime Dieu est unie à Dieu et Dieu est uni à elle. La volonté de cette âme ne se sépare pas de celle de Dieu ; ce qu'il aime, elle l'aime ; ce qu'il ordonne, elle le fait ; ce qu'il défend, elle le repousse ; ce qu'il permet, elle l'accepte avec bonheur.

Les âmes religieuses, restant toujours unies à Dieu, s'aiment entr'elles, parce que chacune voit dans l'autre *un enfant de Dieu*, et cette pensée fait naître dans toutes un sentiment perpétuel de respect, d'affection, de compassion, de dévouement. C'est, dans chacune, l'amour toujours renouvelé de la mère pour son enfant, de la sœur aînée pour sa plus jeune sœur, du fils pieux pour sa mère, de l'ami dévoué pour son ami.

C'est, alors, le règne de Dieu sur la terre ; c'est la volonté de Dieu faite sur la terre, comme elle se fait dans le ciel.

Aimer est donc l'obligation par excellence de la religieuse, et les vœux de religion

inspirés par l'amour, n'ont pour but que d'amener plus sûrement et pour ainsi dire forcément l'âme à aimer Dieu et le prochain.

L'essence de la perfection chrétienne, dit St. Thomas, *consiste dans l'amour de Dieu et ensuite dans l'amour du prochain.*

La fin de l'Etat religieux, ajoute le même docteur, *c'est la perfection de l'amour.*

"Je n'entends parler que de perfection, dit St François de Sales, et je vois fort peu de personnes qui la pratiquent. Chacun en fait une à sa mode. Les uns la mettent en l'austérité des habits, d'autres en celle du manger, d'autres en la fréquentation des Sacrements, d'autres en certaines sortes de contemplation passive et suréminente, d'autres en ces grâces extraordinaires que l'on appelle *gratuitement données* ; et tous ceux-là se trompent prenant les moyens ou les effets pour la cause. Pour moi je ne sais ni ne connais point d'autre perfection que *d'aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même*, toute autre perfection sans celle-ci est une fausse perfection... celle-là est la fin de toute consommation et la consommation de toute fin.

"Tout le secret d'arriver à cet amour c'est *d'aimer* : car comme on apprend à étudier en étudiant, à parler en parlant, à courir en courant, à travailler en travaillant, aussi on *apprend à aimer Dieu et le prochain en l'aimant*, et ceux qui prennent une méthode se trompent" (1).

(1) L'amour dont parle St François de Sales et dont

III

Mais pour aimer Dieu et le prochain de tout son cœur de toute son âme, de toutes ses forces, il y a des obstacles à vaincre.

Obstacles de la part de notre nature gâtée par le péché originel qui nous a rendus surtout *égoïstes*.

Obstacles de la part du démon sans cesse occupé à empêcher l'union de l'âme avec Dieu *la fin de l'amour*, et qui se sert pour arriver à son but des créatures même les plus saintes pour lesquelles il fait naître en nous des sympathies capables de gâter notre cœur, ou des antipathies qui éloignent du prochain et par conséquent de Dieu.

nous voulons parler dans ce livre, n'est pas ce *sentiment tendre et affectueux* qui résidant dans la sensibilité émeut l'être tout entier, cette *ardeur* qui exalte, et qui, pour l'objet aimé, veut tout entreprendre, tout sacrifier, et qui, hélas ! s'épuise après quelques efforts, parce que ces efforts ne sont pas en rapport avec notre nature faible et impuissante.

Cet amour réside surtout dans *la volonté*.

Il consiste dans une *estime souveraine* de Dieu qui lui donne la première place dans les affections du cœur.

Il consiste dans un *attachement fidèle* à la loi de Dieu, qui dispose l'âme à obéir à Dieu, à le servir et qui fait préférer sa loi à tout avantage temporel mis en concurrence avec elle.

Il consiste dans une *disposition permanente* qui fait que nous aimons mieux nous exposer à perdre notre repos, notre bien-être, notre vie même, plutôt que de renoncer un seul instant à l'amitié de Dieu.

De sorte que pour aimer c'est-à-dire pour *se dévouer* et *se donner*, il faut *lutter*.

De là, une seconde obligation : *combattre*.

IV

Le combat ne se livre pas avec des ennemis aussi acharnés et aussi difficiles à vaincre que *notre nature et le démon*, sans que l'âme reçoive sinon des blessures, toujours au moins sans qu'elle éprouve des *lassitudes*, des *affaissements*, des *découragements* quelquefois affreux, des *angoisses* quelquefois déchirantes, d'où résultent des *souffrances* qu'il faut accepter avec courage, avec paix et résignation.

De là une troisième obligation : *souffrir*.

V

Mais le combat, mais la souffrance demandent la *force* pour *lutter*, pour *résister*, pour *se relever* pour *persévérer jusquà la fin*, et cette *force* n'est pas naturellement en nous ; elle a sa source en *Dieu d'abord*, en Dieu qui a promis de la donner mais à qui il faut la demander.

De là une quatrième obligation : *Prier*.

Cette force a sa source encore dans nos *Supérieurs*, *lieutenants* de Dieu, des lumières de Dieu, des remèdes de Dieu.

De là enfin une cinquième obligation : *Obéir*.

VI

Cinq mots indiqueront donc toutes les obligations des religieuses et formeront la divi-

sion de notre livre : *aimer—combattre—souffrir—prier—obéir* (1).

Notre but étant de faire surtout un *livre pratique*, nous avons retranché de notre premier travail plusieurs pages purement théoriques, et celles que nous avons dû laisser, nous les avons écrites avec le plus de clarté qu'il nous a été possible.

Nous voudrions et nous le demandons humblement à Notre Seigneur Jésus-Christ source de toute lumière et de tout amour, à Notre-Seigneur Jésus-Christ l'époux divin des âmes qui se sont consacrées à lui—nous voudrions que chacune de nos pages apportât à toutes celles qui les liront un peu de *lumière*, un peu de *force* et un peu d'*amour !*

(1) " *Aimer, souffrir, mourir*, telle a été ma devise en quittant mes parents et mes amis, — écrivait il y a quelques mois un jeune misssionnaire de la Corée. — *Aimer Dieu, souffrir pour Dieu, mourir pour Dieu.* " Voilà aussi la devise de toute religieuse. *Prier, obéir* sont des moyens pour *aimer, pour souffrir* et pour *mourir dans la paix de Dieu.*

PREMIÈRE OBLIGATION
DE LA RELIGIEUSE.

AIMER.

La première obligation de l'âme consacrée à Dieu — celle, nous l'avons dit, d'où découlent toutes les autres, — celle qui bien comprise et pratiquée, même avec les imperfections inséparables de notre nature, suffirait pour faire de toute communauté une image, imparfaite sans doute, mais une image animée et vivante du ciel, — celle que toute religieuse sent en elle puissante, forte, et qu'elle s'est engagée par ses vœux à ne violer jamais sous aucun prétexte, c'est *l'obligation d'aimer Dieu.*

Or aimer Dieu, c'est *se donner tout entière à Dieu et à Dieu tout seul* — puis, par ordre de Dieu, et de la manière et dans la mesure que Dieu veut — puisque l'âme qui s'est donnée ne s'appartient plus mais appartient à Dieu — c'est *se donner au prochain.*

Aimer Dieu, c'est lui donner *sa volonté* pour vouloir, comme il le veut lui-même, le bien de Dieu,

C'est lui donner *sa puissance d'agir* pour la mettre a la disposition de Dieu,

Cette obligation *d'aimer Dieu*, que les vœux

de religion ont pu faire comprendre avec plus de netteté et plus de force mais n'ont pas créée, est clairement exprimée par ces paroles si formelles de Jésus-Christ : *Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de tout votre esprit ; c'est le plus grand et le premier commandement. — Et voici le second qui est semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même* (1).

(1) St Math. XXII, 37, 38, 39. — Aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, c'est l'aimer pour lui-même et par dessus tout ; c'est être dans la disposition de tout sacrifier, la vie même, plutôt que de commettre le péché mortel qui est essentiellement contraire à la charité. L'amour de Dieu doit donc être *souverain* dans le sens que nous venons d'indiquer, mais il peut être souverain sans être aussi fort, aussi ardent, aussi intense qu'il peut l'être absolument. L'amour de Dieu, sur la terre, dit St Thomas, est susceptible d'accroissement et ceux qui aiment véritablement Dieu de tout leur cœur et par dessus tout peuvent toujours sur la terre l'aimer davantage. La religieuse n'est pas rigoureusement obligée à autre chose qu'à tendre à *cet amour souverain* et les trois vœux de religion sont un moyen pour y arriver, mais la reconnaissance qu'elle doit à Dieu pour les grâces spéciales qu'il lui a faites ne la pousse-t-elle pas à aimer plus que les simples chrétiens ?

« La charité est parfaite dans le sujet aimant, dit St Thomas, quand il aime autant qu'il peut aimer.

« Elle est parfaite d'abord lorsque notre cœur tout entier est toujours incessamment élevé vers Dieu ; mais cette perfection n'est pas possible sur la terre, où à raison de notre faiblesse et des nécessités de la

Dieu d'abord, Dieu aimé pour lui, à cause de sa beauté, de sa bonté, de ses perfections infinies — Dieu de qui nous tenons tout et à qui nous devons tout donner sans réserve.

Le prochain ensuite, aimé parce que Dieu le commande et parce qu'il est l'image de Dieu, l'enfant de Dieu, l'ami de Dieu et que l'aimer c'est faire plaisir à Dieu, mais aimé à cause de Dieu, en vue de Dieu, en union avec Dieu (1) ; de telle sorte que si ce *prochain aimé* nous faisait, nous ne disons pas *oublier totalement Dieu*, mais, un seul instant, *laisser volontairement Dieu* et violer même légèrement et volontairement un commandement de Dieu, *cet amour serait coupable.*

Ce commandement est fait à tous les chrétiens, à tous sans exception ; il faut que

vie, l'homme ne saurait penser sans cesse à Dieu ni lui attacher toujours actuellement son cœur.

" La charité, en second lieu, est parfaite quand une âme se dévoue tout entière à Dieu et se consacre aux choses divines, négligeant tout le reste, autant que le permet la vie présente ; cette perfection est possible en ce monde quoiqu'elle ne soit pas dans tous ceux qui ont la charité.

" La charité enfin est parfaite chez celui dont le cœur est habituellement attaché à Dieu, de telle sorte qu'il ne pense ni ne veut aucune chose contraire à l'amour divin ; c'est la perfection commune à tous ceux qui ont la charité. " (Sam, 2, 2 Q. 24, 8.)

(1) *Omnia creata dilige ut subjecta, ut famulantia, ut arrham sponsi, ut munera amici, ut beneficium Domini.* (St Aug.)

toujours, en tout temps et à toute heure, le disciple de Jésus-Christ puisse dire en toute sincérité : *Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces et par dessus toutes choses.* Mais ceux qui vivent dans le monde, que de difficultés ne rencontrent-ils pas pour remplir ce devoir de *l'amour de Dieu par dessus tout*, même dans ce qui n'est que rigoureusement exigé !

C'est bien parce que vous les avez comprises ces difficultés naissant et de l'attrait des créatures et de la faiblesse de votre cœur, que, pour remplir dans toute son étendue le précepte de l'amour de Dieu et du prochain, vous, âmes plus généreuses que les autres et aussi plus aimées de Dieu, vous avez quitté le monde et vous êtes enfermées dans la solitude, et que, vous avez voulu, pour vous mettre dans *l'impossibilité d'aimer jamais quelqu'un plus que lui*, vous engager par les liens les plus forts, *les vœux de religion.*

C'est pour vous faire comprendre dans toute son étendue, dans toute sa grandeur et dans toute sa beauté cette douce *obligation d'aimer Dieu* que, devant une image de Jésus crucifié par amour pour nous, nous écrivons ces humbles páges.

Nous allons parler séparément de l'obligation d'aimer Dieu et d'aimer le prochain, dans ce que surtout elle a de spécial pour les religieuses, et nous dirons :

1o. Les motifs de l'amour dû à Dieu et au prochain,

2° Les caractères de l'amour dû à Dieu et au prochain,

3° La pratique de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain,

4° Les récompenses de l'amour donné à Dieu et au prochain.

CHAPITRE PREMIER.

LA RELIGIEUSE DOIT AIMER DIEU.

ARTICLE PREMIER.

MOTIFS DE L'AMOUR DU A DIEU.

La Religieuse doit aimer Dieu.

1° *Parce que Dieu le mérite en lui-même,*

2° *Parce que Dieu a été bon pour elle,*

3° *Parce que enfin elle est religieuse.*

I

Dieu mérite que vous l'aimiez.

Dieu mérite que vous l'aimiez parce qu'il est le *bien suprême.*

Bien suprême ! c'est-à-dire qu'il possède toutes les perfections dans le plus haut degré possible, qu'il les possède de lui-même, par lui-même et que ses perfections sont *infinies* dans leur nombre, *illimitées* dans leur étendue, *inépuisables* dans leur manifestation.

Bien suprême ! c'est-à-dire, être infini, immense, éternel ; — infiniment au-dessus de toute perfection, de toute excellence et de toute grandeur concevable pour un esprit crée — au-dessus de toute substance, de toute puissance, de toute beauté, de toute sainteté, de toute justice, de toute bonté, de toute béatitude, de toute gloire ! — de sorte que Dieu n'est, à proprement parler, *rien de tout cela*, mais qu'il est *infiniment plus grand, plus élevé, plus beau, plus excellent que tout cela !*

Bien suprême ! c'est-à-dire, possédant *tout* par lui-même ; de sorte que ni au ciel, ni sur la terre, ni dans aucun ange, ni dans aucun homme, ni dans aucune créature quelque grande, quelque élevée qu'elle soit, ni même dans la Ste Vierge, il n'y a *un seul bien* qui ne vienne de Dieu ; — de sorte que tout ce que j'appelle *bien* dans les créatures n'est qu'une grâce de Dieu ; tout ce que j'appelle *bonté* n'est qu'un rayon sorti du cœur de Dieu ; tout ce que j'appelle *beauté* n'est qu'un reflet de la gloire de Dieu ; tout ce que j'appelle *sainteté* n'est qu'une image affaiblie de la sainteté de Dieu ! (1)

(1) " Si vous rencontrez ici-bas *la grandeur et la majesté*, elles sont en Dieu ; *la vie et la fécondité*, elles sont en Dieu ; *l'intelligence, la sagesse*, elles sont en Dieu ; *la puissance et la liberté*, elles sont en Dieu ; *la justice, la charité, la bienveillance, la miséricorde*, elles sont en Dieu ; tous les biens imaginables sont en Dieu ; *Bonus est Deus et omnibonus et super bonus.* "

(P. Monsabré)

Dien suprême, c'est-à-dire trésor infini et inépuisable de tout bien, répandant *continuellement* mais sans jamais ni s'affaiblir ni s'appauvrir et comme *nécessairement*, mais sans contrainte et par l'effet de sa seule nature qui étant le *bien par excellence* est par elle-même généreuse, *diffuse* comme parlent les théologiens, — répandant la vie, la force, la beauté, la miséricorde, la lumière, de même qu'une source qui verse toujours ses eaux limpides et cependant reste toujours surabondante et toujours féconde, — répandant tout cela sur toutes les créatures qui elles-mêmes viennent de lui et qui reçoivent, chacune de l'abondance divine, selon les besoins de sa nature, mais les répandant quelquefois avec une telle profusion que l'âme qui s'approche de lui par l'innocence et par la prière, l'âme qui s'unit à lui par l'amour semble, tant elle est comblée de lumière, de grâce, de paix, ne faire qu'*un* avec Dieu !

Laissez, laissez votre intelligence, votre imagination, votre cœur, laissez-les s'exalter autant qu'il est possible. Tout ce que vous aurez créé de beau et de grand, tout ce que vous aurez aimé de noble et de pur, tout ce que vous aurez désiré pour vous de bon, de compatissant, de dévoué, de miséricordieux... tout cela dégagez-le de l'imperfection, élevez-le plus haut que la terre, élevez-le jusqu'à l'infini et vous commencerez à comprendre ce qu'est Dieu !

Oh ! si nous pouvions transcrire ici les belles

pages écrites par les Saints sur l'être de Dieu, sur la grandeur, sur la sainteté, sur l'amabilité divine ! (1) si surtout nous pouvions vous faire sentir ce qu'ils ont senti, vous faire voir ce qu'ils ont vu ! Nous vous dirons simplement, à vous religieuses, qui par cela même que vous êtes religieuses avez été attirées par l'amour de Dieu et avez des lumières spéciales pour comprendre Dieu : allez devant le St Sacrement de l'autel et, à genoux, répétez lentement ces paroles du *Gloria in excelsis : Tu solus Deus ! tu solus Dominus ! tu solus altissimus ! Laudamus te ! Benedicimus te ! Adoramus te ! Glorificamus te ! Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam !* Et ce que vous sentirez — si votre cœur est pur — vous dira mieux que toute parole humaine, ce qu'est Dieu en lui-même.

Il n'est pas possible de parler de ce Dieu si grand, si saint, si bon, sans se sentir entraîné à l'aimer. Est-ce que l'esprit et le cœur ne sont pas forcément attirés et ravis par la beauté et par la bonté ?

Pour aimer Dieu, il suffit de penser à lui et d'entrevoir quelque chose de lui.

(1) Nous indiquons seulement ce texte de St Augustin : *Tu es, Domine, summa essentia, — summa vita, — summa salus, — summa veritas, — summa bonitas, — summa æternitas, — summa magnitudo, — summa pulchritudo, — summa beatitudo, — summa immortalitas, — summa unitas, summum bonum in quo omnia bona continentur, imo quod est omne et unum et totum et solum bonum !*

II

Les bontés de Dieu exigent que vous l'aimiez.

Dieu mérite que vous l'aimiez parce qu'il *a été bon, infiniment bon pour vous.*

Nous n'indiquerons ici que les bontés divines manifestées dans votre vocation et nous vous dirons : *Dieu doit être l'objet de votre amour parce qu'il vous a appelée à la vie religieuse et qu'il a dû, pour cela, prodiguer des miracles d'une bonté infinie.*

Bonté pour vous *choisir* parmi tant d'autres jeunes filles que vous connaissez et qui peut-être étaient plus pieuses que vous. — Pourquoi *vous* plutôt qu'*une autre ?* Qu'avez-vous donc fait de grand et de beau ? A quoi, plus qu'une autre, pouvez-vous être utile à Dieu ?

Bonté pour vous *solliciter ;* vous ne compreniez pas la voix de Dieu, vous la repoussiez peut-être comme une voix importune ; et ce combat entre l'amour de Dieu et votre résistance a duré peut-être de longues années ; et il a fallu pour la vaincre que Dieu fit des miracles. Cherchez dans votre vie de jeune fille s'il n'y a pas quelques événements extraordinaires qui seuls ont pu vous décider à quitter vos parents, à renoncer à un projet qui vous tenait au cœur.

Bonté pour vous *confier* à un prêtre pieux et zélé qu'il a fait venir peut-être exprès pour vous, que vous avez souvent découragé par votre peu de générosité et que Dieu a toujours soutenu par une grâce spéciale

Bonté pour vous *attendre*. Dieu ne se lassait pas et, comme il ne voulait pas forcer votre liberté, il a attendu que, vaincue par la grâce et en quelque sorte n'en pouvant plus, vous lui disiez : *Je me rends, me voici !*

Bonté pour vous *pardonner*. Vous avez commis peut-être plus de péchés que la plupart de vos compagnes que Dieu n'a pas appelées : — qui sait même, si dans vos résistances à la voix qui vous appelait, vous ne vous êtes pas exposée exprès à l'occasion du péché pensent que Dieu vous laisserait en paix ? tout cela Dieu l'a pardonné.

Bonté pour *préserver* votre innocence au milieu de tous les dangers qui pouvaient vous perdre. Vous souvient-il de ces dangers qui alors vous effrayaient si peu ?— Dangers dans les *amitiés* qui auraient pu vous captiver, dans les *discours* qui auraient pu vous pervertir, — dangers dans les *occasions* qui vous auraient ébranlée, dans les *exemples* qui vous auraient entraînée, — dangers dans le *luxe* qui pouvait vous énerver, dans les *spectacles* qui pouvaient vous amollir, dans les *plaisirs* qui pouvaient vous souiller.

Oh ! n'est-il pas vrai, que Dieu a été bien bon pour vous, ma sœur, avant votre entrée en religion et que plus que tout autre vous devez bien l'aimer ?

Et depuis que vous êtes religieuse jetez un regard rapide sur les grâces qui vous sont prodiguées dans cette maison de Dieu.

Grâces de lumières qui vous découvrent la

grandeur et en même temps la douceur de vos obligations et de vos espérances — les ré compenses que Dieu réserve à vos sacrifices — les bontés paternelles que Dieu vous prodigue à chaque minute.

Grâces de conseils que Dieu met pour vous, vous spécialement, sur les lèvres de vos *supérieurs* quand vous allez auprès d'eux, — sur les lèvres de vos compagnes alors même qu'elles ne pensent qu'à vous faire un reproche ou qu'elles vous disent une parole indifférente, — sur les lèvres surtout du *directeur* à qui il a confié lui-même le soin de votre conscience et qu'il éclaire d'autant plus que vous allez à lui avec plus d'esprit de foi. Oh! qu'elle est précieuse cette grâce, si vous saviez bien la comprendre et si chaque fois que vous vous approchez de votre supérieure ou de votre confesseur vous vous disiez : *C'est Dieu qui va me parler !*

Grâces de recueillement qui vous défendant de la dissipation du monde et vous ramenant au dedans de vous-même, vous font comprendre le bonheur de la prière, de l'oraison, de la sainte communion, de la pensée habituelle de la présence de Dieu.

Grâces de vigilance que vous sentez presque à chaque heure du jour, vous avertissant que Dieu est là, que la cloche est son signal, que les ordres de votre supérieure sont ses ordres ; que telle parole vous dissiperait, que telle affection rendrait votre âme moins pure.

Grâces de bons exemples qui vous soutien-

nent, vous encouragent, vous entraînent, vous retiennent surtout. Quand vous voyez vos compagnes — quelques unes affaiblies par l'âge et les infirmités—si assidues à la prière, si ponctuelles au premier son de la cloche, comment osez-vous être inexacte ? Quand vous voyez des compagnes d'un tempérament plus délicat que le vôtre ne murmurer jamais contre la nourriture ou le dénûment de leur cellule, comment osez-vous laisser échapper la plus petite plainte ? Quand enfin vous voyez d'anciennes supérieures se soumettre à demander les plus petites permissions, comment osez-vous vous soustraire à l'obéissance ?

Grâces de remords enfin, la plus utile des grâces, qui ne vous permet pas de rester *impunément* un seul instant loin du bon Dieu, — qui vous poursuit partout dès que vous vous êtes permis le plus petit manquement volontaire et qui, finit toujours—à moins que pendant de longs mois ayant lutté contre votre conscience vous soyez parvenue à lui imposer silence, — qui finit par vous amener humble et repentante aux pieds de votre supérieure lui dire : *Je veux recommencer à être sainte.*

Oh ! n'est-il pas vrai, encore une fois, que Dieu est *bien bon* pour vous et que c'est de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces que vous devez l'aimer !

" Car, après tout, ce qui doit nous étonner, dit le P. Faber, ce n'est point que Dieu pousse aussi loin son amour, mais simplement *qu'il ait de l'amour pour nous.* Si nous considérons

ce qu'il est et ce que nous sommes, nous trouverons-nous un seul droit à son amour ? Quoi de moins aimable que nous ? quoi de moins généreux ? quoi de plus ingrat ? Et pourtant Dieu nous aime et nous aime avec excès... Il amoncelle sur nos têtes les bienfaits jusqu'à ce que nous soyons, pour ainsi dire, courbés sous leur poids. Il ajoute les grâces aux grâces, au point que nous essaierions en vain de les compter. Chaque matin, sa tendresse et sa miséricorde se renouvellent pour nous et, après toutes ces faveurs de la terre, il nous prépare au ciel une récompense telle que l'œil n'en a jamais vu, que l'oreille n'en a jamais entendu, que le cœur n'en a jamais conçu de semblable ! "

Oh mon Dieu ! que nous serions donc ingrats, méchants, endurcis si nous ne vous aimions pas !

III

Votre titre de religieuse exige que vous aimiez Dieu.

Dieu mérite que vous l'aimiez *parce que vous êtes religieuse.*

Etre religieuse c'est d'après le sens strict du mot se *lier de nouveau* à Dieu, s'attacher à Dieu par un nouveau lien.

Ce qui *lie* entr'eux les êtres raisonnables c'est *la parole* qu'ils se donnent mutuellement. Cette parole constitue un *contrat*, un *engagement* et forme le lien qui attache deux volontés l'une à l'autre.

Le premier *lien* entre l'âme et Dieu fut formé au *baptême* par ces paroles formelles prononcées en notre nom, paroles que plus tard et de bon cœur nous avons renouvelées et ratifiées : *Je renonce au démon et je m'attache à Dieu pour toujours.*

Ce *lien* laissant une certaine liberté dont il était facile d'abuser, il a semblé à quelques âmes qu'elles devaient, d'après le conseil de Jésus-Christ, se *lier de nouveau* à Dieu ; et elles ont fait avec Dieu, un nouveau contrat qui ajoute quelque chose de plus à l'ancien et les force à être totalement à Dieu ; les paroles de ce nouveau contrat dictées par l'Eglise, interprête des volontés de Jésus-Christ et garant de ses promesses, sont les *trois vœux de religion.*

Rien de plus précis et de plus formel que les paroles de ce contrat ; elles expriment avec netteté ce que veut l'âme désireuse *d'être à Dieu*, *de servir Dieu*, *de glorifier Dieu* et cela *pour toujours.* Il n'y a pas deux explications à donner de cette formule si simple : je fais vœux *d'obéissance*, *de pauvreté*, *de chasteté.*

Rien de *plus volontaire* et *de plus libre* que ce contrat ; il a été fait à un âge où la raison développée était à même de comprendre toute la portée de cet engagement, — il a été fait *avec réflexions* après avoir étudié la valeur des termes, leur étendue, leur durée, — après un *essai* d'un an au moins pendant lequel on a expérimenté les obligations de ce contrat, — *au milieu de personnes* qui pratiquaient elles-

mêmes les obligations de ce contrat et qui étaient chargées non seulement de nous diriger dans l'accomplissement de ces obligations mais encore de ne pas nous les laisser contracter si elles avaient cru apercevoir ou exaltation dans notre imagination, ou lâcheté dans notre volonté, ou motif naturel dans notre désir.

Rien *de plus complet* que le don fait par ce contrat : *chasteté*, il dépouille le cœur et les sens de tout ce qui risquerait d'en ternir même légèrement la pureté et de les rendre moins agréables à Dieu, — par *l'obéissance*, il dépouille la volonté de cet esprit propre qui lui ôterait la docilité nécessaire pour obéir à ses supérieurs et être employé à ce qu'ils jugent plus utile pour la gloire de Dieu, — par *la pauvreté*, il dépouille l'esprit des préoccupations matérielles afin de le laisser plus libre de s'occuper des choses de Dieu.

En vérité peut-on se donner ainsi à quelqu'un sans *l'aimer ?* et un tel contrat n'est-il pas un engagement formel *à aimer* celui avec qui on le fait ?

Et si peu à peu s'affaiblit le sentiment qui nous a poussé à nous donner à Dieu, ne suffit-il pas de se rappeler *ce contrat* que nous nous sommes mis dans l'impossibilité de pouvoir rompre pour nous dire : *Mais je suis obligé d'aimer Dieu, d'aimer Dieu ou d'être parjure.*

De son côté, Dieu s'est engagé, non pas seulement comme pour l'âme chrétienne,

après le baptême, de ne pas permettre que nous soyons tentées au-delà de nos forces, — à venir à notre secours chaque fois que nous l'appellerions,—à nous pardonner chaque fois que nous lui demanderions sincèrement pardon,—à nous donner notre pain quotidien... Dieu a pris avec nous des engagements en rapport avec notre donation ; nous n'avons rien réservé, il ne réserve rien ; nous nous sommes données tout entières à lui, il se donne tout entier à nous.

Voyez, c'est, en ce monde, le centuple de tout ce que nous avons quitté. Nous avons renoncé aux *joies du cœur*, et ces *joies* Dieu nous les fait retrouver dans une famille où nos lèvres émues pourront encore dire *ma mère*, *mes sœurs ;* — Il nous les fait retrouver aux pieds du Tabernacle où Jésus se montre plus tendre, plus affectueux, plus communicatif ;— il nous les fait retrouver même dans la souffrance dont il nous permet de comprendre la valeur, que nous acceptons volontiers parce qu'elle nous fait ressembler à Jésus, et que nous allons même quelquefois jusqu'à désirer.

Nous avons quitté *des biens terrestres* et il nous fait trouver, sans inquiétude, et trouver largement ce nécessaire de la vie qui procure plus de bien-être que le superflu si désiré et si promptement à charge.

Et puis, au ciel ! Ah ! s'il y a une récompense qui fasse palpiter le cœur du chrétien fidèle, comme il doit palpiter au souvenir du

ciel, le cœur de la religieuse ! C'est à elle, oui à elle, qui a *quitté son père, sa mère, ses frères, ses champs pour suivre Jésus*, à elle qu'à été formellemeut *promise la vie éternelle.*

Une simple reflexion maintenant.

Ce contrat accepté par Dieu est tout *à l'avantage de la religieuse*, car Dieu, après tout, n'a besoin d'aucune de ses créatures ; et cette condescendance si paternelle de Dieu à vous appeler à le servir, à accepter vos promesses, à vous faire les siennes, n'exige-t-elle pas reconnaissance et amour ?

Et ne sentez-vous pas que, si vous n'aimiez pas Dieu, retomberait sur vous, vous écrasant pendant toute l'éternité, cette malédiction énergique de S. Paul : *Si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ qu'il soit anathème !*

ARTICLE SECOND.

CARACTÈRE DE L'AMOUR DÛ A DIEU.

Un seul mot peut faire comprendre le vrai caractère de l'amour dû à Dieu par la *religieuse*, le mot *souplesse*—mot qui exprime d'une manière plus énergique et plus appropriée à la fin de la vie religieuse, l'idée chrétienne du mot *dévouement* (1).

(1) Ce mot nous semble résumer pratiquement les différents caractères que les auteurs donnent à l'amour dû à Dieu. — La mère de Chaugy parle ainsi de Ste-

Puisque la religieuse s'est donnée tout entière à Dieu, Dieu est devenu *le propriétaire* de tout son être.

Si Dieu est *le propriétaire* de cette âme, il peut donc *se servir* d'elle pour l'utiliser à tout ce qui peut contribuer à sa gloire.

Or, pour que Dieu puisse se servir de l'âme qui s'est donnée à lui, il faut que cette âme soit entre ses mains comme un *instrument* facile à manier—facile à se prêter à toutes les volontés du maître ; se pliant, se courbant, se redressant, se remuant, se reposant, se laissant transporter ici ou là sans opposer aucune résistance.

Voyez d'après ces quelques lignes, quel horizon s'ouvre devant vous, âmes consacrées à Dieu :

Chantal. " L'amour de cette bienheureuse mère était un amour fort, *généreux*, détaché, indépendant de tous les goûts, sentiments et plaisirs spirituels,—un amour *courageux* à entreprendre des choses grandes pour la gloire de Dieu,—un amour *constant* parmi la longueur des travaux, — un amour *hardi* dans les difficultés,— un amour *soumis* dans les succès contraires, — un amour toujours *adhérent* aux volontés divines, — un amour *sage et discret*, — un amour *désapproprié et désintéressé*, — un amour qui la faisait vivre *toute abandonnée* à la Providence,—un amour de *simple confiance*, —un amour d'*épouse et de fille* qui subsistait très ferme et très pur et sans propre recherche avec une crainte chaste et filiale, — un amour *humble* qui la portait jusqu'à un anéantissement total d'elle-même pour exalter son Bien-Aimé,—un amour qui l'avait constituée au *parfait oubli* d'elle-même par le continuel souvenir de Dieu, — un amour de *conformité* qui la faisait se

Dieu *maître* qui a droit de vous demander ce qu'il juge bon pour contribuer à sa gloire.

Vous *servantes* qui avez obligation de toujours lui obéir, d'accepter l'emploi qu'il vous destine, de le quitter, de le reprendre selon sa volonté ; de mourir, s'il le désire, alors que cet emploi devient au dessus de vos forces.

Dieu *ouvrier* qui a droit de faire par vous et avec vous tout ce qu'il veut.

Vous *instrument* qui avez obligation de ne jamais offrir de résistance ni pour le temps, ni pour le travail lui-même, ni pour le mode de travail,ni pour le lieu du travail ; qui devez vous *user* jusqu'à la dernière minute de votre vie.

Dieu *propriétaire* qui a droit sur votre être tout entier.

Vous *livrées à lui* qui avez obligation de

réjouir d'imiter Jésus-Christ dans son parfait dénûment, de vivre dans les angoisses sur le calvaire, dans les dérélictions sur la croix, ne goûtant que fiel et vinaigre en son intérieur et, quelquefois en son extérieur, quantité de mépris et de contradiction.—Bref, ce saint amour l'a fait persévérer jusqu'à la fin avec une fidélité toujours croissante au service de Dieu."

Tout cela n'est-ce pas la conséquence du *don complet* que l'âme a fait d'elle-même au Dieu qu'elle aime et le caractère de son amour n'est-ce pas la *souplesse ?*

Etre *souple*, c'est, comme le recommande si souvent St. François de Sales, *être pliable à tout et à tous*. C'est avoir dans le caractère ce quelque chose de facile, de coulant, de maniable que possède la nappe d'eau qui, sans bruit et sans contrainte, prend la forme de tous les vases dans lesquels on la dépose, sans perdre sa limpidité.

vous laisser traiter selon qu'il juge utile à ses desseins. Dieu par exemple peut vouloir que quelques âmes *expient* pour les autres ; il pourra donc faire de vous une *victime* par les déchirements du cœur, et vous qui *êtes à lui* vous accepterez ces souffrances en silence et même avec joie.

Oh ! sans doute, ce serait une sujétion effrayante que celle-là si elle ne nous mettait pas sous la dépendance de l'*être sage et bon* par excellence, *de Dieu ;* mais sous la dépendance de Dieu, de Dieu que vous aimez et qui vous aime, y a-t-il quelque chose à redouter ?

Nous allons dire d'abord, *les exigences ordinaires* de ce bon maître et montrer ensuite comment *il les rend faciles.*

I

1. Dieu veut que nous ne *nous livrions pas aux choses extérieures* de manière à perdre de vue qu'il est le maître des évènements et surtout de notre cœur. — Appliquons, sans doute, toute notre intelligence, toute notre industrie, toute notre activité à remplir chacun des devoirs qu'exigent de nous la règle de la communauté et l'emploi qui nous est confié ; cet emploi accomplissons-le, fidèlement minutieusement, complètement ; laissons encore notre cœur s'ouvrir aux sentiments de l'affection, de la reconnaissance, de la compassion,— mais ne perdons pas de vue

ce doux regard de Dieu qui est fixé sur nous et qui nous suit avec la sollicitude et même la jalouse tendresse de la mère qui a toujours peur que son enfant l'aime un peu moins.— Rester ainsi sous le regard de Dieu n'est pas bien difficile quand on aime Dieu ; l'oraison du matin fidèlement et affectueusement faite conduit petit à petit à ce recueillement.

2. Dieu veut que *nous ne résistions jamais à la grâce* nous poussant à remplir un devoir de charité, à accomplir un acte d'obéissance, à accepter humblement une parole ou un accident pénible, à éviter surtout une faute ou une occasion de faute.

3. Dieu veut que *nous acceptions en gardant notre âme en paix* l'état dans lequel il nous laisse : *état de maladie*, *état d'humiliation*, *état d'insuccès*, *état de nullité*. Il veut bien que nous fassions extérieurement ce qu'il est raisonnable de faire pour nous soulager ou nous justifier, mais si nos efforts paraissent inutiles, il veut que nous le bénissions, toujours et que nous l'aimions toujours.

4. Dieu veut que *nous soyons fidèles à le servir* dans la mesure de nos forces, accomplissant simplement nos devoirs heure à heure, sans préoccupation de l'heure qui va suivre, sans retour inquiétant sur l'heure qui vient de passer. Il veut surtout que nous comptions sur sa miséricorde infinie pour nous pardonner et pour nous aider, et que nous ne vivions jamais dans l'inquiétude.

5. Dieu veut que nous *ne posions jamais de*

limites à notre dévouement. Ne disons donc pas dans notre âme, *jamais je ne pourrai faire tel sacrifice*, — *jamais je ne pourrai accepter telle charge*, — *jamais je ne me résoudrai à tel renoncement.* Il n'y a qu'une âme lâche et sans amour qui parle ainsi.

6. Dieu veut que nous *fassions passer avant tous nos goûts*, *avant tous nos attraits*, *avant même nos dévotions particulières*, *le commandement qui nous est fait par nos supérieurs.* Ainsi nous devons laisser nos prières commencées et quitter la chapelle pour un travail qu'on nous demande alors même que ce travail nous contrarierait ; ainsi nous devons changer l'heure de notre méditation ou l'abréger, changer notre jour de communion ou même laisser la Ste communion si notre supérieure croit devoir l'exiger. Et si nous surprenons sur nos lèvres un murmure ou une plainte, nous pourrons dire que nous ne sommes pas encore *souples.*

7. Dieu veut enfin que, entre ses mains divines ou plutôt entre les mains de nos supérieurs à qui il a remis son autorité, nous soyons d'après les paroles des Saints : *comme des agneaux* qui obéissent aveuglement au pasteur, — se laissent conduire sans réflexion, — le suivent sans s'inquiéter où ils vont,—marchent ou s'arrêtent sans demander pourquoi ;

Comme un *corps sans vie* qui ne désire plus, qui ne se plaint plus, qui reste en paix où on

le dépose, et qui se contente de ce qu'on lui donne ;

Comme un *bâton* qui se laisse porter partout où on veut, qui se laisse employer à tout ce qu'on veut, qui passe entre les mains de qui l'on veut.

Avec cette différence que si l'agneau, le cadavre, le bâton sont purement passifs, vous devez, vous qui comprenez, qui voyez, qui sentez, soumettre pleinement votre jugement et votre manière de voir à ceux qui ont autorité sur vous.

Lisez les pages suivantes écrites par une âme consacrée à Dieu comme vous. Elles vous sembleront, au premier abord, écrites seulement pour ces heures de ferveur pendant lesquelles le cœur plein d'amour ne trouve rien d'impossible, — mais lues posément et dans le silence paisible de la méditation, elles ne vous paraîtront plus que l'expression du devoir d'une *âme consacrée à Dieu par amour pour lui*, qui par conséquent ne s'appartient plus et reste *souple* sous la main paternelle de son maître.—Elles ne sont du reste que le commentaire de cette parole de Jésus-Christ à son père : *Me voici pour faire votre sainte volonté.*

C'est un dialogue entre Jésus et l'âme.

" Me livres-tu sans réserve et sans retour ton cœur, ton âme, ton esprit, ta volonté, ton corps, tout ton être et toutes ses facultés, pour en disposer souverainement et selon

mon plaisir, sans qu'il te reste aucun droit sur toi-même à l'avenir ! "

Oui, Seigneur, par votre grâce, je le veux ainsi.

" Consens-tu à te soumettre tellement à ma volonté, que rien au monde ne puisse t'arrêter lorsqu'il s'agira de l'exécuter, depuis les moindres choses jusqu'aux plus grandes, supposé toujours cependant l'approbation de tes supérieurs ? "

Oui, Seigneur, j'y consens de toute mon âme ; mais donnez-moi la grâce de la fidélité.

" Consens-tu à souffrir toutes les peines qu'il me plaira que tu souffres, soit du cœur, soit de l'esprit, soit du corps ? "

Oui, Seigneur, j'y consens, attendant de votre miséricorde la force dont j'ai besoin pour cela.

" Consens-tu surtout à souffrir, toutes sortes de peines intérieures : tentations de toute espèce, tristesse, dégoûts, ennuis, désolation de cœur, affliction de l'esprit, craintes, alarmes, saisissements, délaissements, abandon, sécheresses, aridités, obscurités, révoltes de la nature, toutes choses qui te causent tant d'effroi et que tu as tant de répugnance à supporter ? Dis-moi, ma fille, consens-tu à souffrir tout cela ? "

Ah ! malgré l'effroi dont mon cœur est glacé en y pensant, oui, Seigneur, j'y consens et je mets tout mon espoir en vous.

" Consens-tu à te voir méprisée, rejetée, bafouée, deshonorée, couverte d'ignominie,

et l'objet de l'opprobre public, comme je le fus moi-même ? "

Oui, Seigneur, j'y consens de tout mon cœur.

" Consens-tu à supporter les injures, les outrages, les plus mauvais traitements de la part de tes meilleurs amis et de ceux pour qui tu feras le plus et souffriras le plus ? "

Oui, Seigneur, j'y consens.

" Consens-tu à entendre traiter de folie et d'extravagance tes plus saintes entreprises et tes plus louables désirs ? "

Oui, Seigneur, j'y consens : mais, hélas ! que l'opprobre retombe sur moi seule et non pas sur vous.

" Consens-tu à voir ta conduite intérieure et extérieure, quoique gouvernée et réglée tout entière par moi-même, à la voir, dis-je, condamnée, blâmée, calomniée, et couverte d'un vernis odieux, par la malice et la jalouse envie ? "

Oui, Seigneur, j'y consens ; pourvu que je demeure soumise à mes supérieurs, que me faut-il de plus ?

" Consens-tu à te voir abandonnée de tes meilleurs amis et de ceux même sur l'attachement, le soutien et la fidélité desquels tu pouvais et tu devais le mieux compter ? "

Vous qui découvrez tous les replis de mon cœur, vous voyez, mon bon maître, ce qu'il souffre dans ce moment ; cependant, si tel est votre bon plaisir, et s'il faut que je supporte cela pour votre amonr, ah ! j'y consens

de tout mon cœur : ce que j'ose vous demander, c'est de me laisser toujours *l'esprit de respect* pour mes Supérieurs, *l'esprit de charité* pour ceux qui ne m'aimeraient pas, *l'esprit d'humilité* pour me méfier toujours de mes idées.

" Consens-tu à voir les entreprises les plus contraires aux tiennes suivies des plus brillants succès, tandis que les tiennes, quoique suggérées par ton Dieu, seront rejetées et méprisées ? "

Ah ! Seigneur, j'y consens encore, si telle est votre adorable volonté.

" Consens-tu à supporter continuellement sans relâche, soit les souffrauces du corps, soit les peines de l'esprit, soit les afflictions extérieures, et souvent tout cela ensemble ? "

Oui, Seigneur, j'y consens.

" Consens-tu à te voir au milieu de toutes ces peines que je viens de marquer, accablée de travaux et de fatigues, privée du repos le plus nécessaire, de la nourriture même la plus indispensable, dénuée de consolations et d'appui sensible, enfin privée de tout agrément, de tout amusement, de tous plaisirs, de tous biens extérieurs et sensibles ? "

Ah ! si je vous ai, mon Jésus, si je sens en moi-même et si je professe toujours la soumission la plus entière aux enseignements de votre Eglise et à la parole de mes supérieurs, que me faut-il de plus ? Oui, je consens à perdre tout le reste.

D'ailleurs n'êtes-vous pas *mon Maître* et

avez-vous même besoin de demander mon consentement ?

Et si, ce consentement que vous me demandez, Jésus, si je vous le donne avec tant de joie, n'est-ce pas parce que je sais que vous êtes *mon Père* et qu'un *père*, alors même qu'il frappe, est toujours *bon.*"

Voilà les dispositions d'une âme qui aime Dieu et qui est souple sous la main de Dieu ; d'une âme qui simplement et sans enthousiasme, mais avec fermeté et avec calme peut dire avec St Paul : *Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ? sera-ce l'affection, l'ennui; la persécution, la faim, la privation de tout, les dangers, le fer, la violence ?... Non, Non ! je puis dire avec assurance que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes et futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni aucune créature, ne pourra jamais me séparer de Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur* (1).

II

Si Dieu est devenu votre *maître* et vous a choisies pour ses *servantes*, il veut donc se servir de vous.

Si Dieu veut se servir de vous, il est donc *tenu* à vous procurer tout ce qui vous est nécessaire pour le travail auquel il vous destine et pour tout le temps qu'il l'exigera

(1) Rom. VIII. 35 à 39.

de vous : *intelligence* pour comprendre, — *force* pour résister à la fatigue, à l'ennui et au dégoût, — *énergie* pour continuer jusqu'à la fin, — *patience* pour attendre l'heure du succès ou ne pas s'abattre d'un insuccès, — *esprit de foi* pour rapporter tout à Dieu.

Si Dieu veut se servir de vous, il est donc *tenu* à prendre *soin* de votre santé et de votre âme, à mettre l'une et l'autre dans l'état qui est le plus utile à sa gloire et à ne jamais les laisser sans secours.

Cette pensée simplement énoncée et méditée pieusement devant le St. Sacrement remplit l'âme de paix, de sécurité, et la porte à l'abandon le plus complet entre les mains de Dieu.

Croyez-vous que si Dieu voyait que vous ne puissiez pas faire *tel travail*, il permettrait qu'on vous l'imposât.

Croyez-vous que si Dieu voyait que dans *tel poste* votre salut serait gravement compromis, il permettrait qu'on vous y envoyât ?

Ah ! si vous saviez comme Dieu commande à vos supérieurs de vous aimer, de vous protéger, de ne pas trop vous charger, de veiller à ce que rien ne vous manque ni pour l'âme, ni pour le corps ! Et comme lui-même remplace par des grâces extraordinaires ce que vos supérieurs négligent de vous donner !

Soyez en bien convaincues, la volonté de Dieu rend possible tout ce qu'elle commande, parce qu'elle joint toujours à son commandement les moyens de l'accomplir. Dieu serait

injuste si lorsqu'il témoigne désirer quelque chose, il ne donnait pas les secours nécessaires.

Ne vous troublez donc pas en lisant certains actes héroïques pratiqués par les Saints et ne dites pas : *je ne pourrai pas faire comme eux.*— Si Dieu le demandait de vous, il vous donnerait la force qu'il a donnée à ces Saints. Croyez-vous donc qu'ils étaient d'une nature différente de la vôtre ? Ils étaient *plus unis à Dieu* et *plus abandonnés à lui*, voilà tout.

Ne vous troublez donc pas quand vous vous sentez menacées de quelque grave infirmité ou que vous prévoyez qu'une humiliation ou une autre peine va peser sur vous.— Si Dieu permet cette maladie, cette humiliation ou cette peine, il vous donnera la force pour la supporter et mieux encore la grâce d'en profiter pour vous sanctifier.—Croyez-vous que si Dieu ne voyait pas dans sa sagesse que cette épreuve vous est nécessaire, il vous l'enverrait ? Tenez-vous donc en paix sous sa main paternelle et *permettez-lui* d'agir en vous, sur vous, autour de vous, comme il voudra.

J'ai ouï raconter, dit Mgr Gay, qu'un saint religieux nommé Bernard, s'étonnait un jour devant Dieu de ce que *les croix* étant authentiquement et partout annoncées aux fidèles serviteurs du Christ, il ne se rappelait pas jamais avoir souffert en le servant, mais s'était toujours trouvé l'homme le plus heureux du monde. Son étonnement allant à

l'inquiétude, Notre-Seigneur lui dit dans son âme : *Bernard, j'ai souffert pour toi.*

C'est adorable ; et Jésus seul dit de ces mots-là. J'ignore le reste de la vie de ce saint personnage, mais il y a une chose que je tiens pour certaine : c'était *une âme abandonnée, une âme bien souple entre les mains de Dieu.*

ARTICLE TROISIÈME.

PRATIQUE DE L'AMOUR DÛ À DIEU.

La pratique de l'amour dû à Dieu ne peut être que la mise en action des paroles mêmes du commandement de Jésus-Christ : *Aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces et par-dessus toutes choses.*

Ces paroles ont une étendue immense ; elles nous obligent à reconnaître Dieu le *maître souverain* de tout *notre être*, de toutes les facultés de notre être, de tout ce que ces facultés peuvent produire en dedans de nous et au dehors de nous, à lui donner toujours la première place dans toutes les affections dont notre cœur est capable.

Essayons d'indiquer, pour nous diriger dans la pratique de cette soumission et de cette donation, ce que nous devons faire pour ce Dieu à qui nous devons tout.

I

Aimer Dieu c'est penser à Dieu

Penser à Dieu c'est avoir son souvenir comme en *permanence* dans notre mémoire ou mieux dans notre cœur, en ce sens non pas qu'il n'y ait jamais en nous d'autre pensée, mais en ce sens que la pensée de Dieu y domine toujours, comme domine toujours dans le cœur de la mère la pensée de son enfant. Quelle que soit l'heure à laquelle vous demandiez à une mère : *A qui pensez-vous ?* Tout de suite et comme par instinct : *à mon enfant ?* répondra-t-elle.

Ah ! les Saints eux aussi n'avaient qu'une pensée : Dieu ! Dieu ! toujours Dieu.—*Restez-vous longtemps sans penser à Dieu ?* demandait un jour naïvement Ste Chantal à St François de Sales.—*Presque un quart d'heure*, répondit encore plus naïvement le Saint Evêque.

1. Cette *pensée de Dieu* n'est pas stérile, elle anime, elle réveille, elle encourage, elle relève.

Dieu est là ! murmure le cœur ; et le travail est plus actif, et la souffrance est mieux supportée.

Dieu est là ! et l'obéissance est plus facile, et la pauvreté est moins pénible, et la tentation plus généreusement repoussée.

Dieu est là ! et le dévouement qui se ralentissait reprend son ardeur, et les forces physiques elles-mêmes semblent éprouver une nouvelle vigueur.

Ah ! sous le regard du Père bien aimé à

qui on veut faire plaisir,—du père si compatissant à toutes nos faiblesses et à toutes nos chutes,—du Père si aimant et qui rétribue si largement la moindre petite action faite pour lui et en union avec lui, la moindre petite souffrance acceptée comme venant de lui,—comment ne pas se sentir soutenue, encouragée, excitée ?

Et c'est ainsi que notre intention devient plus pure et que s'acroissent presque indéfiniment nos mérites.

Ce qui donne leur valeur à nos actions n'est-ce pas l'intention habituelle d'obéir à Dieu, de plaire à Dieu, de glorifier Dieu ? et l'âme qui a habituellement la pensée de Dieu ne veut-elle pas tout cela ? " Plus ce souvenir de Dieu présent aura été fréquent et pieux sur la terre, plus dans le ciel, dit St Bonaventure, notre joie sera parfaite et enivrante."

Et puis, peut on penser à Dieu sans produire fréquemment des *actes d'amour.*

Et chaque acte d'amour n'est-il pas, selon le langage des Saints, une augmentation de la gloire de Dieu,—un tressaillement de bonheur dans tout le ciel,—une multiplication de grâces en nous et autour de nous,—un allégement de peines procuré aux âmes du purgatoire,—un retard apporté dans la punition des pécheurs de la terre ?

2. Cette *pensée de Dieu* laisse calme et paisible. Elle montre Dieu toujours père, toujours bon, toujours compatissant, toujours miséricordieux, toujours dévoué,

Elle montre Dieu *dans l'épreuve*, la mesurant à nos forces,—dans la *tristesse* relevant notre courage, — dans *l'encombrement* des affaires calmant notre empressement et nous prêtant son secours même pour les choses temporelles, — dans *nos insuccès* nous consolant, — dans *nos chûtes* nous tendant la main.

O douce, ô puissante, ô aimable pensée de Dieu !

Et pour la rendre plus continuelle et plus pénétrante, l'âme religieuse *qui aime* multiplie, autour d'elle, et le *nom sacré de Dieu* et les *images de Jésus crucifié*, afin que ce nom et cette image frappant ses regards éveillent plus fréquemment le souvenir de son Dieu. —Elle fait un pacte avec son ange gardien afin que chaque fois que l'horloge sonne, il vienne dire à son cœur : *Aime ton Dieu, ton Dieu qui t'aime tant !*

3. Cette *pensée de Dieu* qui, par l'effet de l'habitude et surtout de la grâce, reste dans l'âme, pousse *à avoir recours* à Dieu dans tous les dangers. Ce n'est plus le cri naturellement chrétien qui fait dire *mon Dieu !* à la religieuse inquiète ou surprise, c'est l'amour, c'est la conviction qu'elle est réellement défendue et protégée par Dieu.

La religieuse parle à Dieu de tout ce qui lui arrive ; enfant, toujours enfant dans la maison de son père, elle lui dit *la peine qu'on lui a faite, l'oubli dans lequel on l'a laissée ; les projets qui traversent son esprit.* " Attendez,

disait un saint chaque fois qu'on lui demandait une décision et qu'il avait un peu de temps devant lui, *je vais consulter ;* " et il allait devant le St-Sacrement. C'est devant le St-Sacrement que St-Vincent de Paul et M. Olier venaient souvent lire les lettres qu'ils recevaient.

Il doit y avoir une douce et respectueuse familiarité entre la religieuse et le bon Dieu. Ne fait-elle pas partie de la famille de Dieu ?

4. Cette *pensée de Dieu*, la religieuse voudrait continuellement l'avoir présente, comme l'ont présente dans le ciel, les anges et les saints ; mais elle sait que c'est impossible sur la terre sans une grâce toute spéciale et, pour suppléer à son impuissance, elle a fait avec Dieu ce qu'on appelle *une convention*, et toutes les semaines, tous les jours quelquefois, elle dit à Dieu :

" Mon Dieu ! J'ai l'intention, chaque fois que je respirerai pendant cette semaine ou pendant ce jour, de produire autant d'actes d'amour qu'en produisent dans le ciel les anges et les saints et qu'en produit surtout la très-sainte Vierge Marie !

" J'ai l'intention, chaque fois que j'entrerai à la chapelle ou que mes yeux rencontreront une image de Jésus crucifié, de produire autant d'actes d'adoration et d'amour qu'en produisent les anges qui ont le bonheur de veiller autour des saints Tabernacles, dans toute l'étendue de la terre.

" J'ai l'intention, chaque fois que je ferai

un acte commandé par l'obéissance, de m'unir aux actes de soumission que Jésus a faits pendant sa vie mortelle et qu'il fait encore dans la sainte Eucharistie.

" J'ai l'intention, chaque fois que j'éprouverai une peine, une contrariété, un ennui, de m'unir aux douleurs éprouvées autrefois par Jésus-Christ et par sa très-sainte Mère ; et si un murmure s'échappait de mes lèvres ou s'élevait seulement dans mon cœur, je le désavoue de la manière la plus complète.

" J'ai l'intention d'accepter tout ce qui m'arrivera comme venant de vous, ô mon Dieu ! et, dès maintenant, je proclame *justes*, *saintes et bonnes* toutes les croix qu'il vous plaira de m'envoyer.

" J'ai enfin l'intention, ô mon Dieu, de faire de chacun des instants de ma vie un acte d'expiation, d'action de grâce, de soumission, un acte d'amour le plus complet qu'il m'est possible de faire ! "

II

Aimer Dieu c'est parler souvent à Dieu.

Lui parler par la *prière vocale*, lui parler et l'écouter par la *prière mentale* ou *l'oraison.*

Dieu est là, et vous qui vous êtes donnée à lui, vous sa servante mais servante par amour, vous qui avez le bonheur de vivre dans sa maison, de travailler à son œuvre et sous sa direction, —vous le laissseriez comme

au rebut, l'exilant dans un coin de votre cellule et jetant même comme un voile sur ses yeux afin qu'il ne vous vit pas !

Oh ! non, non ! Elle vous parlera ô mon Dieu ! elle vous parlera cette âme qui est *vôtre* et alors même que son esprit sera absorbé par le travail matériel, son cœur vous dira par chacun de ses battements : *Je vous aime ! je vous aime !*

L'amour ne se contente pas de la *présence*, il veut encore l'*entretien* de l'objet aimé !

1. Faites donc de fréquentes aspirations de *respect*, de *confiance*, d'*amour* et de *joie*..... Récitez vos prières de règle avec un respect grave et impressionné par la présence de Dieu ; dites-les un peu *lentement*, savourant quelquefois ce que chaque mot renferme de suavité. Oh ! comme un *Notre Père*, comme un *acte d'espérance*, un *acte d'amour*, un *acte de remerciement*, lentement et suavement récités, laissent de joie, de force et de consolation !

Formez sur vous le *signe de la croix*, avec la pensée que vous opposez une barrière aux tentations du démon.

Ne commencez pas la plus petite prière sans vous recueillir quelques secondes et vous dire : *je vais parler à Dieu.*

Ces moyens extérieurs ont une grande influence sur l'âme ; ils lui conservent sa chaleur, ils forment autour d'elle comme un *tissu* qui empêche la paix et la piété, communiquées par la sainte communion de s'évaporer.

Les Saints apportaient toujours *à la prière* une gravité extérieure qui impressionnait.

Ste. Thérèse disait à Saint Jean de la Croix qu'elle avait reçu la *grâce du respect de Dieu et des choses de Dieu* et qu'elle ne pouvait se mettre en prière, voir une croix ou un autel sans éprouver en elle-même, un sentiment indéfinissable de paix et de calme intérieur qui remplissait tout son être.— Oh ! lui dit le saint, *remerciez Dieu ; c'est une des plus grandes grâces qu'il ait pu vous faire !*

2. Pénétrez-vous bien de cette pensée que chaque fois que vous prononcez ce mot *mon Dieu !* qui est un cri d'appel Dieu vous répond : *Je suis là, mon enfant* t si vous êtes recueillie, attentive, vous sentirez d'une manière ou d'autre cette présence divine.

Ayez, pendant la récitation du S. Office, quelques moments bien déterminés pour élever votre cœur à Dieu et vous ressouvenir que c'est devant lui que vous êtes, que c'est à lui que vous parlez : par exemple chaque fois que vous dites : *Deus, in adjutorium meum intende*, — *Gloria Patri*, — *Per Dominum nostrum Jesum Christum*... chaque fois que vous vous tenez debout ou que le mot *Deus*, se rencontre dans un verset (1).

(1) Faites-vous expliquer le sens des paroles latines qui reviennent le plus souvent dans le St. Office : *huit* ou *dix* paroles bien comprises suffiraient pour ramener votre esprit chaque fois qu'il s'égarerait et pour fournir à votre cœur des sentiments de confiance, de remerciement, etc. — Nous parlerons plus tard de la récita-

3. Aimez surtout l'*oraison*. C'est là une des grandes sources de sainteté pour une religieuse.

Toutes celles qui se sont dégoutées de leur vocation ont commencé par négliger l'*oraison*. Toutes celles qui sont tombées dans la tiédeur et y restent ne se mettent nullement en peine de bien faire leur *oraison*.

Les directeurs expérimentés disent tous et avec le ton d'une imposante conviction qu'ils *défient qu'on leur montre une bonne religieuse qui ne fasse point d'oraison, ou une sœur adonnée à l'oraison qui ne soit pas une bonne religieuse.*

" J'en ai fait la triste expérience, disait Ste-Thérèse, ayant abandonné l'oraison pendant quelque temps, je commençai à tomber dans une foule de défauts et dans des péchés dont je ne pouvais me défaire... Ils n'étaient pas considérables sans doute, mais je devenais tous les jours moins chrétienne et je me serais infailliblement perdue si je ne me fusse remise à l'oraison."

Une sainte Supérieure avait pour habitude, chaque fois qu'elle apercevait quelque relâchement dans une sœur, de lui demander : *Comment faites-vous votre oraison?* et elle avait toujours remarqué que le relâchement dans

tion de l'Office ; n'oubliez pas qu'il est le ***sacrifice des lèvres***, qu'il faut en prononcer tous les mots, que *tous* sont dûs à Dieu, non pas rigoureusement sans doute, mais dûs par ***le cœur*** qui ne veut pas en retrancher un seul.

l'oraison précédait le relâchement dans la conduite.

L'oraison, je ne dis pas *bien faite*, mais faite avec constance, avec assiduité, avec quelques efforts quotidiens pour la mieux faire quoique avec un peu de lâcheté, ne fera pas éviter *toutes les fautes mêmes graves*, mais empêchera qu'on reste en état de péché mortel. " La méditation et le péché ne peuvent pas vivre ensemble dans une âme " dit St-Philippe de Néri.

Et l'oraison *bien faite*, c'est-à-dire préparée par une journée habituellement unie à Dieu, — une journée pendant laquelle on a gardé son cœur de toute attache trop sensuelle, son esprit de tout jugement défavorable, ses sens de toute jouissance matérielle acceptée volontairement, sa langue de toute parole de raillerie, de critique, de murmure ;

Une oraison préparée par la ponctualité au lever du matin, par une prière vocale pieusement récitée ;

Une oraison pendant laquelle on ne se propose qu'une chose : *devenir sainte et en chercher les moyens*, — *ne rien refuser à Dieu*, — *unir toujours plus étroitement sa volonté à la volonté de Dieu ;*

Cette oraison, oh ! comme elle sanctifie ! comme elle glorifie Dieu ! comme elle indique bien que la religieuse qui la fait ainsi aime le bon Dieu !

C'est de cette oraison que Ste-Thérèse disait :

Une âme qui fait un quart d'heure d'oraison tous les jours ne peut pas se perdre.

C'est de cette oraison dont voulait parler St-Ignace, quand interrogé sur ce qu'il éprouverait si sa Compagnie venait à être dissoute, il répondit : *Je ferais un quart d'heure d'oraison, et je n'y penserais plus.*

Si l'on observe la vie des saints de toutes les conditions, on les verra varier en bien des points ; *un seul* demeure commun à tous c'est *l'amour et le goût de la prière* (1).

III

Aimer Dieu c'est parler de lui.

C'est de l'abondance du cœur que parle la bouche, disent les livres saints. Il le comprenait bien ce philosophe qui disait : *laissez-moi assister pendant une heure à la conversation d'une personne, je vous dirai ce qu'elle aime.* Si notre cœur était *plein de Dieu* comme il doit l'être, plein du souvenir de ses bienfaits, plein de son amour pour nous, comme il parlerait volontiers de lui ! " Quand on se rencontre, dit St-François de Sales, on se demande : *Vous portez-vous bien ?* encore que l'on voit ceux qu'on interroge en fort bonne santé. Ayez donc pour agréable que, sans défiance de votre vertu, je vous demande par amour : *Aimez-vous Dieu ?* "—Pourquoi, nous

(1) Nous parlerons de la manière de faire oraison dans la troisième partie.

qui sommes au bon Dieu et dont le *métier*, pour ainsi dire, est de l'aimer toujours davantage, ne nous demanderions-nous pas des nouvelles du progrès que nous faisons en cet amour ? "Hélas ! dit encore l'aimable St-François de Sales, les abeilles se plaisent autour de leur miel, mais les guêpes sur la fange ; ainsi les bonnes âmes se plaisent avec Jésus-Christ, mais les âmes déréglées se plaisent dans les futilités et vanités."

Parlons donc quelquefois du bon Dieu.

1. Il faut parler de Dieu *au petit enfant* pour le lui faire connaître et aimer. Oh ! que de gloire on peut procurer à Dieu en le faisant louer et bénir. Des méchants se sont organisés pour apprendre des blasphèmes à ces pauvres petites âmes et pour souiller leurs lèvres en attendant de pouvoir souiller leur cœur. Obligeons-nous, nous qui sommes de la famille de Dieu, à réparer par le même moyen les injures faites à *notre père* en faisant redire aux petits enfants, alors même qu'ils ne pourraient le comprendre : *Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur parce que vous êtes bon !*

2. Il faut parler de Dieu *au pauvre* pour lui apprendre à ne pas murmurer ; et quand nous avons le bonheur de donner une aumône, ne jamais la remettre sans recommander à celui qui la reçoit de remercier le bon Dieu. Les pauvres, les malheureux, les affligés abondent à la porte des maisons religieuses ; alors même qu'ils parlent contre

nous, ils savent bien que c'est encore chez nous qu'ils trouveront plus de secours que partout ailleurs ; profitons de ce qu'ils viennent à nous pour remplir notre mission *d'employées de Dieu* dans le but de le faire connaître et aimer.

3. Il faut parler de Dieu *au malade* pour lui montrer la main du bon Dieu guérissant son âme en affligeant son corps. C'est difficile quelquefois, il y a tant d'ignorance religieuse, il y a tant de préjugés, il y à surtout tant d'horreur pour la souffrance et tant de sensualité ! mais la religieuse qui a le cœur *plein du bon Dieu* saura bien toujours laisser tomber doucement quelques paroles qui apaiseront l'irritation de l'âme et feront un instant au moins, regarder le ciel.

O vous, religieuses qui avez pour mission spéciale d'élever des enfants, ou de préparer les malades à la mort, en les soignant dans leurs maladies, aimez, aimez votre emploi ; remplissez-le avec bonheur ; ne vous laissez pas abattre par les difficultés, par l'insuccès, par la monotonie et la longueur du travail, pensez que *vous faites aimer Dieu et que vous l'aimez.*

Ne vous rebutez pas ni par la froideur et l'indifférence de ceux auprès de qui vous vous dévouez, ni par leur ingratitude, ni par le peu d'appui ou d'encouragement que vous trouvez autour de vous, ni par l'oubli dans lequel vous vivez, pensez que *vous faites aimer Dieu et que vous l'aimez.*

4. Il faut parler de Dieu *entre vous autres, religieuses.* Une des choses qui quelquefois affligent profondément le cœur des Saints, c'est de voir combien, même dans les communautés, on *parle peu du bon Dieu et des choses de Dieu* pendant les récréations et dans les rapports de l'intimité. Non pas sans doute qu'il soit nécessaire d'être continuellement *comme en oraison*, non certes, la pensée de Dieu en nous et autour de nous ne doit produire rien de raide, de froid, de compassé; Dieu qui a fait le chant harmonieux de l'oiseau, le velouté de la fleur, le suc du fruit, le sourire des lèvres, Dieu ne défend ni les joyeux propos, ni les récits amusants, ni les attrayantes paroles, mais il veut ne jamais *être exclu de tout cela*, ni *relégué dans un coin comme un importun;* Dieu veut être toujours *de moitié dans la conversation, pouvoir s'y montrer et prendre la parole à son tour.*

Dans quelques communautés, un des membres est chargé pendant la récréation, de rappeler par une simple parole la présence de Dieu; il va de groupe en groupe, ange visible de la maison, et laisse, à demi-voix, tomber cette parole : *Sursum corda, le cœur en haut !*

" Sainte Chantal, dit la mère de Chaugy, était surveillante de celle qui a charge de rappeler la présence de Dieu durant la récréation et faisait souvent elle-même cette charge, entremêlant quelques paroles dévotes; et quand la fin de la récréation appro-

chait, elle mettait en train quelques choses de dévotion afin qu'on s'en allât en silence avec une affection spirituelle. L'avent et le carême, elle désirait que nos récréations fussent plus dévotes que dans les autres temps ; et quelquefois en ces jours-là, elle nous disait : *Récréez-vous tant que vous voudrez, une demi-heure, et l'autre demi-heure vous me la donnerez pour parler de Notre-Seigneur.* Et tandis que nous employions notre première demi-heure, elle se tenait (les derniers temps de sa vie à cause de l'abattement de l'âge) les yeux fermés en filant doucement sa quenouille, mais quand le temps de parler de Notre Seigneur était venu elle retrouvait bien sa langue et son estomac."

Quand on aime bien le bon Dieu on est heureux de l'avoir toujours près de soi, de lui parler souvent de lui et le bon Dieu n'est jamais gênant (1).

(1) Rien de plus fervent, au commencement de l'institut, écrivit la mère de Chaugy, que les conversations et récréations de nos sœurs. Elles ne parlaient presque d'autres choses que de *la ferveur*, de *l'oraison* et que de *la fidélité à la mortification*, se disant avec une fidélité ravisante *leurs petits biens ;* de quoi notre bienheureuse Mère leur donnait un exemple si doux que toutes étaient attirées à l'odeur de ce suave parfum. Cela se passait avant que notre bienheureux père ordonnât que l'on ne parlât point tant de l'oraison, en récréation, et que l'on se mît davantage dans *l'indifférence* et dans *les discours moins sérieux*.

Une fois, ajoute le même auteur, une de nos sœurs

IV

Aimer Dieu c'est éviter tout ce qui peut lui déplaire.

Déplaire à Dieu ! oh quelle est donc la religieuse qui voudra, de sang-froid, faire un acte qu'elle sait *déplaire à Dieu ?*

Un ami veille sur ses paroles, sur ses démarches, sur son air pour éviter tout ce qui peut, non pas même *offenser* mais seulement *froisser* son ami ; Oh ! moi aussi mon Dieu, moi aussi je veux veiller sur mon cœur, sur ma volonté, sur mes inclinations ; je ne vous demande qu'une chose *d'être avertie*.

Avertissez-moi quand je serai sur le point de prendre ce *livre frivole* qui me ferait perdre mon temps, —ou cette *feuille* que le démon,

les Supérieures lui écrivit qu'il lui semblait que sa charité devrait donner quelques avis, afin que les récréations se fissent avec gravité ; que, pour elle, elle avait de la peine à voir rire ses filles, quand elle pensait que St. Benoit ne riait jamais. Cette bienheureuse Mère lui répondit : Ma chère fille, il faut honorer tout ce que les saints ont fait, si vous étiez Bénédictine, nous nous mettrions en devoir de vous faire expliquer ce trait de la vie du grand St. Benoit ; mais puisque vous êtes de la Visitation, il faut comprendre l'esprit de votre saint Fondateur, lequel était un Saint, je vous l'assure, et sa sainteté ne l'empêchait pas, dans le temps d'une sainte récréation, de porter un esprit de joie gracieuse, qu'il communiquait aux autres ; et il riait de bon cœur quand il en avait sujet. Je lisais, il y a peu, dans l'Ecriture, que Sara, sur le sujet de la conception miraculeuse de son fils, disait :

ferait tomber sous mes yeux et qui, m'attirant par l'attrait des nouvelles, me porterait à négliger mon devoir.

Avertissez-moi quand mon inclination me porterait à rechercher telle compagne avec qui je manque à la charité ou à qui je me plains volontiers lui communiquant mes murmures.

Avertissez-moi quand je serai portée, par une affection toute naturelle à faire une visite inutile,—à dire un mot qui me flatte,—à m'arranger peut-être avec un peu de coquetterie.

Avertissez-moi quand pour échapper à l'ennui, je voudrai, laissant une partie de mes prières, rechercher la société des gens du

Le Seigneur m'a fait rire ; je pensai que l'esprit de Dieu porte joie et que puisque la Providence nous a assujettis au boire, au manger, au dormir et au divertissement, nous devons dire : le Seigneur me fait dormir, le Seigneur me fait boire, le Seigneur me fait manger, le Seigneur me fait rire et récréer ; et ainsi tout se fera par obéissance et au nom du Seigneur. Prenez garde, ma chère fille, de ne point retrancher à vos sœurs la liberté que la règle leur donne, et ne soyez point si rigide ; pourvu que les récréations se fassent selon la régle, soyez contente. Voyez-vous, ma chère fille, nous autres Supérieures, quand nous avons passé une partie du jour dans les affaires, à parler aux sœurs ou dans le parloir, nous trouvant aux récréations, il nous semble être de loisir, et nous donnerions volontiers ce temps-là à un entier recueillement ; mais nos Sœurs qui n'ont bougé du chœur ni de leurs cellules, elles ont nécessité de débander leurs arcs, comme dit notre bienheureux Père."

monde. —prolonger ma visite au parloir, — me laisser aller à la rêverie.

C'est dans la fuite de ces actes qui peuvent ne pas être toujours coupables en eux-mêmes, mais qui blessent le cœur de Dieu, que se montre *l'amour ;* et la religieuse qui veut rester fidèle aux promesses qu'elle a faites à son Dieu adopte pour règle de conduite les paroles suivantes :

Jamais je ne consentirai, avec pleine délibération, à commettre aucun péché quelque léger qu'il soit.

Jamais je ne cesserai de lutter contre les penchants de ma nature qui me porteraient à faire un acte contraire à ce que Dieu demande de moi.

Cette fuite de ce qui peut déplaire à Dieu s'appelle l'*amour effectif* et renferme trois degrés.

Le premier degré qui est de *nécessité de salut* consiste à être disposé à tout souffrir plutôt que d'offenser Dieu grièvement.

Le second degré dont la pratique est indispensable à ceux qui sont tenus, par état, comme la religieuse, à tendre à la perfection, consiste à renoncer à toute satisfaction qui aurait pour résultat un péché véniel.

Le troisième degré celui que cherchent à atteindre les religieuses qui comprennent l'amour que Dieu leur a témoigné en les appelant à la religion, consiste à faire pour Dieu, et uniquement parce qu'elles lui plaisent, les choses indifférentes et de pur conseil, ou bien

encore à faire ce qui déplait à leur nature par le seul désir de dompter leurs inclinations et par là de donner à Dieu une plus vive preuve d'amour. Les religieuses réellement attachées à Dieu agissent ainsi à toutes les heures et à tous les instants en observant les plus petits points de leur règle, alors même, elles le savent bien, que ces points de règle n'obligent pas sous peine même de péché véniel. Elles savent par expérience, ce que disait un homme de Dieu, " que toutes les tentations du démon ne nuisent pas autant à l'âme qu'une petite légèreté volontairement commise, ou une saillie de la nature mal fortifiée."

Pour vous exciter à atteindre ce degré d'amour et à éviter même les plus petites fautes nous allons :

1° Faire quelques réflexions sur les suites du péché véniel.

2° Indiquer les principales fautes auxquelles les religieuse se laissent aller avec plus de facilité.

I

SUITES DU PÉCHÉ VÉNIEL

O vous, âmes si chères à Jésus-Christ, vous qui peut-être vous mettez peu en peine d'éviter ce qui peut vous conduire au péché véniel, pénétrez-vous des vérités suivantes :

1. *Pendant votre vie*, un péché véniel prive votre âme non pas absolument de l'amour de

Dieu,—c'est le résultat seulement du péché mortel,—mais il la prive :

D'une *grâce* que Dieu lui préparait et que Dieu a dû lui refuser, d'une grâce qui peut-être était le commencement d'une série de faveurs que Dieu, réservait à votre générosité.

D'un *degré de gloire* qu'elle aurait acquis pour l'éternité et qu'elle a perdu,

D'un *degré d'amour* que le cœur de Dieu se préparait à lui faire et que Dieu a du arrêter.

D'une *force* qu'elle aurait acquise pour résister à une nouvelle tentation et qu'elle n'aura plus quand viendra cette nouvelle et plus forte épreuve.

Oh ! n'est il pas vrai qu'il y a quelque chose d'effrayant dans le simple exposé de *ces privations ?* Et si, plusieurs fois par jour, je fais des péchés véniels, si, plusieurs fois par jour, je renouvelle ces privations, ô ma pauvre âme, comme, chaque soir, tu te sentiras affaiblie ! comme tu te verras appauvrie !

2. *Après votre vie*, un péché véniel s'il n'a pas été effacé par vos larmes et réparé par une sincère pénitence, ce péché :

Retardera pour un temps, bien long peut-être, le bonheur que vous éprouveriez de la présence de Dieu.

Il vous fera souffrir, dans le Purgatoire, une peine que la langue humaine ne peut dire : la peine de l'amour qui veut et qui ne peut pas, qui s'élance et qui est repoussé.

Ah ! si dans l'enfer, là où cependant Dieu

est haï, cette privation de Dieu est le plus intolérable des supplices, que ne souffrira pas au purgatoire une âme qui aime Dieu, qui désire Dieu, qui a faim et soif de Dieu ! Sa souffrance n'aura pas sans doute la torture du désespoir, mais elle aura, nous le croyons, quelque chose de *plus sensible.*

3. *Et pendant l'éternité !* oh ! non, il n'existera plus ce péché véniel expié par le purgatoire et pardonné sans retour ; mais ses *suites !* elles seront éternelles.

Ecoutez. Cette minute pendant laquelle, aux jours de votre vie, vous avez commis un péché véniel, vous auriez pu la remplir par *un acte d'amour de Dieu* ; la grâce vous poussait à résister à la tentation et cette résistance faite par amour, oh ! qu'elle eut été douce au cœur de Dieu, — et cet acte d'amour vous aurait *pendant toute l'éternité* procuré *une joie* que jamais, jamais vous ne sentirez, — cet acte d'amour vous aurait mérité *pendant toute l'éternité* un *épanchement* de plus de la tendresse de Dieu et cette marque de tendresse dont le plus petit rayonnement ravit les anges, jamais, jamais vous ne l'aurez !

Oh ! encore une fois n'est-il pas vrai, qu'elles font une impression profonde ces réflexions si simples cependant sur les suites du péché véniel, de ce péché, que nous appelons *léger* sans doute quand nous le comparons au *péché mortel*, mais qui est si opposé à la sainteté divine que les théologiens ont pu dire : Quand même nous pourrions fermer à jamais l'enfer,

—sauver toutes les âmes qui y gémissent,— faire évacuer le purgatoire, rendre tous les hommes sur la terre aussi saints que les bienheureux apôtres Pierre et Paul, en disant le moindre mensonge, nous ne devrions pas le dire ; car la gloire de Dieu souffrirait plus de ce petit mensonge qu'elle ne gagnerait par tout ce bien que nous aurions fait.

Puissent-elles dès maintenant nous préserver du péché véniel et nous porter non seulement *à effacer* ceux que nous avons commis, mais *à remplacer* les tristes minutes pendant lesquelles nous les avons commis, par une intensité d'amour de Dieu et de dévouement au prochain qui nous permette de retrouver au ciel tout le bonheur et tout l'amour que Dieu nous réservait !

" Non, dit Ste Thérèse, je ne voudrais pas par une légère faute volontaire, perdre le moindre degré de la jouissance de Dieu pendant l'éternité.

" Je déclare que si le choix m'était donné je préférerais rester en proie à toutes les afflictions de la vie, jusqu'à la fin du monde, si je pouvais acquérir ainsi un *seul degré* de la vision de Dieu, plutôt que d'achever ma vie, sans aucune affliction, mais sans augmentation de cette vision bienheureuse. "

II

PRINCIPALES FAUTES AUXQUELLES LES RELIGIEUSES SE LAISSENT FACILEMENT ALLER

1° La paresse dans les exercices spirituels.

Cette paresse porte à les omettre, à les abréger, à les faire avec négligence, avec ennui, avec un esprit volontairement distrait, sans ardeur, et dans une tenue lâche, molle, quelquefois inconvenante. Il y a là plus de *gravité* qu'on ne suppose, non pas certes que cette paresse soit, par elle-même, un péché mortel, mais parce qu'elle prive d'une grâce actuelle sans laquelle nous restons, pour résister au démon et pour accomplir nos devoirs, privés de la force et de la lumière qui nous seraient nécessaires, vu notre faiblesse. Malheur à la religieuse qui ne sait pas vaincre la paresse lorsque sonne un exercice religieux.

2° L'Affection sensuelle.

C'est une faute très-commune celle-là et elle est à peine regardée comme faute. Une religieuse doit être disposée, à quitter, au premier signe et sans le moindre trouble intérieur les personnes qu'elle aime, et à s'éloigner d'elles si on le lui commande sans laisser voir au dehors l'émotion qu'elle ressent. Si elle n'est pas dans cette disposition, *son affection n'est pas assez pure*, elle a même

quelque chose de déréglé. Oh ! que de mal produit dans une religieuse une faible affection tant soit peu sensuelle ! Ste Thérèse vit un jour la place qu'elle aurait occupé en enfer si elle n'avait pas rompu complètement avec certaines amitiés sensibles qu'elle avait eues pour des personnes du monde.

3° La colère et l'impatience.

Garder volontairement un mécontentement,—réfléchir à une injure reçue avec des sentiments d'indignation ou de colère, — montrer le trouble de son âme par un visage irrité ou par des paroles dures et piquantes, —éviter par un sentiment d'antipathie, volontairement nourri, la rencontre de telle ou telle sœur, – nourrir des pensées presque rancuneuses, — renvoyer brusquement une compagne qui vient à nous, parce qu'elle nous déplait, — ne pouvoir supporter qu'une sœur soit lente dans sa manière d'agir, qu'une autre ne fasse pas tout de suite ce que nous lui disons. — Voilà des actes qui déplaisent à Dieu, parce que ce que nous faisons contre le prochain nous le faisons contre la personne même de Jésus-Christ.

4° La mollesse et la sensualité.

Il est des religieuses qui, en tout et partout, cherchent *leurs aises* et ne veulent se gêner en rien. Cellule, vêtements, nourriture tout doit être comme *elles le veulent* et elles veulent

d'après leur amour-propre ou leur sensualité. N'a-t-on pas adhéré à leur fantaisie et à ce qu'elles apellent leur *besoin réel ?* elles murmurent, elles se plaignent, elles restent silencieuses, tristes, mécontentes. Ces religieuses sont la plaie d'une communauté, le tourment d'une Supérieure ! Oh ! tant qu'elles seront ainsi, non, non elles n'aimeront pas le bon Dieu comme elles doivent l'aimer.

5° La moquerie et les petites médisances.

C'est surtout l'amour-propre qui rend moqueuse — qui porte à parler des défauts des autres, de leurs travers, de leur caractère difficile, de leurs manières grossières, — qui excite à dire une parole piquante, à relever une parole échappée, à accuser même les intentions. La religieuse qui a ce défaut peut renoncer à posséder jamais la paix de l'âme et le recueillement.

6° Le babil.

Il est très peu de religeuses qui n'aient plus ou moins à déplorer en elles ce défaut ; celles chez qui il domine sont bien à plaindre, d'autant plus qu'elles ne croient pas l'avoir. La religieuse qui ne met aucun frein à sa langue peut bien renoncer à *l'esprit de prière* et aux douceurs de *l'amour de Dieu.* Elle ramasse partout ce qui se dit, ce qui se fait, ce qu'elle voit, ce qu'elle entend et il faut qu'elle le dise. Elle raconte à celle-ci ce

qu'une autre a dit sur son compte ; elle n'a pas sans doute de méchantes intentions ; elle ne veut que satisfaire le besoin qu'elle éprouve de parler, mais que de mal elle fait sans s'en douter : elle fait naître des soupçons, elle monte les têtes, elle crée des inimitiés, elle détruit petit à petit l'esprit d'union et de charité, elle s'accoutume aux jugements téméraires, elle n'épargne pas même ses supérieures. Elle se prépare de terribles punitions de la part du bon Dieu.

7° La vanité et l'orgueil.

Ce péché se commet d'une foule de manières.—C'est la *vaine complaisance en nous-mêmes* qui fait que nous nous occupons de nous avec plaisir et que nous passons de longs moments à repasser dans notre esprit ce que nous appelons *nos mérites*.—C'est *la conviction de notre valeur* qui nous fait concevoir du mépris pour les autres et nous porte à penser que nous ferions mieux si nous avions leur emploi, —c'est cette même *conviction* qui nous fait mal prendre une observation de notre supérieure et de notre confesseur dans la pensée qu'ils ne nous comprennent pas. —C'est le *désir d'être estimée et appréciée* qui nous fait rechercher la louange, nous rend heureuse quand nous sommes flattée, triste quand nous nous croyons oubliée, et va même jusqu'à nous faire pour ainsi dire *quêter* des éloges. —Ce seul péché suffit pour arrêter l'épanche-

ment des grâces de Dieu et même pour obliger Dieu à se retirer : *Il donne sa grâce aux humbles, il résiste aux âmes superbes.*

V

Aimer Dieu c'est chercher à pratiquer à chaque instant ce qui lui plaît.

Ne pas déplaire à Dieu c'est la résolution d'une âme qui a plus de crainte que d'amour.

Chercher *à plaire à Dieu* c'est la résolution d'une âme qui aime.

Plaire à Dieu c'est faire avec toute la perfection dont on est capable ce que Dieu *commande*, ce qu'il *conseille*, ce qu'il *désire*.

C'est remplir sa journée d'œuvre *bien faites* c'est-a-dire faites au temps prescrit, de la manière prescrite, avec l'intention de contenter Dieu, —et ces œuvres, ce sont celles de tous les jours, œuvres nécessaires, œuvres communes, œuvres que tout le monde accomplit, telles que les repas, les récréations, le sommeil, le travail matériel,—ce sont les œuvres indiquées une fois pour toutes par notre règle dans le détail de la journée, soit celles qu'un ordre direct de nos supérieurs nous impose, soit celles que la charité nous demande, —ce sont les œuvres faites dans l'obscurité de notre cellule où nous avons Dieu seul pour témoin, celles qu'exigent l'ordre et la propreté de la maison, dont tout le monde profitera mais dont personne ne songera à nous remercier.

Plaire à Dieu, c'est ne jamais hésiter devant une occasion qui se présente pour procurer sa gloire ou soulager le prochain. " Aimons Dieu, disait St-Vincent de Paul aux prêtres de la Mission, aimons Dieu ; mais que ce soit aux dépens de nos bras et à la sueur de nos visages; car bien souvent tant d'actes d'amour, de complaisance, de bienveillance et autres semblables affections d'un cœur tendre, quoique bonnes et désirables, sont néanmoins très suspectes quand on n'en vient pas à l'amour effectif. Plusieurs se flattent dans leur imagination échauffée ; ils se contentent des doux entretiens qu'ils ont avec Dieu dans l'oraison ; mais au sortir de là, est-il question de travailler pour Dieu, de souffrir, de se mortifier, d'instruire les pauvres, d'aller chercher la brebis égarée, d'aimer qu'il leur manque quelque chose, d'agréer les maladies ou quelque disgrâce, *il n'y a plus personne.*"

Plaire à Dieu c'est faire toutes les œuvres simplement, joyeusement, sans contention d'esprit, sans ces craintes continuelles : *je ne fais pas ce que je pourrais faire,—je ne réussis pas comme je le voudrais, —je ne puis venir à bout de contenter personne.* L'âme qui travaille pour plaire à Dieu est toujours *contente* non par amour-propre mais par le principe de l'amour de Dieu qu'elle sent en elle ; elle sait que Dieu voit ses intentions, ses efforts, ses faiblesses, ses luttes, son peu d'aptitude, le soin qu'elle prend afin de se rendre plus capable... et elle continue doucement et paisi

blement son travail alors même qu'il ne lui donne aucune satisfaction.

Plaire à Dieu, c'est ne *rien refuser* à Dieu ; non pas vouloir faire ce que demandent des *inspirations* que nous sentons en nous lumineuses et pressantes,— ces inspirations ne sont souvent que des *illusions*, — mais tout ce qui nous est demandé par notre règle, par nos Supérieurs, par notre emploi, par la charité ou la bienveillance, tout ce qui nous rend plus souples entre les mains de nos Supérieurs et plus douces envers nos compagnes, plus dévouées à l'œuvre de notre institut.

La religieuse qui cherche ainsi à plaire à Dieu parce qu'elle l'aime, éprouve sans doute des moments pénibles : lassitude dans tous les membres de son corps, — affaissement dans les facultés de son esprit,— impuissance d'agir encore, — humiliation de se voir inutile... mais parce qu'elle n'a rien exagéré dans sa conduite ni dans son travail, parce qu'elle n'a fait que ce qu'on lui a dit et comme on le lui a dit, elle ne s'inquiète pas, elle sait que tout est compté par Dieu, que tout sera récompensé par Dieu et éprouverait-elle quelques reproches injustes, elle demeure en paix, sans plaintes ni murmures.

VI

Aimer Dieu c'est détruire chez les autres tout ce qu'on sait déplaire à Dieu.

Ce qui déplait à Dieu c'est surtout le *péché*, et l'âme qui aime, ne voudrait pas qu'il se commit jamais un seul péché. " Tous ceux qui aiment vraiment Dieu, dit St-Liguori, ne cessent de prier et d'agir pour les pauvres pécheurs. Est-il possible d'aimer Dieu, de voir l'amour qu'il porte aux âmes, de considérer tout ce que Jésus-Christ a souffert pour elles, le désir qu'il a de nous voir prier pour leur salut, — et de rester indifférents à la vue de tant de malheureux qui se damnent ! "

" Pour arracher une âme au péché et à l'enfer où la conduit le péché dit Ste-Thérèse, je serais prête, je le sens, à sacrifier mille fois ma vie."

" Si le Seigneur me demandait comme à St-Thomas d'Aquin, écrivait Ste-Magdeleine de Pazzi, quelle récompense je désire de sa bonté, je lui répondrais : *Seigneur qu'on ne vous offense plus !* "

De là, *le zèle pour le salut des âmes*. C'est là, pour ainsi dire, *le fond* de toute âme religieuse. " Cette soif des âmes, disait Ste-Thérèse, est l'attrait que le Seigneur m'a donné. Aussi quand je lis la vie des Saints, le récit des travaux apostoliques de ceux qui ont conquis des adorateurs à Dieu et peuplé le ciel excite bien plus ma dévotion, mes larmes,

mon envie, que le tableau de tous les tourments endurés par les martyrs. Selon moi, Notre-Seigneur met à plus haut prix une âme que nous lui aurons gagnée par notre industrie et nos oraisons aidées de sa miséricorde, que tous les services que nous pouvons lui rendre."

Zèle qui *prie* pour attirer des grâces de conversion aux pauvres pécheurs et des grâces de préservation aux âmes pieuses.—Rappelez-vous, pieuses et saintes religieuses, que pendant que vous êtes en prière, dans cette immobilité de l'oraison qui étonnerait les personnes du monde si elles vous voyaient, vous retenez la justice divine prête à frapper, —vous arrachez du cœur de Dieu des grâces de miséricorde, — vous obtenez qu'un péché mortel qui, à cette heure, est sur le point de se commettre ne se commet pas,—vous faites naître dans l'âme d'un agonisant une pensée de repentir et de confiance. — " Si chaque soir, avant de prendre notre repos, dit le P. Faber, nous prions la Ste-Vierge, d'offrir à Dieu le précieux sang de son fils afin d'empêcher un péché mortel d'être commis quelque part dans le monde, pendant la nuit, — si nous renouvellions la même prière chaque matin pour les heures du jour, une pareille offrande faite par de telles mains ne saurait manquer de *plaire à Dieu* et d'obtenir la grâce désirée ; et ainsi nous pourrions empêcher un grand nombre de péchés mortels chaque année... Supposons que mille religieuses

fassent cette offrande et persévèrent dans cette conduite pendant vingt ans, oh ! sans parler des mérites acquis par nous, quel nombre prodigieux de péchés mortels nous aurions fait éviter ! et quelle joie nous aurions procurée au cœur de Dieu ! "

Zèle qui *protège* les âmes saintes,—les âmes d'enfants surtout,— contre les entraînements de la vanité, du luxe, de la coquetterie, contre les maximes peu chrétiennes, contre les lectures dangereuses, contre les amitiés qui tendent à la sensualité.

Ecoutez la prière ardente d'un religieux voué à l'enseignement de la jeunesse ; Elle doit être la prière de toute religieuse.

" J'ai soif, ô mon Dieu, soif de conquérir des âmes à votre amour.

" Des âmes ! des âmes ! il me faut des âmes ! Je suis prêt à tout donner, à tout quitter, à tout souffrir pour sauver les âmes !

" O âmes bien-aimées, qui avez coûté le sang de mon Sauveur, rendez-vous à mes brulants désirs. Venez embrasser ce Dieu crucifié que j'aime et que j'adore. Venez vous enrôler sous l'étendard glorieux de sa sainte croix !

" Pour vous assurer ce bonheur, j'ai dit adieu à ma patrie, à mes parents, à tout ce que j'aimais sur la terre ; mais si je puis gagner vos âmes, si je puis vous emmener au ciel, je n'ai rien souffert, je n'ai rien donné, je compte tout pour rien, et mes souffrances et mes sacrifices deviennent la source de toutes mes joies et de tout mon bonheur.

" L'univers entier est ma patrie, parce que tout l'univers est le domaine de la charité.

" Pourvu que je puisse conquérir des âmes et les rendre à Jésus-Christ, je ne connais plus d'exil.

" Seigneur ! ôtez-moi tout, mais *donnez-moi des âmes !* "

Zèle qui *sacrifie* son repos, son temps, ses forces, pour venir en aide à une pauvre âme qui s'en va loin de Dieu. St-Ignace s'entretenant un jour avec le P. Lainez lui disait. " Que feriez-vous, mon Père, si Dieu venait vous dire : " Si vous voulez mourir présen-
" tement *je vous donne le ciel*, mais si vous
" voulez vivre encore pour travailler *je ne*
" *vous assure point votre salut* et je vous juge-
" rai à votre mort, selon l'état où vous serez." Que choisiriez-vous ? — Mon Père, repondit Lainez, je vous avoue que je prendrais le parti le plus sûr et je demanderais à mourir.—Pour moi, dit St-Ignace, je ne le ferais pas ; et si je jugeais *pouvoir avancer la gloire de Dieu* en quelque chose, je le supplierais de me laisser vivre. Après tout, ajouta-t-il pourrais-je craindre d'être repoussé pour avoir sacrifié mes intérets à la gloire de Dieu ? Oh ! que les autres pensent ce qu'ils voudront, je ne penserai rien de semblable d'un Dieu si bon, si fidèle et si magnifique."

Zèle qui va jusqu'à *s'offrir à Dieu en victime* pour le salut des autres ; " *Souffrir, travailler, convertir* voilà tous mes désirs écrivait un saint missionnaire. " C'est aussi le désir de

toute âme religieuse. Il n'est pas de pensée qui émeuve et qui remplisse d'autant de joie que cette pensée : " Je puis, toute petite et toute chétive que je suis, je puis, grâce à ma profession religieuse qui m'unit plus intimément à Jésus-Christ et me permet de participer plus qu'une autre aux mérites infinis de son sang, je puis par mes prières, par mon obéissance, par mon acceptation des épreuves de ma vie, empêcher une faute mortelle ! " Et remplie de cette pensée si consolante, la religieuse qui aime Dieu obéit, supporte, souffre, travaille, se consume, se tait ; elle comprend qu'en usant ainsi sa vie, elle est au milieu du monde gâté par le mal comme une urne d'où s'échappe à toute heure le parfum de l'encens qui purifie l'air infecté.

VII

Aimer Dieu c'est ne vouloir que ce que Dieu veut et être content de tout ce que Dieu permet

Quand on aime quelqu'un on ne doute jamais de lui. Tout ce qu'*il dit* est accepté sans arrière-pensée ; tout ce qu'*il fait* est approuvé sans réserve.

Voilà bien l'état dans lequel vit la religieuse qui aime Dieu : elle sait, de science certaine, que sa confiance en la sagesse, en la puissance, en la miséricorde du Dieu à qui elle s'est donnée ; ne peut la tromper, et elle dit avec cet enthousiasme des Saints : " *Quand*

même Dieu me tuerait, je l'aimerais toujours.— Quand même je ne comprendrais rien à ce que Dieu fait, quand même ma raison semblerait me montrer une injustice dans ce que Dieu fait, toujours je dirai que ce qu'il fait est bon, est juste, est parfait, et que par rapport à moi c'est toujours ce qui pouvait m'être le plus utile !"

Oh ! comme la pratique de cet acquiescement libre, intime, complet à la volonté divine est une source de paix et de joie.

1. *Vouloir ce que Dieu veut*, c'est se soumettre non seulement sans résistance, mais avec joie, à tous les événements de la vie : à la prospérité, à l'adversité, à la maladie, à la santé, aux honneurs, aux mépris, à l'abondance, à la pauvreté, à l'affection des créatures, à l'abandon de nos amis, à la vie souffrante, ignorée, inconnue, à la mort : toutes ces choses sont voulues, préparées, arrangées par Dieu ; toutes ont pour but de retrancher un défaut en nous, d'y ajouter une vertu, de nous sanctifier enfin.—Non pas qu'il ne faille pas *agir* avec toute l'activité et toute la prudence qu'humainement parlant il nous semble nécessaire d'apporter à nos actions, mais il ne faut jamais séparer la *volonté de Dieu* du résultat qui aura lieu. St François de Sales s'occupant d'une entreprise importante écrivait : " J'essaierai de tenir l'affaire liée, en sorte que nous la puissions voir achevée, car vous ne le désirez pas plus que moi. Mais s'il ne plait pas à

Dieu, il ne me plait pas, ni à vous... Faisons tout doucement ce qui se peut faire pour la faire réussir, et si l'œil de Dieu, qui pénètre l'avenir, voyant que cela ne reviendrait peut-être ni à sa gloire, ni à nos intentions, sa divine majesté en ordonne autrement, il ne faut pas pour cela en perdre le sommeil d'une heure."

2. *Vouloir ce que Dieu veut*, c'est être heureux de vivre avec les personnes auprès desquelles nous a placées la Providence. Leur caractère, leur éducation, leurs qualités, leurs défauts, leurs maximes, leur manière d'être, de se tenir, de parler, d'agir, tout cela nous révoltât-il, il faut se souvenir que Dieu le savait quand il nous a mis là et qu'il nous y a mis pour nous faire pratiquer la patience, l'humilité, la charité. Il nous suffit de souffrir, de nous taire, d'aimer, par la volonté au moins, ceux qui nous éprouvent, de ne pas leur montrer qu'ils nous font souffrir, et de bénir Dieu pour acquérir pour l'éternité des richesses immenses.

3. *Vouloir ce que Dieu veut* c'est rester paisible et *laborieuse* dans l'emploi qui nous est confié et dans la maison où nous a placées l'obéissance. Dieu sait bien où nous sommes, s'il nous y a mis c'est qu'il nous *fallait là* pour nous sanctifier et pour sanctifier les autres ; et quand nous aurons rempli notre mission, il nous ôtera notre emploi, il nous enverra ailleurs.—Restons donc à ce poste, le seul à cette heure où nous puissions mériter le ciel,

restons-y avec paix et avec confiance alors même qu'il nous semble que notre travail est inutile.—Restons à ce travail imposé par l'obéissance quelque pénible, quelque antipathique qu'il soit à notre nature. Les anges du ciel si heureux de rester auprès de Dieu, s'ils savaient que Dieu voulût qu'ils vinssent vous remplacer dans cet emploi *si répugnant* peut-être, oh ! comme ils viendraient volontiers, comme ils resteraient là tout le temps que Dieu voudrait. Et n'est-ce pas ce que font les anges gardiens ? ne restent-ils pas, de longues années auprès des âmes ignorantes, grossières et méchantes ? ne restent-ils pas auprès de ceux qui blasphèment ? Ah ! s'ils n'écoutaient que leur cœur comme ils voleraient près de vous, mon Dieu ! mais vous les voulez là, et ils y demeureront tout le temps que vous voudrez !

4. *Vouloir ce que Dieu veut*, c'est ne se laisser aller à aucune inquiétude ni pour le passé ni pour l'avenir.—*Le passé*, il est à cette heure entre les mains de Dieu, il y est peut-être hélas ! avec ses fautes, ses oublis, ses lâchetés, mais il dépend de nous, tous les jours, de donner à Dieu, pour que sa miséricordieuse bonté veuille bien réparer nos peines, nos épreuves, nos actes de soumission, nos actes d'amour surtout ; et un jour, nous le retrouverons ce passé tout purifié et tout brillant, grâce aux mérites de Jésus-Christ que Dieu aura ajoutés à nos expiations.—*L'avenir*, il ne sera peut-être jamais ; pourquoi nous en

inquiéter, laissons le bon Dieu nous le préparer, laissons le *lendemain s'inquiéter pour lui-même : à chaque jour suffit sa peine.* Jouissons en paix de l'heure présente que Dieu nous donne et employons-là utilement, dans l'ordre, dans la paix, dans la charité.

5. *Vouloir ce que Dieu veut*, c'est, dans nos exercices spirituels, ne rechercher ni les douceurs, ni les joies, ni les affections du cœur, mais rester en paix, pendant que nous faisons nos prières, nos oraisons, nos communions dans l'état qu'il plaît au bon Dieu de nous laisser ;—Pourquoi vouloir autre chose que l'accomplissement de notre devoir ? Pourquoi nous inquiéter ou nous dépiter, quand *ce devoir* nous coûte un peu à remplir ? N'est-il pas alors rempli avec plus d'amour et ne sera-t-il pas plus abondamment, plus tard, récompensé ?

6. *Vouloir ce que Dieu veut*, c'est dire toujours, partout, en tout, pour tout, ce mot si simple : *Dieu soit béni* ; le dire au fond du cœur, le dire quelquefois aussi des lèvres ; St-François de Sales a voulu qu'il fut, ce mot, la devise des religieuses de la Visitation ; vous le trouvez écrit sur chacune des lettres qu'elles envoient et sur chacun des murs de leur monastère ; vous l'entendez prononcer chaque fois qu'au parloir une religieuse va commencer un entretien, c'est leur souhait de bienvenue ce mot si doux : *Dieu soit béni !* —Qu'il devienne le mot habituel de toutes les religieuses ! ce mot est un *cri de l'âme*

reconnaissante qui remercie Dieu de toutes les grâces, de la grâce surtout de sa vocation ; —c'est un *acte d'approbation* de tout ce que Dieu permet, de tout ce qu'il envoie, de tout ce qu'il laisse faire,—c'est un *acte d'acceptation* de l'état actuel dans lequel Dieu la laisse, de la joie qu'il lui envoie, de la peine qu'il permet,—c'est *l'apprentissage* de la même parole qu'elle redira pendant l'éternité : *Dieu soit béni* !

Voici sur cette question si importante de l'abandon au bon plaisir de Dieu, la doctrine de St François de Sales.

" Il y en a beaucoup qui disent à Notre-Seigneur : Je me donne tout à vous sans aucune réserve : mais il y en a fort peu qui embrassent la pratique de cet abandon, qui n'est autre chose qu'une parfaite soumission à recevoir toute sorte d'événements, selon qu'ils arrivent par l'ordre de la Providence de Dieu ; aussi bien l'affliction comme la consolation, la maladie comme la santé, la pauvreté comme les richesses, le mépris comme l'honneur, l'opprobre comme la gloire.

" Ce que j'entends selon la partie supérieure de notre âme ; car il n'y a pas de doute que la partie inférieure et l'inclination naturelle ne tendent toujours plutôt du côté de l'honneur que du mépris, du côté des richesses que de la pauvreté ; quoique personne n'ignore que le mépris et la pauvreté ne soient plus agréables à Dieu, que l'honneur et l'abondance.

" Or, pour faire cet abandon, il faut obéir à *la volonté de Dieu signifiée* et à *celle de son plaisir*.

" La *volonté de Dieu signifiée* comprend ses commandements, ses conseils, ses inspirations, les règles et les ordonnances des supérieurs.

" La *volonté de son bon plaisir* regarde les événements des choses que nous ne pouvons pas prévoir : par exemple, je ne sais pas si je mourrai demain. Je vois que c'est le bon plaisir de Dieu que je meure, et par conséquent je m'abandonne à son bon plaisir, et je meurs de bon cœur. De même je ne sais pas si l'année qui vient, tous les fruits de la terre ne seront point endommagés par les orages et les tempêtes : s'il arrive qu'ils le soient, ou qu'il y ait de la peste ou tels autres événements, il est tout évident que c'est le bon plaisir de Dieu, et par conséquent je m'y conforme.

" Il arrivera que vous n'aurez pas de consolation en vos exercices, il est certain que c'est le bon plaisir de Dieu ; c'est pourquoi il faut s'y conformer, et de même en toutes les choses qui arrivent, excepté néanmoins le péché et la damnation auxquels il n'est jamais permis de consentir, pour se conformer à la volonté de Dieu ; ce qui serait une illusion des plus grossières.

" Il faut de plus remarquer qu'il y a des choses où il faut joindre la volonté de Dieu signifiée à celle de son bon plaisir : par exemple, si je tombe malade d'une grosse fièvre,

je vois en cet événement que le bon plaisir de Dieu est que je demeure en indifférence de la santé ou de la maladie ; mais la volonté de Dieu signifiée est que moi, qui ne suis pas sous l'obéissance, j'appelle le médecin, et que j'applique tous les remèdes que je puis ; je ne dis pas les plus exquis, mais les communs et ordinaires, et que ceux qui sont sous l'obéissance, reçoivent les remèdes et traitements qui leur sont présentés avec simplicité et obéissance ; car Dieu nous l'a signifié en ce qu'il donne la vertu aux remèdes ; la sainte Ecriture nous l'enseigne, et l'Eglise l'ordonne.

" Or, cela fait, que la maladie surmonte le remède, ou que le remède surmonte la maladie, une âme parfaitement abandonnée à Dieu demeure dans l'indifférence ; de manière que si la maladie et la santé étaient là devant elle, et que Notre-Seigneur lui dit : Si tu choisis la santé, je ne t'en ôterai pas un grain de ma grâce ; si tu choisis la maladie, je ne te l'augmenterai pas aussi d'un grain ; mais au choix de la maladie, il y a un peu plus de mon bon plaisir : alors l'âme qui est entièrement abandonnée entre les mains de Notre-Seigneur, choisira sans doute la maladie, pour cela seulement qu'il y a un peu plus du bon plaisir de Dieu ; oui, même quand ce serait pour demeurer toute sa vie dans un lit, sans faire autre chose que souffrir, elle ne voudrait pour rien du monde désirer un autre état que celui-là. Ainsi les Saints qui sont au ciel ont une telle union avec la volonté de Dieu, que

s'il y avait un peu plus de son bon plaisir en enfer, ils quitteraient le paradis pour y aller.

" Cet état comprend aussi l'abandon au bon plaisir divin en toutes tentations, aridités, sécheresses, aversions et répugnances, qui arrivent en la vie spirituelle ; car en toutes ces choses l'on y voit le bon plaisir de Dieu, quand elles n'arrivent pas par notre faute, et qu'il n'y a pas de péché."

VIII

Aimer Dieu c'est se confier à lui en toutes choses.

Quand on aime et qu'on se sent aimé, on vit dans la paix sous la protection de celui qu'on aime.

Or, âme religieuse, ne vous sentez-vous pas aimée, aimée par le bon Dieu dont vous savez la toute puissance, la toute bonté, la toute sagesse ? Cherchez qui est plus aimée que vous par ce Dieu ; vous souvient-il des pages dans lesquelles nous avons essayé d'énumérer quelques unes des bontés qu'il a montrées pour vous *appeler*, pour vous *attendre*, pour vous *chercher*, pour vous *pardonner*, pour vous *accueillir ;* bontés qui continuent encore tous les jours puisqu'il vous *garde* près de lui, il vous *entoure de sollicitude*, de grâces, de lumières, il vous admet à la communion fréquente, il vous fait sentir sa présence.

Oh ! pourquoi ne seriez-vous pas toujours

souriante protégée par le cœur aimant de votre Père ?

Sans doute, vous l'avez offensé, vous lui avez désobéi, mais vous savez bien qu'il vous a pardonnée.

" Quand le démon vient mettre devant mes yeux, pour m'effrayer et me décourager, le nombre presque infini de mes fautes, écrivait une religieuse, je dis : C'est vrai ; j'ai été bien coupable, mais Dieu a été infiniment plus miséricordieux et il m'a pardonné parce qu'il a vu le repentir sincère que j'ai éprouvé de mes fautes quand j'en ai fait l'aveu à son ministre.

" Quand le démon vient me tourmenter par la crainte de m'être mal confessée, je dis : Non, non, Dieu ne l'aurait pas permis, je le faisais trop sincèrement.

" Quand le démon vient me terrifier par la pensée que je serais damnée, je dis : Non, ce n'est pas possible ; pour être damnée, il faudrait haïr le bon Dieu et moi je sens que je l'aime et que je l'aimerai toujours. "

Oui, chère âme consacrée à Dieu, vous aimerez toujours votre Dieu ; vivez en paix sur le salut de votre âme.

Il n'est pas *oublieux* celui qui vous a promis le centuple en cette vie et la vie éternelle en l'autre,

Il n'est pas *ingrat* celui a qui vous vous êtes donnée toute entière,

Il n'est pas *insensible* celui pour qui vous avez laissé votre père et votre mère qui vous aimaient tant.

Il n'est pas *tyran* celui pour qui vous travaillez du matin au soir, sacrifiant votre liberté pour faire sa volonté, usant vos forces pour le faire connaître et aimer.

Comptez donc sur Lui quand *vous serez malade* ; il saura mesurer la douleur à vos forces et purifier votre âme par les souffrances de votre corps.

Comptez sur Lui quand vous serez *ennuyée, accablée, délaissée*, alors qu'il vous semblera que vous êtes seule comme au milieu d'un désert ;—il sera près de vous, vous soutenant de sa grâce, assistant à votre lutte contre la tentation et le découragement, multipliant vos forces et préparant votre couronne.

Comptez sur Lui *en tout* et *toujours*. Une mère peut oublier son enfant, mais, je le jure, moi le Seigneur, jamais je ne laisserai une âme fidèle.

Quand une fois l'âme s'est bien remplie de l'idée que *Dieu est son père*, dit le P. Faber, la vie revêt une apparence toute nouvelle. Si nous travaillons, c'est sous les yeux de Dieu ; si nous nous récréons, son sourire paternel encourage notre joie... alors pas un jour ne s'écoule sans que nous remarquions, dans ce jour, quelque trait paternel qui jusqu'alors nous avait échappé. Les prières deviennent ferventes, les Sacrements produisent des fruits de salut plus nombreux, les devoirs se changent en privilége, les pénitences ont l'aimable apparence du plaisir, les chagrins attendrissent le cœur et les douleurs nous semblent

des présents du ciel... Oh ! comme avec cette pensée que nous vivons aimés et protégés par Dieu tout devient doux ! comme tout devient suave ! Le moindre objet qui frappe nos yeux, le moindre son qui retentit à notre oreille, fait tressaillir notre cœur comme si Dieu allait nous faire entendre sa voix ou apparaître lui-même ! "

Oh ! heureuses les âmes qui aiment à appeler Dieu *leur père* et qui ont pour Dieu le cœur d'un *enfant !*

IX

Aimer Dieu c'est aspirer à être uni à lui

Aspirer à être uni à Dieu c'est aspirer à pouvoir dire avec St Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

C'est aider Jésus-Christ à accomplir la promesse qu'il a faite par ces paroles : *Si quelqu'un m'aime, mon père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure.*

" Nous ne nous contenterons pas, comme l'explique Bossuet, de l'assister du dehors, mais nous lui serons *intimement unis*, non point en passant, mais par un établissement permanent... Oh ! qui dira combien intimement Dieu habite dans l'âme qui l'aime ! comme il la dilate pour s'y promener et, de ce fond intime de l'âme, se répandre partout, occuper toutes les puissances, animer toutes les actions ! " *Demeurez en moi*, disait encore Jésus-Christ à ceux qu'il aimait et dont il

demandait l'amour, *demeurez en moi et je demeurerai en vous.*

Nous allons indiquer *en quoi consiste cette union* à laquelle sans doute toutes les âmes consacrées à Dieu n'atteignent pas d'une manière complète, mais à laquelle toutes doivent tendre, et montrer ensuite les *défauts qui sont un obstacle à cette union.*

I

Aspirer à être uni à Dieu c'est vouloir tellement renoncer à ses idées, à ses désirs, qu'on n'ait plus que les idées, les pensées, les désirs de Jésus-Christ : c'est là du reste *le propre de l'amour* (1), et n'est-ce pas ce que vous avez

(1) *Aimer* dit St Thomas, *c'est tendre à s'unir.*— C'est, de deux volontés, tendre à n'en faire qu'une.— L'amour, dit le même docteur, *est un mouvement qui se porte au bien pour en prendre possession* ; où est-il *ce bien*, ce bien vrai, ce bien complet, ce bien qui ne change pas et vers lequel s'élance naturellement et comme forcément tout cœur qui reste pur ? Il est en Dieu, rien qu'en Dieu. *L'amour*, dit St Jean, nous unit tellement à Dieu que lorsqu'une âme possède la charité *Dieu est réellement en elle et elle est réellement en Dieu : Qui manet in charitate in Deo manet et Deum in eo* (1 Joan, IV 16). Mais cette union dans toute sa perfection n'existe qu'au ciel.

" Le propre de l'amour, dit Bossuet, est de tendre à l'union la plus intime et la plus étroite qui puisse exister, l'union des volontés.

" L'amour, dit le P. Lacordaire, est une puissance souveraine, une force supérieure qui nous tire hors de nous pour nous unir à un autre." La religieuse l'a

voulu faire, vous religieuses, en prononçant vos vœux ? Ces vœux ne vous ont-ils pas attachées irrévocablement à Jésus-Christ et par conséquent à sa volonté ? N'avez-vous pas, de la manière la plus résolue, *aliéné* votre liberté toute entière entre ses mains ? qui donc plus que vous peut dire qu'elle est *unie* à Jésus-Christ ? L'église le comprend si bien qu'elle vous appelle du nom qui sur la terre exprime le mieux l'union de deux êtres, elle vous appelle *épouse de Jésus-Christ.*

Aussi la vraie religieuse n'a qu'*une crainte*, celle de déplaire au cœur très-aimant de son époux,—de là, défiance d'elle-même ; vigilance habituelle ; calme et paix dans tous ses mouvements ; précautions minutieuses, mais sans inquiétude et sans trouble, dans ses rapports avec les créatures ; prière à peu près continuelle ; appréhension de tout ce qui lui parait occasion de péché.

Elle n'a qu'*une pensée*, la pensée de Jésus-Christ son divin époux, dont l'image crucifiée est presque toujours sous ses yeux,—de là recueillement habituel et esprit d'oraison ; pureté d'intention ; élévations fréquentes de son âme par de courtes et affectueuses paroles d'adoration, de joie, de soumission ; attention délicate à la voie de la grâce lui demandant

bien sentie cette *force supérieure* qui l'a tirée hors de sa famille pour l'unir à Dieu. Comment, sans cette *puissance souveraine*, se serait-elle arrachée à sa mère, jusqu'à même quelquefois ne plus la voir ?

plus de paix, plus d'humilité plus de dévouement.

Elle n'a qu'une *science*, la science de Jésus-Christ : son école c'est *le tabernacle* près duquel elle va s'agenouiller et prier le plus qu'elle peut ; son livre c'est *le Crucifix* qu'elle tient souvent dans ses mains quand elle est seule à la prière,—de là, détachement complet de sa manière de voir, de penser, de juger pour voir, penser et juger comme Jésus-Christ et comme ses supérieurs qui tiennent la place de Jésus-Christ, de là indifférence pour les emplois, pour les charges, pour les occupations ; simplicité pour occuper telle position à laquelle l'appliquent ses supérieurs car elle sait que Dieu est tenu de lui venir en aide.

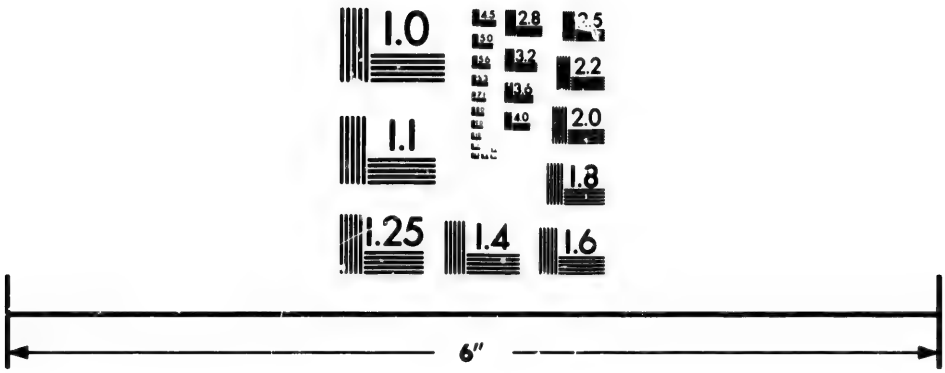
Elle n'a qu'un *désir*, celui de ressembler à Jésus-Christ son époux :—de là cette question qu'elle s'adresse fréquemment à elle-même : *Jésus-Christ aurait-il agi de cette manière ? Aurait-il pensé de cette manière ; à ma place et dans cette circonstance, qu'aurait fait Jésus-Christ ?*—de là tendance continuelle à vivre pauvre, humiliée ; à être douce dans ses paroles, charitable dans ses pensées, complaisante et dévouée dans ses actes, compatissante dans ses jugements : Jésus-Christ aurait agi ainsi.

Elle n'a qu'une *occupation* celle de plaire à Jésus-Christ :—de là soins minutieux pour se conserver innocente et pure et recours fréquent au Sacrement de Pénitence ; dégage-

ment de tout ce qui pourrait encombrer son cœur et même le tenir tant soit peu attaché à une autre qu'à Dieu ; de là surtout tendance continuelle à s'unir de plus en plus à la volonté de son divin époux, volonté qu'elle se plait à proclamer toujours sainte, toujours juste, toujours aimable ; de là, effort incessant pour n'avoir d'autre *esprit* que celui de Jésus-Christ, pour penser du monde ce qu'il en pensait, pour aimer la petitesse, l'humilité, la vie cachée, et afin de parvenir à ce résultat auquel une grâce toute particulière peut seule la conduire, elle vit dans la pensée de se préparer à *la communion fréquente*, *quotidienne* si on la lui permet.

Elle n'a qu'un *but*, s'immoler avec son époux Jésus-Christ. — Elle sait que l'épouse n'est pas plus que l'époux, que partout où il va, son devoir est de le suivre, que dans tout ce qu'il fait, son devoir est de l'aider ; ainsi veut-elle comme Jésus-Christ être *victime* pour le salut du monde ; comme lui veut-elle être obéissante et obéissante jusqu'à la mort ; — *pauvre* jusqu'à n'avoir rien dont elle puisse se dire propriétaire, — *chaste* jusqu'à se refuser toute satisfaction des sens qu'elle ne croirait pas strictement nécessaire et jusqu'à réduire son corps en servitude,—*humble* jusqu'à aimer le mépris et à se croire heureuse d'être méconnue et comptée pour rien, — *charitable et dévouée* jusqu'à sacrifier son repos, sa santé, sa vie même comme l'a fait Jésus-Christ, dès qu'il s'agit d'être utile à l'âme ou même au corps du prochain.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.0

Elle est, selon l'expression étrange de St-François de Sales, elle est trépassée. " Nous disons des morts, qu'ils sont *trépassés*, écrit-il dans son *traité de l'amour de Dieu*, signifiant que la mort n'est que le passage d'une vie à une autre et que mourir n'est autre chose qu'*outre passer* les confins de cette vie mortelle pour aller à l'immortalité. Certes notre volonté ne peut pas mourir non plus que notre esprit, mais elle *outrepasse* quelquefois les limites de sa vie ordinaire pour vivre toute en la volonté de Dieu, c'est lorsqu'elle ne sait ni ne veut rien vouloir, mais s'abandonne totalement au bon plaisir de la divine Providence *se mêlant et détrempant* tellement avec ce bon plaisir qu'elle ne *parait plus*, mais est toute cachée avec Jésus-Christ en Dieu, où elle vit non pas elle, mais la volonté de Dieu en elle."

Une âme *unie à Dieu* est donc une âme qui a donné à Dieu un pouvoir si absolu sur sa volonté propre et qui vit dans une dépendance si entière de toutes les volontés de Dieu, que Dieu est en elle comme *l'âme de toutes ses actions et de tous ses désirs.*

C'est une âme en qui Dieu commande avec l'assurance qu'il sera toujours obéi. une âme de qui, — par sa sainte grâce, — Dieu est obéi en tout avec tant de fidélité que non seulement il ne rencontre en elle aucune résistance mais qu'au contraire il y trouve *une volonté ferme de ne jamais agir que par son impulsion.*

Une âme enfin dont Dieu a tellement pris possession qu'elle n'agit que par *l'esprit de Dieu* et qu'elle peut dire aussi simplement que St-Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (1).

N'est-ce pas là, ô religieuses, l'aspiration incessante de votre volonté ? Oh ! priez, priez le Dieu de toute miséricorde, ce Dieu qui vous aime tant, priez-le de vous amener peu à peu par la *soumission*; par le *détachement* et par le *sacrifice* à cette union qui est, vous le comprenez maintenant, le but pour lequel il vous a appelées à la vie religieuse.

II

Voici maintenant, l'indication des défauts qui sont le plus ordinairement un obstacle à l'union avec Dieu. Nous ne parlerons pas de *fautes* mais seulement de *défauts ;* défauts

(1) "On peut réellement dire de cette âme qu'elle vit de la vie de Dieu même. Comment cela ? C'est que ce qui vit en nous, c'est ce qui y commande. Aussi disons-nous de nos propres corps qu'ils *vivent de la vie de notre âme*, parce que c'est notre âme qui commande sur nos facultés corporelles. Ainsi disons-nous de tout homme asservi aux inclinations des sens que *l'homme charnel vit en lui* et que cet homme *vit d'une vie animale*, parce que dans toute sa conduite ce même homme est commandé et gouverné par ses appetits déréglés. Parconséquent, dès que Dieu est dans une âme l'arbitre souverain de toutes ses volontés et le maître absolu de toutes ses opérations, on doit dire aussi, avec encore plus de fondement *que Dieu vit en elle et qu'elle vit de la vie de Dieu même.*" (Lafiteau

hélas ! *presque aimés* et qui peuvent être la source de beaucoup de fautes.

1° Avoir quelque attache particulière.

Il ne s'agit pas ici des ces attaches grossières *aux biens de la terre, à la vanité, aux plaisirs des sens*, attaches auxquelles vous avez renoncé par vos vœux et qui grâces à Dieu vous inspirent comme une certaine horreur, mais de ces *attaches plus délicates* à des personnes ou à des choses qui, dites-vous avec une grande candeur, vous mènent plus sûrement et plus directement à Dieu.

C'est *l'attache à un directeur pieux et dévoué* qui fait du bien à votre âme.

C'est *l'attache à certaines prières, à certaines mortifications et même à la sainte communion.*

Oui, elles sont *bonnes* en elles-mêmes ces attaches, mais parce que vous pensez trop à ce qui en fait l'objet, parce que vous vous réjouissez trop ardemment quand vous possédez cet objet, parce que vous vous affligez trop quand vous en êtes privée, parce que vous vous tourmentez trop pour le posséder encore, parce que vous parlez presque toujours de ces objets, — ces attaches empêchent votre esprit d'être totalement à Dieu, elles vous distraient pendant la prière, elles vous ôtent le calme du cœur, elles vous rendent moins prompte à l'obéissance.

1. Il vous porte à Dieu ce *Directeur pieux et dévoué*, allez donc à Dieu et ne vous arrêtez pas à lui ; respectez-le, appréciez-le remerciez-

le remerciez surtout le bon Dieu de vous l'avoir donné ; mais, si *Dieu qui vous l'a envoyé vous l'enlève*, demeurez donc toujours calme ; peinée sans doute, mais sans murmures ; continuez à prier pour lui et acceptez simplement et avec confiance celui que *Dieu envoie* pour le remplacer. Oh ! âme de peu de foi, qui donc doit vous sauver, est-ce un confesseur ou le bon Dieu ? Qui donc a donné lumière, affection dévouement à celui que vous pleurez ? Nest-ce pas Dieu ? Qui donc vous l'enlève ? N'est-ce pas Dieu ? et vous osez penser que Dieu ne donnera pas à un autre *tout ce qu'il faudra* pour vous conduire au ciel ?

2. Elles sont excellentes les idées pieuses qui remplissent votre âme, et les désirs ardents *de communier* et *de vous mortifier* que vous sentez en vous, mais remarquez que ce sont *vos idées à vous*, *vos désirs à vous*, ce ne sont pas *peut-être* ceux du bon Dieu. Dieu manifeste sa *volonté du moment* par vos supérieurs et dès que vos supérieurs ont parlé vous devez vous soumettre et abandonner tout ce qui était *vôtre :* ne plus vous mortifier de cette manière que vous aviez choisie,—ne plus aller à la prière à telle heure qui vous convenait, — ne plus faire ces nombreuses communions que vous aviez réglées.

Peut-être, d'autres supérieures vous avaient autorisée à faire tout ce qu'on vous défend à cette heure, — pourquoi, dites-vous, *pourquoi cette différente manière de voir ? — Ce qui était bon hier ne l'est donc plus aujourd'hui ?*

Taisez-vous, pauvre raisonneuse. Ce qui était bon hier *pour vous* est encore bon en lui-même, mais ne *vous va plus*. Vous ne le voyez pas, vous, Dieu le voit, il agit en conséquence.

Ah ! si c'était bien *la gloire de Dieu* que vous cherchez dans ces communions, dans ces prières, dans ces mortifications, vous pourriez éprouver une certaine contrariété mais vous ne murmureriez pas. Allez bien au fond de votre âme, c'est moins la privation de la mortification ou de la communion qui vous occasionne ce murmure, que la *déception que vous éprouvez*. Il y a, dans vos murmures, plus d'amour propre que de regret.

2° N'avoir pas assez d'horreur des plus petits manquements volontaires.

Pour rester *unis* il faut *se ressembler ;* or Dieu, la pureté même, ne peut rester *uni* qu'avec la pureté. Non certes vous n'aimez pas le péché, même le plus petit péché, ni le plus léger manquement, et si avant de vous laisser aller à ce manquement au silence,—à ce murmure, — à cette nonchalance pendant la prière, — à cette lecture qui trouble votre imagination, vous vous disiez : *je vais faire un acte que Dieu désire que je ne fasse pas*, non, vous ne le feriez pas.

Mais ces actes commis par légèreté, par entraînement, par habitude ne vous laissent *pas assez de regret* et ne vous portent pas assez à prendre de sérieuses précautions ; — n'ou-

bliez pas que *précaution* vaut mieux que *résolution.*—Voilà ce qui empêche *votre union à Dieu.* Oh ! si vous aimiez bien réellement le bon Dieu, vous les commettriez encore peut-être ces fautes légères, mais comme, après chacune d'elles, vous vous humilieriez, comme vous vous repentiriez ; comme vous chercheriez à les réparer par plus de fidélité ! Oh ! ne restez pas *désunie à Dieu !* Vite, vite un acte de contrition et un acte d'amour bien paisibles, mais bien sincères. Le péché, quelque petit qu'il soit, quand il séjourne dans le cœur, obscurcit la lumière de la grâce,—appesantit l'âme, — empêche toujours un peu la douce sensation de la présence de Dieu... et peu à peu il rend plus sensible à l'affection et aux charmes des créatures.

3º S'inquiéter et se troubler de ses fautes et de ses infidélités.

Dieu est *la paix ;* pour rester uni à Dieu, il faut avoir la paix, aimer la paix, chercher la paix ; or elle ne l'a pas, cette paix du ciel, l'âme qui se trouble de ses chûtes et de ses infidélités, — qui se désole quand elle est tombée même par inadvertance dans quelque faute, — qui s'étonne de se voir faible,— qui se dépite, qui n'ose plus s'approcher de Dieu,—qui réfléchit de longues heures sur la cause de ses oublis et qui, nécessairement alors, ou néglige de faire son devoir ou le fait avec beaucoup de nonchalance.

Les Saints n'agissaient pas ainsi. " Quand

vous êtes tombé, dit St-François de Sales, reconnaissez votre faute, humiliez-vous devant Dieu et demeurez en paix. Il faut apprendre non seulement à supporter *les défauts des autres*, mais *les nôtres aussi* et les supporter avec douceur et patience." Si le voyageur tombé dans sa route, se contentait de se lamenter et de dire, tout désolé : *que je suis malheureux ! que vais-je faire maintenant*, à quoi serviraient ces plaintes ? Ne doit-il pas se lever promptement et continuer sa course, plus précautionné sans doute mais plus courageux ? " Fuyez, dit Ste-Thérèse, fuyez la gêne et la contrainte dans vos rapports avec Dieu ; l'âme qui se replie trop sur elle-même devient lâche dans l'action, elle tombe dans le scrupule, elle est à charge à elle même et aux autres." — *Je viens de faire une faute,* se dit simplement l'âme unie à Dieu en jetant un regard sur son crucifix, *eh ! bien, je vais la réparer en faisant plus pieusement et plus parfaitement l'action que j'ai à faire à cette heure.*

4° N'avoir pas assez d'ordre dans ses actions.

Dieu est l'ordre par excellence, il agit suavement et fortement tendant toujours vers la fin qu'il s'est proposée. — Voulez-vous donc être *unie* à lui, *aimez l'ordre, aimez la règle.* Dans votre communauté, il n'est pas une heure au commencement de laquelle vous puissiez dire : *Je ne sais que faire.* — Faites donc ce qui vous est indiqué. Faites-le suavement, mais fortement. Ne vous empressez

pas, voulant tout faire à la fois, ayant toujours peur de ne pas assez bien faire. Ne soyez pas comme cette pauvre Marthe, si dévouée cependant, à qui Jésus-Christ disait : *Marthe, Marthe vous vous embarrassez dans une multiplicité de choses qui vous trouble, une seule est nécessaire.*

Commencez, continuez, interrompez quand un autre travail vous est imposé, mais sans trouble, c'est ainsi que Dieu travaillera avec vous. — Même chose pour vos dévotions ; ne restez pas à la chapelle plus longtemps que ne le permet votre règle ; laissez votre prière quand votre supérieure vous appelle. Vivez pour tout, *au jour le jour*, mieux encore *heure à heure*. — Oh ! si Dieu vous faisait comprendre le bonheur de vivre en communauté, là où votre âme peut doucement, sans secousse violente, s'acheminer vers l'éternité, cueillant, à chaque heure, le long du chemin, les fleurs qui doivent former votre couronne !

5° Se laisser facilement aller à s'occuper des affaires des autres.

Défaut bien commun et d'autant plus à craindre qu'il ne parait pas un défaut. Oui sans doute, il faut s'occuper des autres pour leur être utile, pour leur épargner une fatigue, mais non pas pour *s'embarrasser* l'esprit de ce qu'ils disent et de ce qu'ils font.

Soyez tout entière à votre travail, soyez-y avec le bon Dieu et votre esprit n'ira pas se porter sur le travail des autres. Un grand

secret pour parvenir à *l'union avec Dieu* et pour s'y conserver, est de ne se mêler des affaires des autres qu'autant que la nécessité ou la charité nous y oblige. C'est acheter bien chèrement le petit plaisir qu'on prend à contenter sa curiosité que de se priver pour cela de la vue de Dieu. C'est de là que viennent la plupart de nos distractions et de nos troubles. Oh ! dans notre communauté, ignorons beaucoup, beaucoup de choses ! Que vous importe et ce que fait notre supérieure, et ce que font nos sœurs ? Que vous importe ce petit événement qui sera oublié demain ? Restons, restons avec Dieu !

X

Aimer Dieu c'est aimer la Ste-Eucharistie

La sainte Eucharistie, c'est Jésus-Christ, c'est Dieu lui-même ! Dieu, ayant pris, par une condescendance que son amour pour nous peut seul expliquer, un corps et une âme pour venir habiter parmi nous, — et, par un miracle plus grand encore que ce premier miracle de l'incarnation, s'étant fait *notre nourriture* sous la forme d'une hostie et, sous cette forme, demeurant perpétuellement avec nous.

La sainte Eucharistie, c'est, pour la religieuse surtout, la possibilité ou mieux l'heureuse nécessité de témoigner à Dieu, en *quelque sorte matériellement*, l'amour et la re-

connaissance qu'elle sent pour toutes les grâces qu'elle a reçues.

C'est pouvoir rendre à Dieu *les soins matériels* qu'elle rendrait à son père et à sa mère, si elles les avait auprès d'elle.

C'est approprier le sanctuaire où Jésus demeure comme elle approprierait la demeure de son père, — c'est parer l'autel où il repose, —cultiver les fleurs qui l'embaument de leur parfum, — donner une blancheur éclatante aux linges sacrés sur lesquels reposera Jésus.

C'est le savoir là dans un endroit spécial et déterminé,—c'est le voir pour ainsi dire face à face, puisque l'hostie qu'elle voit, c'est Jésus.

C'est vivre sous le même toit que Jésus, — c'est être le gardien de Jésus, puisque dans ces communautés ce n'est pas le prêtre mais une religieuse qui tient la clef de la chapelle où est renfermé Jésus.

C'est veiller à la petite lampe qui brûle continuellement devant Jésus, petite lampe qui arrachait à M. Ollier ce cri du cœur, "O lampes du sanctuaire, que vous êtes heureuses de vous consumer toutes à la gloire du Seigneur ! Oh ! que je voudrais participer à la nature de l'huile pour pouvoir toujours me consumer devant le T. S. Sacrement !"

La sainte Eucharistie, c'est surtout le bonheur de pouvoir communier (1) !

La sainte Eucharistie, c'est pour toute âme

(1) Nous parlerons, dans la troisième partie, de la sainte communion et de la visite au St-Sacrement.

chrétienne, sans doute, mais tout spécialement pour la religieuse, son centre, sa vie, son tout, puisqu'en l'Eucharistie se trouve celui qui est le principe, le centre, la fin de toute béatitude et de toute vie !

" L'Eucharistie, dit le P. Giraud, c'est Jésus vivant parmi nous avec toutes ses grâces, avec toutes ses amabilités, avec l'esprit de tous ses mystères, avec la beauté de toutes ses gloires. La Judée, les Apôtres, la Sainte Vierge Marie n'eurent pas davantage pendant les années de la vie mortelle de Jésus ; le ciel ne possède rien de plus. Là haut c'est Jésus possédé dans l'éternelle joie ; ici c'est Jésus possédé dans l'obscurité de la foi, mais c'est toujours Lui, et Lui tout entier. Marie, sur la terre le possédait d'une manière ineffable ; mais celui qui était sa joie est aussi la nôtre. Quand les voiles seront tombés, quand les ombres se seront évanouies, quand l'exil aura fait son temps et que nous serons entrés dans la lumière béatifique ; quand nous saurons ce que nous possédions ici-bas et que nous comprendrons combien notre ignorance ou notre aveuglement ont été grands, nous serons dans un étonnement extrême, en voyant la patience et la longanimité de Jésus au T. S. Sacrement et hélas ! notre peu de zèle et d'ardeur pour un tel mystère de tendresse et de condescendance divine."

La sainte Eucharistie, c'est Jésus nous appartenant, Jésus daignant se mettre à notre disposition, Jésus nous communiquant de

lui-même tout ce que nous pouvons en recevoir.

" C'est Jésus nous aimant, dit le P. Faber, d'un amour qu'aucun langage ne saurait exprimer, nous aimant au delà de ce que notre intelligence peut comprendre, au delà de ce que notre imagination peut concevoir, et condescendant à désirer avec une ardeur, indicible comme son amour, que nous l'aimions et que nous concentrions sur lui toute la puissance de nos affections.

Les mérites de Jésus peuvent être appelés *les nôtres* aussi bien que *les siens.*

Ses satisfactions sont moins *ses trésors* que *les nôtres.* Il nous aide dans nos pénitences, — nous console dans nos peines, — nous soutient dans nos épreuves. Il n'est rien de bon, rien de saint, rien de beau, rien d'agréable que ses serviteurs ne trouvent en lui.

Pourquoi serait-on pauvre, quand, si l'on veut, on peut avoir Jésus en sa possession ?

Pourquoi s'abandonner à la tristesse puisque Jésus est la joie du ciel et que sa joie est d'entrer dans les cœurs affligés ?

Nous pouvons exagérer bien des choses, mais jamais nous ne pourrons exagérer *l'amour de Jésus pour nous, la miséricorde de Jésus pour nous, l'obligation que nous avons d'aimer Jésus.*

Pendant toute notre vie nous pourrions parler de Jésus sans jamais épuiser cette douce et aimable matière. L'éternité ne suffira pas pour apprendre tout ce qu'il est, et pour le louer de tout ce qu'il a fait pour nous."

Oh ! aimez-le donc, religieuses, aimez Jésus-Eucharistie, car c'est lui qui vous a appelées à la vie sainte que vous menez.

C'est aux pieds de l'autel, devant le St-Sacrement, que pour la première fois vous avez entendu cette voix qui vous a dit : *Quitte ta mère, viens à moi !*

C'est la sainte Communion reçue, tous les jours peut-être, qui vous a donné la force de vous arracher à votre famille.

Aimez-la donc cette sainte Eucharistie !

Pour ce Jésus qui maintenant est *tout* pour vous, qui est votre père, votre mère, votre famille tout entière, ayez, dit le P. Eymard, ayez un *amour de passion ;* aimez-le avec toute l'ardeur dont on s'aime sur la terre, mais pour des motifs surnaturels.

Oh ! dites, n'aimez-vous personne au monde? N'aimez-vous pas votre père, votre mère, vos sœurs ? Eh ! bien, cet amour qui vous fait tressaillir quand vous pensez à eux ; cet amour qui vous émeut chaque fois qu'on prononce leur nom, cet amour qui vous met presque hors de vous quand vous les revoyez après une longue absence, — reportez-le sur Notre-Seigneur !

Demandez à Jésus de l'aimer ainsi ; demandez-le lui tous les jours, et Jésus vous l'accordera !

Ah ! ajoute le P. Eymard, au jugement dernier ce ne sont pas tant nos péchés qui nous effraieront, ni qui nous seront le plus reprochés ; ils sont pardonnés sans retour.

Mais Notre-Seigneur nous reprochera son amour. " Vous m'avez aimé moins que les créatures ! nous dira-t-il. Vous n'avez pas fait de moi le bonheur de votre vie ! Vous m'avez aimé assez *pour ne pas m'offenser mortellement ;* pas assez *pour vivre de moi !* "

Mais l'amour que vous devez à Jésus ne doit pas être seulement *un sentiment* vif et ardent qui pénètre le cœur, l'embrase un instant, puis disparait ; cet amour doit être *perpétuel* comme est perpétuel l'amour de Jésus pour nous dans l'Eucharistie, et afin qu'il reste toujours, non pas le même dans son ardeur, parce que l'ardeur de l'amour ne dépend pas de notre volonté, mais le même *dans sa réalité*, il faut l'entretenir par des actes extérieurs comme on entretient, par l'huile qui l'alimente, la flamme de la lampe qui brûle devant l'autel.

Cet amour doit être *perpétuel* comme est perpétuel l'amour de Jésus pour nous, dans l'Eucharistie.

Il doit être *pratique* comme est pratique l'amour de Jésus dans l'Eucharistie et se traduire par des actes de respect et de dévouement à la personne de ce divin Sauveur.

Il doit tendre à *faire continuellement plaisir* à Jésus, à chercher surtout à *imiter* Jésus dans tout ce qu'il ferait s'il était actuellement à notre place.

Nous étudierons plus tard la conduite de Jésus dans les actions de la journée ; voici seulement quelques-uns de ces actes extérieurs

qui par leur nature ont pour but d'entretenir en nous l'amour intérieur.

1. N'omettez jamais *les génuflexions* en passant devant le Tabernacle où reste enfermé Notre-Seigneur Jésus-Christ, " cette belle génuflexion liturgique, dit Mgr de Ségur, par laquelle le genou droit touche la terre et qui se fait non par manière d'acquit, non par routine, mais *posément*, *religieusement*, en union avec l'âme qui s'abaisse devant son Dieu et qui l'adore.

" On doit faire la génuflexion toutes les fois que l'on se présente devant Jésus au Saint-Sacrement ou que l'on passe devant lui, et cette règle ne souffre aucune exception. Elle concerne les laïques comme les prêtres, les enfants comme les grandes personnes. Rien n'est petit, dès qu'il s'agit du Saint-Sacrement. Aussi, voit-on dans la vie des Saints, les plus grands serviteurs de Dieu attacher une importance considérable aux moindres prescriptions destinées à entourer de respect le Très-Saint Sacrement. Saint Charles Borromée, saint Ignace, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, ne toléraient aucune infraction à ces règles de la liturgie, pas plus chez les autres que pour eux-mêmes.

" Mais c'est surtout quand le Très-Saint Sacrement est exposé, que vous devez redoubler de fidélité dans l'accomplissement de toutes ces règles. A moins d'en être empêché matériellement, il faut alors ne pas se contenter de la simple génuflexion ; il faut

mettre les deux genoux à terre et s'incliner profondément. Cette prescription n'est pas un simple conseil de piété, comme quelques-uns pourraient le croire, c'est une loi liturgique, à laquelle tous doivent se conformer autant qu'ils le peuvent, et qui est d'ailleurs aussi belle que salutaire.

" On ne saurait croire, en effet, quelle importance ont toutes ces observances extérieures, au point de vue de la religion intérieure, de la conservation et du développement de l'esprit de foi, et par conséquent de la vraie piété envers la sainte Eucharistie. C'est la coquille qui enveloppe le fruit, et sans laquelle le fruit se gâterait promptement, infailliblement.

" Aussi est-ce une grande imprudence et une infidélité manifeste que de ne pas veiller de près à toutes ces choses qui semblent du luxe aux esprits frivoles et vulgaires. C'est le cas d'appliquer la grande règle évangélique : *Celui qui sera fidèle dans les petites choses, sera fidèle dans les grandes ; et celui qui ne sera pas fidèle dans les petites occasions, ne le sera non plus dans les grandes.*

2. Puisque Jésus-Christ veut bien *rester avec vous* sous le même toit que vous et que c'est à vous qu'il a fait confier la garde de son corps adorable, soyez réellement et dans toute la force des termes, *les servantes de Jésus-Eucharistie.*

Que le tabernacle, que l'autel, que le sanctuaire soient resplendissants de propreté ;

Que la chapelle tout entière inspire le recueillement par l'ordre et le bon goût qu'elle présentera aux regards ;

Qu'aucune autre chambre de la maison ne soit mieux ornée que la chapelle

La chapelle n'est-ce pas la chambre du père bien-aimé, — du maître si doux auquel vous vous êtes donnée, — de l'époux avec qui vous avez promis de vivre jusqu'à la mort ? Et quel est l'enfant, quel est le serviteur aimant, quelle est l'épouse qui ne parent pas de ce qu'ils ont de plus beau la chambre de leur père, de leur maître, de leur époux ?

3. Heureuses les religieuses que Dieu par un amour spécial, un amour dont elles ne comprendront jamais assez toute l'étendue, a appelées à être les *Filles du St-Sacrement*, les *Adoratrices perpétuelles*, les *Gardes-d'honneur de son corps sacré* et qui, sans interruption, le jour et la nuit, restent devant le Tabernacle, se succédant d'heure en heure, faisant visiblement ce que les anges font invisiblement et feront jusqu'à la fin des siècles ?

Toutes les religieuses n'ont pas cette vocation spéciale comme tous les Anges n'ont pas la même mission, mais toutes doivent aspirer de toute l'énergie de leur volonté à *l'adoration perpétuelle* de Jésus-Eucharistie en remplissant leur pensée du souvenir de ce maître si bon qui reste dans leur maison.

Voici les pratiques qu'un pieux auteur conseillait aux personnes du monde pour leur venir en aide dans le désir qu'elles avaient

d'adorer perpétuellement Jésus-Christ. Ces pratiques sont bien plus spécialement pour vous, âmes consacrés à Jésus.

" Vous avez communié ce matin et emporté Notre-Seigneur Jésus-Christ dans votre cœur, votre âme invisible a donc trouvé le Dieu invisible pour l'adorer et le bénir par l'hymne de son amour, car Dieu s'est répandu par sa grâce dans tout votre être, il a même voulu vous servir de nourriture, vous êtes devenues en quelque sorte d'autres lui-même. Oh ! hâtez-vous donc d'offrir vos adorations à cet hôte divin ; que votre recueillement et votre piété ne le perdent jamais de vue, afin que vous puissiez l'adorer sans cesse reposant et vivant en vous.

" Vous êtes à côté d'une âme qui a eu le même bonheur que vous, qui vient de quitter peut-être la table sainte, adorez Notre-Seigneur Jésus-Christ dans cette âme en la saluant avec respect et vénération, et vous l'aimeriez bien davantage quand vous saurez qu'elle est le tabernacle vivant de Dieu et que les anges du ciel sont empressés autour d'elle pour faire cortége à leur souverain Roi. Oh ! que la charité gagnerait de précieuses richesses à cette simple pratique d'adorer Dieu dans l'âme de notre prochain !

" Vous passez près de la chapelle où la sainte réserve est conservée ; votre travail ne vous permet pas de vous y arrêter, envoyez cependant votre cœur à travers les murailles du sanctuaire pour adorer par un acte de foi

et un soupir d'amour, jetés en passant comme l'aumône que l'on donne à un malheureux, et vous entendrez le Dieu qui réside, pauvre et prisonnier dans ce saint tabernacle, vous dire au fond de votre cœur le merci de la bénédiction et de la reconnaissance.

" Vous êtes surprises par les heures qui sonnent à une horloge ; que ce son vous rappelle qu'en ce moment une messe se dit peut-être à des distances infinies de vous. Qu'importe la distance, puisque par la pensée vous pouvez la franchir sans peine et vous agenouiller en esprit devant l'autel où vous êtes sûre que le divin agneau s'immole en holocauste de pacification et d'amour et pour tous les hommes coupables !

" Vos yeux aperçoivent une croix ; que votre foi prenne alors toute son agilité et vous fasse prosterner, toujours par la pensée, sur la montagne du Calvaire, devant le premier autel sanglant sur lequel s'est payée la rançon de toutes les âmes et de la vôtre en particulier.

" Un prêtre se présente à vous ; regardez-le aussitôt, non comme un homme ordinaire, mais comme le grand consécrateur de la divine hostie de l'adoration perpétuelle, et en pensant à tous les augustes sacrifices offerts par ses mains ; adorez tous ces sacrifices même passés, adorez ceux qu'elles doivent offrir encore, puisque rien ne saurait vous en empêcher et que vous pouvez en retirer un grand bien pour votre âme. Par sa parole, aussi infirme en apparence que toutes les paroles

humaines, ce prêtre va prendre au sein même de la divinité Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme autrefois le Saint-Esprit lui-même alla prendre au Ciel le Verbe de Dieu pour le faire naître des chastes entrailles de la bienheureuse Vierge Marie ; lui, il dépose son précieux trésor sur un petit carré de fin linge blanc, que vos mains peut-être ont confectionné, et l'expose ainsi à vos adorations perpétuelles.

" Ah ! je le sais, le monde ne voit rien, ne comprend rien à toutes ces choses, mais, vous, demandez à votre foi de vous les faire bien voir et bien comprendre, afin que votre adoration puisse suppléer à toutes les adorations qui manquent à cette divine et sainte hostie de la part des hommes si nombreux qui sont voués à l'indifférence. Hâtez-vous dès le matin, à votre réveil, de l'adorer cette divine hostie partout où elle est offerte et immolée en vous prosternant le plus humblement qu'il vous sera possible ; que votre adoration soit persévérante dans la journée, que le soir votre dernier acte, avant de prendre votre repos, soit une adoration pour tous les sacrifices qui sont offerts en ce moment même sur les divers points du globe opposés à ceux que vous habitez, et qu'ainsi vous puissiez toujours voir votre Dieu s'immoler pour vous ; qu'il reçoive toujours vos adorations, car alors du haut du ciel, ou du fond de son saint tabernacle, celui que vous aurez adoré viendra lui-même recevoir l'offrande que vous lui aurez faite de

vous-même, pour la présenter avec la sienne à son Père céleste, et ainsi identifiées en quelque sorte à Dieu le Fils, il vous transportera avec lui dans son ciel éternel, là où l'adoration ne cesse jamais et où elle devient l'occupation et la vie éternelle des bienheureux, et bienheureuses vous-mêmes vous adorerez éternellement le Dieu que vous aurez ainsi appris à adorer sur la terre (1)."

XI

Aimer Dieu c'est aimer Marie

On ne peut aimer Dieu sans aimer *Jésus-Christ* ; on ne peut aimer Jésus-Christ sans aimer *Marie*, sa sainte mère.

Marie tient de si près à Jésus que ne pas avoir pour Marie, non pas seulement ce respect et cette affection que nous ressentons pour toute créature qui se montre à nous grande et digne, bonne et généreuse, mais un respect, une vénération, une affection toute spéciale, c'est déplaire à Jésus-Christ, c'est en quelque sorte *injurier* Jésus-Christ.

Un fils! une mère! n'y a-t-il pas quelque chose de tellement intime que les séparer dans l'affection et le respect, c'est les blesser l'un et autre ? Ah ! il y a ici une différence sans doute, car ce privilége de *Mère de Dieu* a été donné à Marie par Dieu lui-même, mais c'est Dieu aussi qui a voulu que ce privilége

(1) Le livre de l'âme pieuse.

fut reconnu par le ciel et par la terre, par les anges et par les hommes, et que devant cette grandeur ineffable toutes les créatures vinssent se prosterner, s'humilier, prier comme des *sujets* devant leur Reine, comme des *serviteurs* devant leur maîtresse.

Respecter et aimer Marie, c'est indépendamment des vertus éminentes que Dieu a mises en Elle et qui par elles-mêmes attirent le respect et l'affection, *c'est la volonté expresse de Dieu.*

Vous le savez bien, vous, âmes religieuses, à qui tant de fois on a développé les preuves de cette vérité et vous comprenez surtout que s'il est sur la terre un cœur qui doive, pour cette mère de Jésus-Christ, avoir des sentiments tendres, affectueux, soumis, filials, c'est bien, après le prêtre, le cœur de la religieuse.

I

Par cela même qu'elle s'est consacrée à Dieu et qu'elle est devenue l'épouse de Jésus-Christ, la religieuse n'est-elle pas entrée dans la famille de Jésus-Christ et la mère de Jésus n'est-elle pas devenue doublement sa mère ?

Sur la terre l'épouse dit *ma mère* à celle qui a donné le jour à son époux ; oh ! appelez Marie de ce nom, âme religieuse, elle est *votre mère* plus encore que la mère des autres chrétiens ! Et plus qu'aux autres chrétiens elle doit vous prouver son amour de mère.

Voyez quels titres à son amour vous donne votre vocation de *religieuse.*

1. Vous aimez son Fils plus que l'aiment tous les autres, puisque par amour pour lui vous avez renoncé à tout ce qui sur la terre pouvait offrir quelque attrait à votre cœur et que pour rester avec lui vous vous êtes dépouillée de tout ce qui pouvait flatter vos sens,—comment Marie ne vous aimerait-elle pas ; et comment ne vous procurerait-elle pas, pour embellir votre âme et pour faire honneur à son Fils Jésus, des grâces toutes particulières, Elle qui en est la trésorière ? N'est-ce pas un honneur pour elle que l'épouse de son Fils soit plus sainte, plus pieuse, plus patiente, plus pure que toutes les autres créatures ?

2. Vous vivez dans la maison de son Fils, —en compagnie de son Fils ;—vous rendez à son Fils tous les services matériels que son humanité sainte réclame d'une créature humaine,—comment Marie ne vous serait-elle pas reconnaissante, ne serait-elle pas prête à vous accorder tout ce que vous lui demanderiez, à vous qui ne refusez rien à son Fils. Et si quelquefois, par suite de la faiblesse humaine, vous êtes tombée dans le relâchement ou si vous vivez dans la tiédeur, ne doit-elle pas, à cause de son Fils, faire tout ce qui dépend d'elle pour vous aider à sortir de cet état ? Et pour peu que vous ayez bonne volonté, ne sentez-vous pas, qu'avec le secours de celle que l'Eglise appelle *Toute Puissante*, il vous sera facile de revenir fervente, pieuse et de faire des progrès dans la vertu ?

3. Vous travaillez directement pour son Fils Jésus :—Si vous élevez des enfants, c'est pour leur faire connaître Jésus-Christ,—si vous prenez soin des orphelins, c'est pour leur faire aimer Jésus-Christ,—si vous soignez des malades, c'est pour les préparer à aller à Jésus-Christ,—si votre vie se passe dans la prière, c'est pour adorer Jésus-Christ,—si vous vous mortifiez, c'est pour expier les outrages faits à Jésus-Christ, — comment Marie ne serait-elle pas disposée à vous aider en toutes choses, à vous enrichir, à vous protéger, à vous encourager, à être pour vous plus tendre, plus affectueuse, plus dévouée que pour tous les autres ?

Réunissez toutes les pages dans lesquelles les Saints ont exalté la miséricorde de Marie pour les pécheurs, sa pitié pour les malheureux, sa bonté pour les justes, son amour en un mot pour toutes les âmes et quand vous n'aurez plus de mots pour exprimer ce que votre esprit et votre cœur et votre imagination peuvent concevoir de bon dans le cœur *de cette mère*, dites : *Marie est, pour moi, plus tendre, plus miséricordieuse, plus aimante que tout cela !*

II

Vous l'aimerez donc cette mère de Jésus et votre mère à vous, vous l'aimerez de toute la tendresse de votre cœur !

Vous l'aimerez plus que tous les autres chrétiens parce que, à ce titre *d'enfant* qui

vous est commun avec tous ces chrétiens, Marie, d'après de pieux auteurs, veut joindre un autre titre plein de douceur que vos rapports avec son Fils Jésus portent son cœur à vous donner : *le titre d'amie.*

" Notre-Seigneur disait à ses apôtres : *Je ne vous appelerai plus mes serviteurs, mais mes amis*, et un saint Père ravi d'admiration en lisant cette parole, s'écrie : *Peut-on rien imaginer de plus grand et de plus glorieux que d'être en vérité l'ami de Jésus-Christ ?* Eh ! bien, la compatissante Mère du Sauveur condescend, Elle aussi, à nous appeler *ses amis*, — nous surtout qui vivons dans l'intimité de Jésus et qui consacrons notre vie à servir Jésus, — et Elle se conduit à l'égard de chacun de nous comme la plus dévouée, la plus fidèle, la plus tendre des amies. Assistance, consolations, secours, attentions délicates, prévenances affectueuses, indulgence toujours assurée, même après nos perpétuelles ingratitudes, libéralité quand nous avons répondu à sa douce amitié, Elle nous donne tout cela. O Marie ! qui connaîtra jamais les ressources incomparables de votre cœur pour les âmes consacrées à votre Fils ! C'est bien pour elles que vous êtes compagne assidue pendant tout le temps de leur vie ! Vous les soutenez si elles sont accablées par la fatigue, vous les ramenez si elles s'égarent, vous les consolez si elles sont dans la tristesse, vous les fortifiez si elles sont accablées, vous les défendez si on les accuse. Pas un seul des bienfaits dont

l'amitié est le principe que nous recevions de vous avec une bonté, une grâce, une constance que l'amitié la plus sainte ne connaîtra jamais parmi les hommes (1). "

III

Puisqu'il en est ainsi, vivez donc dans l'intimité de la Sainte Vierge, et dans la dépendance la plus complète de la volonté de cette mère si bonne et en même temps si sage et si remplie de justice.

Savez-vous ce que nous demandons de vous, âme religieuse ? Écoutez cette gracieuse page de St-François de Sales :

" Si on eut demandé au doux Enfant Jésus, pendant qu'il était porté entre les bras de sa mère *où il allait*, il eut répondu : je ne vais pas, c'est ma mère qui va pour moi.

— Mais au moins n'allez vous pas avec votre mère ?

— Non ; si je vais là où ma Mère me porte, je n'y vais pas avec elle, ni par mes propres pas, mais j'y vais *par les pas de ma mère*, *par elle et en elle*.

— Mais au moins, ô très cher divin enfant, vous voulez bien vous laisser porter à votre douce mère ?

— Non certes, je ne veux rien de tout cela ; mais comme ma toute bonne mère marche pour moi, aussi *elle veut* pour moi. Je lui laisse également le soin d'aller et de vouloir

(1) Vie d'union avec Marie.

aller pour moi où bon lui semblera ; et comme je ne marche que par ses pas, aussi je ne veux que par son vouloir."

Voilà, dans son ensemble, votre règle de conduite qui doit avoir pour devise ces mots : *Tout à Marie pour Jésus, tout a Jésus par Marie*, — pour but *de faire toutes choses avec Marie, en Marie, par Marie, pour Marie, afin de les faire plus parfaitement avec Jésus, en Jésus, par Jésus et pour Jésus notre dernière fin*, — pour prière spéciale cette pieuse invocation que l'Église a enrichie d'indulgences et qu'il faut redire tous les jours en s'efforçant chaque fois de bien comprendre, de bien sentir et de bien accentuer chacune des paroles : *O ma Souveraine, ô ma mère ! je me donne toute à vous ! et pour vous prouver mon dévouement je vous consacre, aujourd'hui et pour toujours, mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, tout moi-même. Puisque je vous appartiens, ô ma bonne Mère, gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété.*

Heureuses les religieuses qui pour aller à Jésus et pour grandir dans l'amour de Dieu unissent leur vie à celle de Marie, ne veulent rien faire que sous les yeux de Marie, ne rien offrir à Dieu que par les mains de Marie ! celles-là arriveront certainement et plus rapidement que toutes les autres à la perfection que Dieu demande d'elles (1).

(1) " Puisque Marie a formé Jésus-Christ le chef des prédestinés, c'est à elle aussi à former les membres de

IV

Voici la pratique de cette *vie d'union à Marie* telle que l'indique le vénérable Grignon de Montfort.

1. Il faut faire ses actions *avec Marie*, c'est-à-dire prendre la sainte Vierge pour le modèle accompli de tout ce que l'on doit faire. C'est pourquoi, avant d'entreprendre quelque chose, il faut renoncer à soi-même et à ses meilleures vues ; il faut s'anéantir devant Dieu, comme étant de soi-même incapable de tout bien surnaturel, et de toute action utile au salut ; il faut recourir à la très-sainte

ce chef qui sont les vrais chrétiens : car une mère ne forme pas le chef sans les membres, ni les membres sans le chef. Quiconque donc veut être membre de Jésus-Christ plein de grâce et de vérité, doit être formé en Marie par les moyens de la grâce de Jésus-Christ qui réside en elle en plénitude, pour être communiquée en plénitude aux vrais membres de Jésus-Christ et à ses vrais enfants.

" Marie est appelée par St-Augustin et est en effet *le moule vivant de Dieu, forma Dei*, c'est-à-dire, que c'est en elle seule qu'un Dieu-Homme a été formé au naturel sans qu'il lui manque aucun trait de la Divinité ; et c'est aussi en Elle seule que l'homme peut être *formé en Dieu* au naturel autant que la nature humaine en est capable par la grâce de Jésus-Christ.

" Un sculpteur peut faire une statue ou bien en se servant de son industrie et de ses instruments pour la sculpter, ou bien en *la jetant dans un moule* La première manière est longue, difficile, sujette à beaucoup d'accidents : un coup de marteau donné mal à propos peut gâter tout l'ouvrage. La seconde est prompte, facile et douce, presque sans peine et sans dépense,

Vierge et s'unir à Elle et à ses intentions, quoique inconnues ; il faut s'unir par Marie aux intentions de Jésus-Christ, c'est-à-dire se mettre comme un instrument entre les mains de la sainte Vierge, afin qu'elle agisse en nous, qu'Elle fasse de nous et pour nous comme bon lui semblera, à la plus grande gloire de son Fils, et par son Fils, Jésus Christ, à la gloire du Père : en sorte qu'on ne prenne de vie intérieure et d'opération spirituelle que dépendamment d'Elle.

2. Il faut faire toutes ses actions *en Marie*,

pourvu que le moule soit parfait et que la matière dont se sert l'ouvrier soit bien maniable.

" Marie est le grand moule de Dieu fait par le St-Esprit pour former *un Dieu-Homme par l'union hypostatique* et *un Homme-Dieu par la grâce.* Il ne manque à ce moule aucun trait de la divinité ; quiconque y est jeté et se laisse manier librement y reçoit tous les traits de Jésus-Christ vrai-Dieu, d'une manière douce et proportionnée à la faiblesse humaine, — d'une manière sûre sans crainte d'illusion parce que le démon n'a point eu et n'aura jamais d'accès en Marie, — d'une manière enfin sainte et immaculée sans ombre du moindre péché.

" Oh ! qu'il y a de différence entre une âme formée en Jésus-Christ par les voies ordinaires, c'est-à-dire en se fiant comme le sculpteur à son savoir-faire et s'appuyant sur son industrie et une âme bien maniable, bien déliée, bien fondue, qui, sans aucun appui sur elle-même se jette en Marie et s'y laisse manier à l'opération du St Esprit. Qu'il y a de taches, qu'il y a de défauts, qu'il y a de ténèbres, qu'il y a d'illusions, qu'il y a de naturel, qu'il y a d'humain dans la première âme ; et que la seconde est pure, divine, semblable à Jésus-Christ. " (Vénérable de Montfort).

c'est-à-dire qu'il faut s'accoutumer peu à peu à se recueillir au dedans de soi-même, pour y former une petite idée ou image spirituelle de la sainte Vierge : Elle sera à l'âme l'Oratoire pour y faire toutes ses prières à Dieu, sans crainte d'en être rebutée ; la Tour de David pour s'y mettre en sûreté contre tous ses ennemis ; la Lampe allumée pour éclairer tout son intérieur et pour le brûler de l'amour divin ; le Reposoir sacré pour voir Dieu en Elle et avec Elle. Marie enfin sera à cette âme son unique Tout, auprès de Dieu, et son recours universel. Si elle prie, ce sera en Marie ; si elle reçoit Jésus par la sainte Communion, elle le mettra en Marie pour qu'il y prenne ses complaisances. Marie le recevra amoureusement, le placera honorablement, l'adorera profondément, l'aimera parfaitement, l'embrassera étroitement, et lui rendra en esprit et en vérité plusieurs devoirs qui nous sont inconnus dans nos ténèbres épaisses. Si elle agit (cette âme), ce sera en Marie; si elle repose, ce sera en Marie, et partout et en tout, elle produira des actes de renoncement à elle-même.

3. Il faut encore n'aller jamais à Notre-Seigneur que *par Marie*, par son intercession et son crédit auprès de lui, ne se trouvant jamais seul pour le prier.

4. Il faut enfin faire toutes ses actions *pour Marie*, c'est-à-dire qu'étant l'esclave de cette auguste Princesse, il est juste que l'on fasse tout pour Elle, pour son profit et sa gloire ;

non pas qu'on la prenne pour fin dernière de ses services, qui est Jésus-Christ, mais pour fin prochaine, et comme un moyen aisé pour aller à Jésus. Cette âme doit, en tout ce qu'elle fait, renoncer à son amour-propre qui se prend presque toujours pour fin d'une manière imperceptible, et répéter souvent du fond du cœur : O ma chère Maîtresse, c'est pour vous que je vais ici ou là, que je fais ceci ou cela, que je souffre cette peine, cette injure ! Prends bien garde, âme prédestinée, de croire qu'il soit plus parfait d'aller tout droit à Jésus, tout droit à Dieu dans tes opérations ou intentions ; si tu veux y aller sans Marie, tes actions seront de peu de valeur ; mais en y allant par Marie, c'est Marie qui opère en toi, et par conséquent tes actions seront très-relevées et très-dignes de Dieu.

ARTICLE QUATRIÈME.

RÉCOMPENSES DE L'AMOUR DONNÉ A DIEU.

Dieu n'est pas *ingrat*, avons-nous dit, et c'est au centuple que, même sur la terre, il récompense ce qu'on fait pour lui.

La religieuse qui a essayé de prouver à Dieu son amour par les diverses pratiques que nous venons d'indiquer, peut encore, hélas ! commettre quelques fautes ; sa bonne volonté ne l'exempte pas complètement des faiblesses humaines, mais cette bonne vo-

lonté s'appliquant *à penser à Dieu, à parler à Dieu, à parler de Dieu, à vouloir tout ce que Dieu veut, à se montrer affectueuse envers Jésus et Marie*, a nécessairement, en quelque sorte, *ému* le cœur de Dieu ; et ce cœur ému a laissé tomber sur elle des grâces toutes spéciales, récompense de l'amour qu'elle lui a témoigné.

Parmi ces récompenses nous en indiquerons *deux* seulement, celles que Dieu donne le plus ordinairement : *la paix* et *la douceur de caractère*, — nous disons *ordinairement* parce qu'il est des récompenses *intimes* que Dieu donne à quelques âmes et dont nous n'avons pas à parler (1).

I

La Paix.

Etre en paix c'est se sentir à l'abri de tout danger.

C'est n'avoir aucun souci du lendemain, sûr que demain, comme aujourd'hui, comme hier, nous apportera tout ce qui nous est nécessaire.

C'est compter sur une protection certaine, sur une affection constante, sur un secours toujours présent.

C'est vivre, en un mot, comme vit le petit en-

(1) Les effets de l'amour divin, d'après St Thomas, sont : *de produire intérieurement de saintes affections, — de donner la joie, — d'apporter la paix, — à s'unir intimement à Dieu, — d'exciter le zèle pour la gloire de Dieu* (2. 2. Q. 28, 29.)

fant gardé, soigné, aimé par sa mère, n'ayant d'autre souci que celui de lui obéir toujours.

Voilà *l'état* de la religieuse qui aime Dieu et se sent aimée de Dieu.

Jésus dormant dans la barque qui portait les Apôtres et que secouait la tempête, voilà *l'image* qui se présente à la religieuse quand elle se sent menacée par quelque accident ou agitée par la crainte : *Jésus est avec moi*, se dit-elle, et elle se rassure.

N'a-t-elle pas, plusieurs fois déjà, entendu ces douces paroles du Maître qu'elle sert : *N'aie pas peur je suis là ?* N'a-t'elle pas, plusieurs fois déjà, vu le calme se faire autour d'elle dans des circonstances où humainement la tempête devait la submerger ? Aussi comme son âme reste dans la paix, alors même qu'elle se sent secouée au dehors. Elle prie-elle continue, comme elle peut, le travail qui lui est imposé, et elle *attend* le secours de Jésus.

Sa seule préoccupation c'est *d'aimer toujours davantage* et de témoigner son amour par plus de fidélité.

Et Dieu dans l'âme qui l'aime et dans laquelle il demeure, — nous l'avons dit une fois mais nous devons le redire plus explicitement, — Dieu est un Père qui pourvoit à tous ses besoins et qui commande à ses créatures de lui donner tout ce qui lui est nécessaire, — un *père* à qui elle peut demander, à qui elle peut se plaindre, — un *Père* qu'elle trouvera toujours bon, toujours compatissant, toujours généreux.

Dieu est un *Ami* qui perpétuellement s'occupe d'éloigner ce qui pourrait inutilement la troubler, la peiner et surtout souiller son innocence, — *ami* dévoué qui la laisse sans doute quelquefois sous le poids d'une peine nécessaire pour la fortifier et la préserver, mais qui, de temps à autre, sait bien compenser ces délaissements apparents par des consolations ineffables.

Dieu est un *Maître* qui la dirige avec sagesse et avec douceur, — maître puissant sans la volonté duquel rien ne peut se faire contre cette âme ; qui peut arrêter la malice des créatures et qui ne laisse venir à elle que la mesure d'épreuve, d'inquiétude, de maladie qu'il sait, dans sa sagesse, lui être nécessaire.

Dieu est un *Médecin* qui soigne avec une affectueuse sollicitude l'âme qui s'est donnée à lui ; pauvre âme qui de son contact avec le monde, a apporté des infirmités, des maladies exigeant *un régime* pénible, *des retranchements* douloureux, des *privations* qui font souffrir, — mais tout cela est fait avec tant de délicatesse, tant de sages précautions que l'âme malade au milieu de ses souffrances aiguës regarde en souriant son *divin persécuteur* et le remercie en l'aimant davantage.

Avec ces pensées non pas *passagères* mais, par une grâce spéciale accordée à la fidélité, *devenues habituelles*, comment est-il possible qu'une religieuse ne vive pas en paix, ne souffre pas en paix et surtout ne meure pas en paix ?

Dieu est *tout* pour elle, — les créatures quelles qu'elles soient, ne sont *que les agents* de Dieu par rapport à elle, et elle a la conviction que Dieu *tourne toujours toutes choses en bien pour ses amis, même le mal que leur font les créatures méchantes* (1).

Aussi, dans la pratique de la vie que lui importe qu'on l'estime on qu'on la méprise, — qu'on la loue ou qu'on la blâme, — qu'on l'élève ou qu'on l'humilie, — qu'on lui fasse tort ou qu'on lui rendre justice ? Elle ne voit dans tout cela que *des accidents* ; le *vrai*, le *tout* pour elle, c'est Dieu et sa volonté accomplie.

" N'être rien, être beaucoup, être peu ; commander, obéir, obéir à l'un ou à l'autre ; être humiliée, être oubliée ; manquer ou être pourvue ; avoir de longs loisirs ou être chargée de travail ; être seule ou en compagnie et en telle compagnie qu'on veut ; voir un long chemin devant soi ou ne voir de la route que ce qu'il faut pour poser le pied ; être consolée ou être sèche et être tentée dans cette

(1) A la réserve de *nos propres péchés*, tout ce qui nous arrive même par les péchés des autres est pour nous une volonté de Dieu bien reconnue. C'est ainsi que Jésus-Christ appelle *sa passion*, causée par des hommes pervers et méchants, *un calice que son Père lui donne à boire*, — que David ose dire que le Seigneur avait ordonné à Sémeï de *le maudire*, — et que tous les amis de Dieu regardent les persécutions comme des grâces signalées, admirant que Dieu se serve des hommes et des démons pour les aider à se sanctifier. (*Avis salutaires.*)

sécheresse : être bien portante ou malade, ou maladive et forcée de languir des années ; être impuissante et devenir une charge pour la communauté qu'on était justement venu servir ; vivre longtemps, mourir bientôt, mourir sur l'heure, *tout lui plait* " parce qu'elle sait que tout est ou envoyé, ou voulu, ou permis par son Père du Ciel, son Dieu qu'elle aime, son Dieu en la puissance et en la sagesse de qui elle a la plus inébranlable confiance.

Certes, elle n'est pas insensible ni à la douleur physique ni à la peine morale, mais comme son amour pour Dieu domine tout en elle et que cette abnégation si complète est le fruit de cet amour, elle se tourne affectueusement vers son Dieu quand elle souffre, examine si elle ne l'a pas éloigné par quelque infidélité, se rapproche par un acte d'amour et lui dit, même alors qu'elle pleure : *Ce que vous voudrez, mon Dieu, et non pas ce que je veux.* — Et Dieu, dit le vénérable de Montfort, lui ôte tout scrupule et crainte servile, lui élargit le cœur en lui donnant une plus grande confiance et lui inspire un amour toujours plus filial.

Aussi elle se trouve si bien *dans la paix* que si Dieu lui donnait à choisir, comme il l'a fait à quelques saints, entre la santé et la maladie, entre le mépris et la gloire, elle dirait simplement à Dieu : *Ne me demandez pas ce que je veux : faites, faites vous-même, ce sera bien meilleur.*

II

La douceur de caractère.

La seconde récompense de l'amour donné à Dieu, c'est *la douceur dans la parole, dans les manières, dans le caractère.*

Nous prenons toujours *quelque chose* du caractère des personnes que nous aimons et avec qui nous vivons intimement ; et plus nos relations sont intimes, plus il y a communication d'idées, de pensées, de manières.

Voilà pourquoi, l'âme unie à Jésus par l'amour, par la prière affectueuse, par la méditation régulièrement faite, par la soumission toujours plus complète à la volonté divine, l'âme qui, selon une expression imagée mais bien juste, en est venue peu à peu à se *liquéfier* en Jésus, comme l'eau prend la forme exacte du vase dans lequel elle s'est écoulée — cette âme prend quelque chose *de la douceur et de l'humilité* de Jésus.

C'est remarquable surtout dans les âmes qui, — comme nous l'avons dit en parlant de l'amour de la Sainte Vierge, — se sont appliquées à vivre de *la vie d'union à Marie*, se rendant habituelle la présence de la Sainte Vierge, et faisant chacune de leurs actions avec Elle et par Elle, dans cette dépendance complète et absolue qui les rend comme les esclaves d'amour de cette bonne mère.

La religieuse qui s'unit ainsi de toute la force de sa volonté à la Sainte Vierge, pour aimer, pour servir et pour plaire davantage à

Jésus-Christ, fût-elle naturellement d'une humeur un peu rude, d'un esprit sévère et difficile pour les autres, — devient peu à peu patiente, douce, bienveillante, bonne ; et cette douceur, cette bienveillance, cette bonté augmentent à mesure qu'augmentent son union avec Marie et son amour pour Dieu.

Il lui arrive ce qui arrive aux fruits verts qui à mesure qu'ils approchent de la maturité changent en suc doux et suave leur âcreté et leur aigreur, — ou encore, comme le dit St-François de Sales, ce qui arrive à ces fruits âcres et aigres par nature, qui plongés dans le sucre et le miel s'en imprègnent au point de devenir eux-mêmes sucre et miel.

Cette âme ne s'offense plus et ne s'irrite plus de ces petites contrariétés qui auparavant lui rendaient la vie si pénible ; ceux qui l'entourent sont surpris de la trouver plus calme et plus souriante, d'entendre de ses lèvres des paroles plus douces, et de lui voir des manières plus simples. Elle est remplie de bienveillance pour les autres et surtout de compassion pour leur faiblesse ; si par position elle est obliger d'user de rigueur, ses corrections sont mêlées de tant de ménagement, accompagnées de tant de douceur, qu'on sent que réellement *Dieu est en elle, parle par elle, agit par elle.*

" Cette règle est si sûre, ajoute un pieux auteur, que lorsque vous verrez des personnes pieuses dont l'humeur s'aigrit aisément aux moindres manquements qu'elles voient dans

les autres, vous pouvez penser, non pas certes, qu'elles ne sont pas dans leur devoir et dans la voie de la perfection, mais qu'elles ne sont pas encore *assez unies au bon Dieu* et que surtout, elles *n'aiment pas encore assez la Sainte Vierge.*"

L'âme bien unie à Dieu, quelque sujet de peine qui lui survienne et de quelque personne que lui vienne cette peine, peut être profondément blessée et cruellement déchirée, mais elle ne perd jamais ni la paix intérieure, ni même le calme et la sérénité du visage.

Oh ! que c'est donc une bonne chose, s'écrie St-François de Sales, d'aimer Dieu, de ne vivre qu'en Dieu, de ne travailler qu'en Dieu, de ne se réjouir qu'en Dieu et de ne rien faire que pour la gloire de Dieu !

De là, viennent dans le cœur, l'oubli du monde, et de soi-même, le bannissement de tout vice, le désir de toute perfection.

De là, viennent la modestie dans le maintien, la douceur au parler, l'affabilité en la conservation, la sérénité au visage.

De là, la simplicité au cœur, la mansuétude aux injures, l'humilité aux louanges, la résignation aux adversités, la patience aux travaux, la joie aux maladies, la ferveur aux oraisons, le contentement en la croix, la paix en toutes choses.

Oh ! qu'il est bien vrai ce mot des Saints : *qui aime Dieu possède Dieu, qui possède Dieu possède tout.*

CHAPITRE SECOND

LA RELIGIEUSE DOIT AIMER SON PROCHAIN

ARTICLE PREMIER

MOTIFS DE L'AMOUR DU AU PROCHAIN

La religieuse doit aimer son prochain, *ce cher prochain*, comme l'appelle St-François de Sales, parce que,

1° *Dieu le commande*,
2° *Le prochain le mérite*,
3° *Son titre de religieuse l'exige*,
4° *Les punitions réservées à ceux qui violent ce commandement sont terribles.*

I

Dieu veut que nous aimions le prochain.

Le commandement en est formel ; il est tombé des lèvres mêmes de Jésus-Christ : *Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes.*

Dieu le veut ! cette parole ne devrait-elle pas nous suffire ? Ah ! si nous aimons Dieu, ne devons-nous pas vouloir tout ce qu'il veut ? ne devons-nous pas faire tout ce qu'il demande ?

Ce commandement est clair, il est précis ; il ne se prête à aucune interprétation ; il faut

l'entendre tel qu'il se présente, et vouloir l'expliquer ce serait l'affaiblir.

Ce commandement est simple ; il répond si bien à ce besoin d'aimer que Dieu a mis en nous ! mais, dans la pratique, il trouve en nous à cause du péché originel, des obstacles qu'on peut humainement dire insurmontables ; aussi Jésus-Christ a fait pour ce commandement ce qu'il n'a fait pour aucun autre ; il le répète, — il insiste d'une manière toute particulière,—il veut que ses apôtres insistent de leur côté et entrent dans une foule de détails sur la nature et les caractères de la charité, — il multiplie les raisons qui nous portent à aimer le prochain,—il fait enfin les promesses les plus attrayantes à ceux qui veulent se soumettre à cette loi si douce d'aimer.

Réunissons quelques-uns des textes des Livres Saints sur la charité fraternelle ; rien de plus capable de faire impression sur notre esprit et de nous porter à aimer notre prochain, comme le demande Jésus-Christ par la bouche de St-Jean : *non pas seulement en paroles mais par les œuvres et en vérité* (1).

Jésus-Christ d'abord donne le précepte de l'amour du prochain comme le sien : *C'est mon commandement*, dit il, *le mien*, (2), c'est-à-dire, celui que j'ai le plus à cœur, celui à l'observation duquel je tiens le plus, celui que

(1) St-Jean, III, 18.
(2) St-Jean, XV, 12.

je suis venu spécialement apporter à la terre, celui que j'ai pratiqué de manière à pouvoir dire : *Aimez-vous comme je vous ai aimé* (1).

Il en fait comme le complément nécessaire de ce grand commandement de l'*amour de Dieu* qui en réalité pourrait être le seul, et il ne le sépare pas de celui-là : *Il lui est semblable*, dit-il (2).

Il en fait la marque essentielle à laquelle on reconnaîtra tous ses disiples : *On verra que vous êtes miens*, dit-il, *si vous vous aimez les uns les autres* (3).

Il le fait déclarer par son Apôtre *le plus important* de tous les devoirs : *sur toutes choses, ayez entre vous la charité* (4) et lui-même dit que cet amour du prochain qui rend miséricordieux et bon est quelque chose *de plus grand que tous les holocaustes et tous les sacrifices* (5).

Il déclare qu'au jour du jugement ce sera surtout notre charité pour le prochain qui le forcera à rendre une sentence favorable ou accablante, — Désirez-vous donc ne pas être jugé ni condamné ? *Ne jugez pas*, nous dit-il, *ne condamnez pas* (6). Votre acquittement, à vous qui avez commis tant de péchés, est entre vos mains ; ce que vous ferez à l'égard

(1) St-Jean, XIII, 34.
(2) St-Marc, XII, 31.
(3) St-Jean, XIII, 35.
(4) Coloss. III, 14.
(5) St-Marc, XII, 33.
(6) St-Matth, VII, 1.

de cette sœur dont la conduite, les paroles, les procédés vous ont déplu, Dieu le fera envers vous. Si vous oubliez, Dieu oubliera ; si vous lui pardonnez, Dieu vou pardonnera ; si vous lui remettez tout, Dieu vous remettra tout ; si vous la rétablissez à la place qu'elle doit occuper dans votre cœur, Dieu vous rétablira dans celle qu'il vous a promise dans le sien. Jésus ne vous dira pas : Venez, les bénis de mon Père, parce que vous avez fait de longues prières ou des jeûnes austères, ou même des miracles éclatants, mais il vous dira : *Venez vous qui, par amour pour moi, avez aimés vos frères, les avez supportés avec patience, les avez secourus avec bonté* (1).

Jésus promet de donner ses grâces en proportion de la charité que nous aurons pour le prochain : *Je me servirai de la même mesure dont vous vous serez servis* (2).

Il va plus loin, ce bon et miséricordieux maître ; il se substitue au prochain : *Tout ce vous aurez fait au plus petit des miens*, dit-il, *c'est à moi que vous l'aurez fait* (3).

Dieu assure qu'on *le blesse à la prunelle de l'œil, quand on viole la charité du prochain* (4).

En vérité peut-on trouver des motifs plus puissants, plus forts, plus entrainants pour être charitable ?

Ecoutez encore : L'amour du prochain,

(1) St-Matth, xxv.
(2) St-Matth, vii, 2.
(3) St-Matth, xxv, 40.
(4) Zach, ii, 8.

c'est la grâce particulière que Jésus-Christ avant sa mort demande à son Père pour tous les siens : *Qu'ils ne fassent tous, comme nous, qu'un seul cœur*, dit-il dans la prière émouvante de la Céne (1).

C'est *le précis et l'abrégé de toute la loi chrétienne ;* de telle sorte, dit St-Paul au nom de Jésus-Christ, que *celui qui garde la charité garde réellement tous les autres commandements, — celui qui aime accomplit la loi* (2), et, ajoute St-Jean, *si quelqu'un* dit : *J'aime Dieu et qu'en même temps il haïsse son frère, celui-là est un menteur* (3).

C'est enfin le sceau et le caractère des enfants de Dieu ; car la discorde et la haine sont la marque des enfants du démon : *Il n'est pas de Dieu celui qui n'aime pas son frère* (4).

Aimez donc le prochain, dit St-Pierre, *aimez-le avant toutes choses, aimez-le toujours* (5). Nous cherchons avec anxiété des directeurs qui nous guident dans la vie spirituelle, nous sommes avides de toutes les pratiques de piété, nous nous appliquons tantôt à une vertu, tantôt à un autre ; Ah ! ne cherchons pas tant, ne demandons pas tant : *Avant tout, aimons ; par dessus tout, aimons.* C'est que, ajoute St-Pierre, *la charité couvre la multitude de nos fautes*, c'est-à-dire, les cache aux yeux de Dieu

(1) St-Jean, XVII, 22.
(2) Rom, XIII, 8.
(3) I. Joan, IV, 20.
(4) I St-Jean, IV, 8.
(5) I Petr. IV, 8.

de telle sorte qu'au jour du jugement, si nous avons aimé notre prochain pour Dieu et en vue d'obéir à Dieu, nos péchés ne seront ni recherchés ni punis, ils n'existeront plus : la charité aura attiré des grâces si puissantes que notre volonté les aura détestés et que Dieu les aura entièrement pardonnés.

Que cette doctrine est donc consolante ! O vous qui passez votre vie dans des appréhensions pénibles sur votre avenir éternel, méditez ces suaves paroles. Pour vous sauver, il *suffit d'observer les commandements de Dieu*, or tous ces commandements se réduisent *à aimer Dieu et le prochain* et il ne peut y avoir une marque plus certaine qu'on aime véritablement Dieu que d'aimer le prochain pour l'amour de Dieu. Le salut n'en demande pas davantage. Est-il rien de plus facile ? et ne semble-t-il pas, ô mon Dieu, que vous avez trop élargi la voie du salut !

Avant tout, aimons ; par dessus tout, aimons car, dit St-Paul, *distribuerais-je tous mes biens aux pauvres, livrerais-je mon corps jusqu'à être brûlé, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien,—parlerais-je le langage des anges, si je n'ai pas la charité je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante* (1).

(1) Quand on lit dans l'Ecriture Sainte ou dans les écrits des Pères les effets prodigieux de la charité, on s'imagine quelquefois que ce mot *charité* pris en général et sans y ajouter le mot *Fraternelle* signifie la *seule charité envers Dieu*. C'est une illusion causée par l'irréflexion. La charité par laquelle on aime Dieu et

" Quoique je puisse dire à Dieu pour lui témoigner les sentiments de mon cœur, dit Bourdaloue commentant ce texte, Dieu ne m'entendrait pas et ne voudrait pas même m'entendre. Quand je ferais des miracles, que je transporterais les montagnes, que je ressusciterais les morts, ou ce seraient de faux miracles, ou, malgré ces miracles, quoique vrais, je ne laisserais pas d'être réprouvé de Dieu, car Dieu peut, par le ministère même d'un réprouvé opérer des miracles... Quand je m'exposerais au martyre le plus rigoureux, tout ce que je pourrais endurer de supplices et de tourments serait perdu pour moi et ne me servirait de rien auprès de Dieu. Je serais comme martyr, confesseur de la foi, mais indigne confesseur, parce que je serais en même temps *apostat de la charité*. Car, dans une telle supposition, on peut être l'un et l'autre et l'on en a vu des exemples... Et ne voit-on pas tous les jours des âmes religieuses,

la charité par laquelle on aime le prochain *ne sont pas deux vertus, elles n'en font qu'une*, dit St-Thomas. *Charitas qua diligitur Deus non virtus distincta a charitate qua diligitur proximus*. La charité a pour objet en même temps Dieu et le prochain, quoique Dieu en soit l'objet principal et en soit aussi la fin. Mais soit qu'on aime Dieu en lui-même soit qu'on l'aime dans le prochain, ce n'est là qu'un seul et même amour, *una simpliciter virtus non distincta in plures species*, — quand donc on nous dit que la charité est nécessaire au salut, on nous parle d'une charité qui embrasse Dieu et le prochain à la fois : la charité ne peut exister sans ces deux objets.

martyres de leur règle, pour ainsi parler, n'avoir avec cela nulle charité pour ceux ou pour celles qui ont eu le malheur de s'attirer leur disgrâce ou leur aversion ?... Disons-nous donc à nous-mêmes : quand je m'immolerais comme une victime et que je pratiquerais toutes sortes d'austérités, quand je passerais toute ma vie ou en oraisons, ou en d'autres saints exercices ; tous mes exercices, toutes mes oraisons, toutes mes austérités, *sans la charité*, me deviendraient inutiles ! "

II

Le Prochain mérite qu'on l'aime

1. Le prochain le mérite *à cause de son origine ;* Il est l'*enfant de Dieu ;* et l'aimer c'est faire sentir à Dieu la joie que sur la terre on fait éprouver à un père aimant quand, devant lui, on caresse, on loue, on protége, on fait du bien, on aime son enfant.

Enfant de Dieu, le prochain est aussi l'*image de Dieu ;* et celui qui est saint, c'est-à-dire qui est bon, qui est pur, qui aime Dieu, celui-là, à travers le caractère, à travers les défauts, les fautes mêmes, découvre cette image qui lui rappelle son Dieu et il se sent porté à le respecter et à chercher à lui être utile. "Quand je me sens triste, disait Sainte Thérèse, il me suffit de rencontrer quelqu'un pour être à l'instant consolée, parce que je vois dans cette personne l'image de mon Dieu." Si nous n'éprouvons pas les mêmes sentiments, surtout

à la vue de nos sœurs, ne serait-ce pas, hélas ! parce que nous n'aimons pas assez le bon Dieu ?

2. Le prochain mérite qu'on l'aime, *à cause de sa nature.* Il est *notre frère.* Comme nous, il dit à Dieu *notre père ;* il est régénéré comme nous par le baptême ; comme nous racheté par le sang de Jésus Christ ; comme nous comblé de grâces ; peut être plus aimé que nous par le bon Dieu parce qu'il est plus saint ; comme nous assis bien souvent à la même table Eucharistique où il apporte peut-être un cœur plus humble et plus dévoué que le nôtre. Et si ce prochain est *une de nos sœurs*, cette sœur est aimée tout spécialement de Dieu ; elle est devenue comme nous l'épouse de Jésus-Christ.

Et ce titre ! oh ! comme il la grandit devant les Anges ! comme, surtout, il la rend chère à Jésus-Christ ! Quand on pense à tout ce qui s'est passé entre Dieu et l'âme au jour de la profession religieuse et à la dignité à laquelle a été élevée une simple et pauvre créature, on s'étonne, dit un auteur, que les religieuses d'un monastère, quand elles se rencontrent, ne s'inclinent pas en esprit dans un sentiment de profonde vénération, les unes devant les autres, et ne se baisent pas les pieds avec un religieux respect pour honorer ce que Dieu a daigné faire en elles. Nous ne voulons rien dire ici de singulier et moins encore recommander des actes qui, faits extérieurement, pourraient paraître étranges ; mais si une

âme pénétrée de ces grandes et saintes vues de la foi, ne voyait jamais les personnes avec lesquelles elle vit que dans cette lumière qui vient de la face de Dieu, et si pénétrée des sentiments qu'une telle vue fait naître, elle se tenait, en esprit, toujours aux pieds de ces mêmes personnes tant honorées du Tout-Puissant, est-ce que sa disposition serait singulière, est-ce que l'esprit qui l'animerait serait un esprit d'illusion (1) ?

3. Le prochain mérite qu'on l'aime *à cause de sa fin*. Il est destiné *sur la terre* à rendre gloire à Dieu, et pour cela, Dieu lui a prodigué des grâces particulières qui le rendent agréable à ses yeux et lui donnent les moyens de travailler pour lui. Tout chrétien est *ouvrier* de Dieu et comme tel il a droit au respect ; toute religieuse porte les livrées de l'engagement qu'elle a pris avec Dieu, son vêtement *seul* mérite le respect. *Je vous porte gravées sur mes mains*, disait Dieu de toutes les âmes fidèles ; les âmes religieuses sont gravées dans le cœur de Jésus-Christ. " Quand est-ce donc s'écrie St-François de Sales, que nous verrons les âmes de nos sœurs dans le Sacré-Cœur de Jésus ? Quiconque regarde le prochain hors de là, court risque de ne l'aimer ni purement, ni constamment, ni également ; mais qui ne l'aimerait pas dans cette fournaise d'amour ? Qui ne le supporterait pas ? qui ne souffrirait pas toutes ses imperfections ? qui le trouverait

(1) P. Giraud.

peu digne de son amour en pensant que ce divin cœur brûle d'amour pour tous ? "

" Je ne dois pas juger d'un pauvre villageois, d'une pauvre femme de la campagne par son extérieur et son habilité naturelle, disait St Vincent de Paul ; quelques-uns d'entre eux sont si terrestres et si grossiers qu'on a de la peine à reconnaître en eux la figure et l'esprit d'une créature raisonnable, ; mais si nous les considérons au flambeau de la foi, nous les trouverons gravés si profondément dans le cœur du Fils de Dieu qu'il n'a pas hésité de répandre pour eux son sang, de donner pour chacun d'eux sa vie. O Dieu ! qu'il est utile de voir notre prochain en Dieu, même pour en faire le cas que Jésus-Christ en a fait (1) ! "

Et, *dans le ciel*, le prochain est destiné à être un Saint. Il sera peut-être placé près de

(1) " Voici une personne pour qui nous éprouvons une antipathie prononcée, très raisonnée et peut-être, naturellement parlant, très raisonnable. Certes, s'il arrivait qu'elle nous apparût tout-à-coup appuyée, comme St Jean, sur le sein de Jésus, nous serions probablement assez confus de nous surprendre, à l'endroit de cette créature privilégiée, en des sentiments si contraires à ceux que Dieu témoigne. Qui sait même si, pour compenser du moins notre froideur, peut-être notre mésestime, nous ne cèderions pas à l'envie de réclamer son intercession auprès du divin Maître ? — Que sous nos yeux, cette personne communie, chose peu rare en communauté, ne la voyez-vous pas plus unie à Jésus que ne l'était St Jean, à ne considérer du moins que l'extérieur ? Mais en dehors

nous aux pieds du bon Dieu ; oh ! si nous ne l'avons pas aimé sur la terre !

III

Votre titre de religieuse exige que vous aimiez le prochain

Le mot de *prochain* comprend toutes les créatures destinées à connaître, à aimer et à glorifier Dieu dans le ciel ; toutes ont droit à ce dévouement dont nous parlerons tout à l'heure, — mais parmi ces créatures, il en est qui sont *plus proches* de notre cœur ou de notre âme, et celles-là doivent être pour nous l'objet d'une affection et d'un dévouement tout particulier.

Ce sont, *pour nous tous*, nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs ; c'est de plus, *pour vous religieuses*, chacun des membres de cette famille que vous vous êtes choisie, qui vous a acceptée, et au milieu de laquelle vous vous sentez *chez vous* tout aussi bien que vous vous sentiez *chez vous* autrefois, au milieu de ces êtres chéris que vous appeliez mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs.

Donc famille spirituelle, famille de l'âme

même de la communion sacramentelle vous savez bien que par la grâce, cette personne demeure dans le Christ, qu'elle est un membre de son corps, qu'elle fait par conséquent partie de lui et lui emprunte sa dignité, sa valeur, sa vertu. " (Mgr Gay.)

qui est devenue aussi la famille du cœur ; oh ! celle-là, il faut l'aimer d'une affection bien tendre et bien dévouée parce que, selon l'expression de St François de Sales, elle est pour vous *la plus aimable*, *la plus désirable ; elle est votre patrie*, *elle est la barque* dans laquelle Dieu vous a placée pour vous conduire au ciel.

Et si votre titre de *religieuse* ajoute à votre titre de *chrétienne* un motif puissant pour vous dévouer au soulagement, au bien-être, au salut de tous, ce titre vous impose une obligation plus pressante pour vous dévouer au soulagement, au bien-être, au salut de toutes vos sœurs.

C'est de cette charité *pour les vôtres*, — si bien appelée *charité fraternelle*, — que nous voulons surtout parler ici.

1. Toute communauté religieuse est une *famille* ; elle représente cette grande famille des premiers fidèles du temps des Apôtres. Ils s'appelaient entre eux du nom de frères et de sœurs : c'est le nom que vous vous donnez ; —ils mettaient leurs biens en commun : c'est là ce que vous faites ; — ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ; c'est ce que vous devez avoir, — on disait d'eux : *voyez comme ils s'aiment* ; c'est là ce que les anges du ciel doivent dire, ce que les étrangers qui pénètrent dans vos maisons doivent penser ; voilà aussi ce que vous devez pouvoir dire vous-mêmes : *Oh ! comme nous nous aimons !*

S'il n'y a pas *tout cela* parmi vous, vous

serez une *association* quelconque, vous ne serez pas *une famille d'âmes chrétiennes* ayant pour Père le Sauveur Jésus-Christ, car il a dit : *qu'il ne reconnaîtrait pour siens que ceux qui s'aimeraient entre eux* (1).

2. Toute communauté est une famille qui sous la conduite de Dieu a une mission spéciale à remplir, mission qui demande la tendance de chaque membre vers un même but ; or cette tendance unique ne peut avoir lieu qu'autant que tous les membres s'aimeront non pas seulement *d'un amour général* qui fait qu'on se rend service à l'occasion et qu'on évite simplement de se nuire, mais de *cet amour particulier* qui pousse à se faire plaisir l'un à l'autre dans toutes les occasions possibles, — non pas seulement de *cet amour qui se supporte*, mais de cet amour qui se fortifie, qui se soutient, qui se communique l'un à l'autre les connaissances acquises, qui s'oublie soi-même pour penser au bien général, qui enfin ne cherche ni sa gloire ni sa satisfaction personnelle, mais l'intérêt et la gloire de la communauté.

3. Toute communauté est une famille dont les membres ne sont unis ni par le sang ni par l'intérêt, mais par l'affection mutuelle,— ôtez cette affection, chacun des membres venu d'un pays différent ayant un caractère différent, cherchera par instinct à faire prévaloir ses idées, à satisfaire ses goûts, à pro-

(1) St Jean, XIII.

curer son intérêt particulier, et la communauté sera comme un édifice dont le ciment est enlevé : la désunion s'y introduira, les forces s'y feront opposition et se neutraliseront ; il y aura impuissance, souffrance, désordre, en attendant qu'il y ait destruction et ruine, selon la parole de Jésus-Christ : *Toute maison divisée et opposée à elle-même ne subsistera pas.*

4. Toute communauté est une famille dans laquelle doivent se trouver réalisées les promesses que Jésus-Christ a faites à ceux qui, pour lui, ont quitté leur père, leur mère, leurs biens matériels ; et ces promesses sont, outre la vie éternelle, *le centuple sur cette terre*, — le sentiment de *la douceur et de la suavité du joug de Dieu*, — la manifestation de sa présence au milieu de ceux qui, réunis, prient en son nom. — Toute communauté avec les peines inhérentes à la nature humaine, doit offrir et être réellement *un reflet du Paradis.* Ce qui fait la joie du Paradis *c'est la charité* ; c'est la charité aussi qui seule peut faire la joie d'une communauté. Sans la charité, on souffre et on souffre *beaucoup* dans les communautés, on y souffre *perpétuellement*, on y souffre *sans consolation et sans mérite*, — et pour comble de malheur, ce manque de charité, qui finit tôt ou tard par être connu au dehors donne un scandaleux crédit à cet indigne propos des ennemis de l'état religieux, propos que nous ne transcrivons qu'en rougissant, mais qu'il est utile

cependant que toutes les religieuses connaissent : *Dans les maisons religieuses on s'y réunit sans se connaître,—on y vit sans s'aimer, — on se quitte sans se regretter.*

La charité c'est, avant tout, ce qui fait la réputation d'une communauté dans l'esprit des personnes du dehors. *Y a-t-il de l'union?* C'est une des premières choses qu'on demande ; et ce qui amène des postulantes dans une maison, c'est toujours, sans doute, la pensée de faire son salut, mais c'est aussi la conviction intime que dans la vie religieuse *on s'aime, on se prévient, on se soutient, on s'excuse, on est réellement des sœurs les unes pour les autres.*

Ne sentez-vous pas la force de toutes ces raisons ? Et ne comprenez-vous pas l'obligation d'aimer que vous impose votre titre de religieuse ?

IV

Les punitions terribles réservées aux âmes qui violent le commandement de l'amour du prochain.

Nous empruntons à Bourdaloue si peu porté à l'exagération le développement de cette pensée.

" Si je n'aime pas mon frère aussi parfaitement que Jésus-Christ me l'ordonne.

1. Il est de la foi que je n'ai pas la vie de la grâce : *Celui qui n'aime pas son frère est dans un état de mort.*

2. Il est de la foi que je suis dans le plus déplorable aveuglement : *Celui qui n'aime pas son frère marche dans les ténèbres.*

3. Il est de la foi que je me rends coupable d'une espèce de meurtre : *Celui qui n'aime pas son frère est homicide.*

Trois malédictions marquées par St Jean, et d'autant plus à craindre qu'elles sont plus communes. En voici le sens et l'explication :

I. *Si je n'aime pas mon frère, je suis dans un état de mort*, c'est-à-dire *dans l'état de péché mortel ;* car il n'y a que le péché mortel qui puisse causer la mort à mon âme. Or, le péché où tombent plus aisément les personnes mêmes qui font profession de piété et les âmes religieuses, c'est celui qui attaque et qui blesse la charité, puisque, pour pécher grièvement en ce point, il ne faut qu'un secret sentiment de haine ou de vengeance, volontairement conçu et entretenu. Péché qui se forme si promptement dans le cœur, que, sans une grande précaution, il est très-difficile de l'arrêter. Péché qui se tourne très-aisément en habitude, et où l'on demeure quelquefois des heures entières. Il y a certaines conditions qui, par elles-mêmes, nous mettent assez à couvert des autres péchés, de l'ambition, de l'avarice, de l'impureté ; mais il n'y a point de condition où l'on ne soit exposé à celui-ci.

C'est souvent dans les plus saints états qu'il règne avec plus d'empire et plus d'impunité.

II. *Si je n'aime pas mon frère, je marche*

dans les ténèbres. Mais pourquoi en commettant ce péche suis-je plutôt dans les ténèbres qu'en commettant les autres? En voici la raison, qui est évidente : c'est que les péchés contre la charité sont ceux où il est plus ordinaire et plus facile de se faire une fausse conscience, une conscience peu exacte, une conscience selon ses vues, selon ses desseins, selon ses inclinations, selon ses antipathies. Or, rien n'est plus sujet à l'illusion que nos vues et nos idées particulières, que nos antipathies et nos inclinations naturelles. C'est que l'article de la charité est celui où l'on se flatte davantage, et où l'on trouve plus de spécieuses excuses pour se justifier, quelque criminel que l'on soit. C'est qu'il arrive même tous les jours qu'on érige en vertus les actions, les sentiments, les discours où la charité est le plus visiblement offensée. On appelle zèle de la gloire de Dieu, zèle du salut des âmes, zèle de la vérité et de la pure doctrine, ce qu'il y a dans la médisance de plus outrageux et de plus calomnieux. Bien loin d'en avoir quelque peine, on s'en fait un mérite devant Dieu, et l'on s'en glorifie devant les hommes.

III. *Si je n'aime pas mon frère, je suis homicide :* et de qui ? de moi-même, de la charité et du prochain. De *moi-même*, puisque je tue mon âme par une des blessures les plus mortelles qu'elle puisse recevoir. De *la charité*, puisque j'éteins, autant qu'il est en moi, ce principe de toute société : de la société, hu-

maine, de la société chrétienne, surtout de la société religieuse. Du *prochain*, puisque je le fais mourir en quelque sorte dans mon cœur, où il devrait vivre, et où je devrais le porter. Quiconque saura bien pénétrer toutes ces vérités, oh ! comme il se trouvera redevable à la justice de Dieu, de Dieu l'auteur de la charité, qui doit prendre un jour sa cause en main, et venger hautement ses intérêts !"

ARTICLE SECOND

CARACTÈRE DE L'AMOUR DÛ AU PROCHAIN

Si le mot *souplesse* renferme à lui seul tous les caractères que doit avoir *l'amour de Dieu*, il est aussi un seul mot qui résume les caractères de *l'amour du prochain* ; c'est le mot *dévouement*.

I

Nature du dévouement

Le dévouement c'est le don de soi pour le bien et l'utilité d'un autre.

Le dévouement c'est le sentiment qu'éprouvait St Paul quand il disait : *Me voici prêt à me donner moi et tout ce que j'ai pour les âmes* (1). — *Qui de vous souffre sans que je*

(1) II Cor. XII, 15.

souffre moi-même (1). — *Je me suis fait tout à tous pour vous gagner tous à Jésus-Christ* (2).

Le dévouement c'est, à chaque instant, la mise en action de cette parole de Jésus-Christ : *Je ne suis point venu pour être servi mais pour servir* (3).

C'est, comme Jésus-Christ dans le tabernacle, se tenir, à toute heure, à la merci de tous ;

C'est, comme Lui, soupirer après le moment de pouvoir donner sa vie pour les autres, et en attendant cette heure qui, pour nous, vient rarement, c'est donner, dans la mesure du devoir imposé, son intelligence, son temps, son influence, ses richesses, sa santé, son être tout entier.

" Le dévouement, dit le P. Lacordaire, c'est l'immolation de soi, et quiconque ne va pas jusque là n'aime pas. Qui aime se dévoue, c'est la conséquence (4). "

(1) II Cor. XI, 29.
(2) I Cor. IX, 19.
(3) St-Math. XX, 28.
(4) Si vous n'éprouvez pas d'une manière sensible *ces sentiments* qui font oublier toutes les fatigues et toutes les peines et que l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* décrit si bien dans un langage que nul n'a surpassé (livre III. C. 5.) *ne vous troublez pas ;* ces sentiments ne sont pas nécessaires pour accomplir la loi de la charité.

Le dévouement réside dans *la volonté.* C'est *la volonté* qui dominera vos antipathies naturelles et mettra vos facultés et vos membres au service du prochain.

C'est *la volonté* qui dirigera vos mains pour soigner

Voilà l'idée que tout chrétien, toute religieuse surtout, se fait du *dévouement ;* l'idée que chacun de nous retrouve simplement au fond de son âme, quand cette âme s'est conservée pure ou que, par la pénitence, elle a recouvré son innocence ; mais pour se donner, pour s'immoler ainsi, non pas à *telle personne*, non pas dans *telle circonstance*, mais *toujours*, mais *à tous*, mais *en tout*, chacun de nous sent aussi que dans l'état actuel de notre nature, gâtée par le péché originel et affaiblie encore par les péchés actuels, il faut être aidé *par une grâce toute spéciale.*

Cette grâce, sans doute, Dieu l'a répandue dans toutes les âmes parce que à toutes il a

le prochain malade dans lequel elle vous montre l'enfant de Dieu.

C'est *la volonté* qui inspirera vos paroles et les rendra compatissantes, fortes, lumineuses, selon que le prochain aura besoin de compassion, de secours ou de lumières.

C'est *la volonté* qui soutiendra votre dévouement contre l'ennui, le dégoût, l'ingratitude et lui donnera la constance, parce que cette volonté sera fortifiée par la parole et les promesses divines.

L'âme qui se dévoue et qui n'éprouve aucun de ces sentiments de sympathie, d'affection, de pitié, qui soutiennent et fortifient, souffre et souffre beaucoup en se dévouant. — Mais qu'elle ne se lasse pas, qu'elle continue et qu'elle attende. Dieu lui a promis une récompense qui dépassera toutes les récompenses de la terre : *C'est moi, moi ton Dieu, qui serai ta récompense*, a dit le Seigneur. — Du reste il est rare que, même sur la terre, Dieu ne fasse éprouver les joies du dévouement.

imposé ce précepte : *Vous aimerez votre prochain*, et que Dieu ne commande rien sans donner tout ce qui est nécessaire pour l'accomplissement de son commandement ; — mais on peut dire que *les âmes consacrées à Dieu par les vœux de religion* s'étant données tout spécialement pour devenir entre ses mains divines *les instruments* de son inépuisable bonté pour les hommes, — les *représentants* de sa miséricorde, — les *continuateurs* de l'œuvre commencée par Jésus-Christ,—on peut dire que ces âmes ont reçu plus abondamment la grâce de *la charité pour le prochain.*

Puisqu'elles devaient être *les aides* de Dieu et tenir en quelque sorte sa place, ne fallait-il pas que Dieu, qui est essentiellement charité, leur donnât une immense part de ce qui fait son être divin ?

Aussi le dévouement est l'atmosphère spéciale des maisons religieuses ; là tout le monde y est entré poussé par la pensée de se donner à Dieu et au prochain ; là toutes les actions sont faites dans cet esprit de dévouement ; là toutes les souffrances sont supportées par dévouement. Le dévouement soutient dans les ennuis de l'âme, il soulage dans les fatigues corporelles, il fait patienter dans les douleurs physiques et morales. Une maison religieuse dans laquelle on n'aimerait pas ardemment Dieu et le prochain, dans laquelle la charité fraternelle surtout n'existerait pas à un degré suréminent, ne peut se concevoir aux yeux de la foi.

II

Objet, motif, mesure du dévouement

1. *L'objet* de ce dévouement est toute créature capable de connaître Dieu, de l'aimer et de le glorifier dans le ciel; et dans cette créature, le dévouement tend surtout *à faire du bien à son âme*; les soins donnés au corps ou à l'intelligence ne sont qu'un moyen pour arriver jusqu'à l'âme. " Dès que nous aimons, nous qui voulons nous sanctifier par l'amour, dit le P. Lacordaire, nous voulons sauver l'âme que nous aimons; c'est-à-dire lui donner, au prix de notre vie: *la vérité dans la foi, la vertu dans la grâce, la paix dans la rédemption, Dieu enfin, Dieu connu, Dieu aimé, Dieu servi.*"

C'est là l'objet général du dévouement; mais, comme nous l'avons dit, le dévouement de la religieuse a *un objet spécial*: c'est *sa communauté*, ce sont *ses sœurs.*

Sa communauté ! c'est pour elle et pour les œuvres qu'elle embrasse que la religieuse doit dépenser tout ce qu'elle a d'activité, de force, d'intelligence, de savoir faire.

Ses sœurs ! c'est pour leur soulagement et pour leur sanctification qu'elle doit dépenser tous les trésors que Dieu a mis dans son cœur.

2. *Le motif et la fin* de ce dévouement c'est Dieu, toujours Dieu, rien que Dieu. " Ce n'est pas un mal sans doute, écrit St-François de Sales d'aimer quelqu'un *parce qu'il nous fait*

du bien ou *parce que nous voyons en lui de belles qualités*, pourvu que nous l'aimions plus par rapport à Dieu que pour ces motifs humains, cependant moins nous l'aimons à cause de ses qualités naturelles, plus notre amour est pur et parfait. Cet amour pur n'empêche pas que nous ne puissions aimer certaines personnes, comme nos parents, nos bienfaiteurs et ceux qui sont vertueux, plus que les autres, quand *cette préférence naît de la plus grande ressemblance que ces personnes ont avec Dieu* et parce que *Dieu le veut ainsi.*"

Le chapitre premier de l'Evangile de St-Jean nous expose avec clarté et précisions *les différents motifs* qui peuvent diriger nos pensées et nos actions. Ces motifs sont au nombre de quatre : *le tempérament ou caractère*, — *la passion*, — *la raison*, — *la grâce* enfin qui seule nous fait mériter le ciel et nous rend pour l'éternité les *enfants de Dieu. Les enfants de Dieu*, dit-il, *sont ceux qui ne sont pas nés du sang*, — voilà le tempérament ; *ni de la volonté de la chair*, — voilà la passion ; *ni de la volonté de l'homme*, — voilà la raison ; *mais de Dieu même*, — voilà la grâce (1). Et le même Apôtre enseigne que c'est par l'amour de charité qu'on reconnaît les vrais enfants de Dieu : *celui qui aime est né de Dieu... car Dieu est charité* (2).

(1) St Jean I, 13.

(2) St Jean, I ép. IV, 7. — L'application de ce principe est fécond en enseignements pratiques. Vous vous attendrissez à la vue d'un pauvre tout couvert

3. *La mesure* de ce dévouement est indiquée par Jésus-Christ : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même*, dit-il, — non pas *autant que vous*, explique St Thomas, mais d'un *amour semblable à celui que vous portez à vous-même*, — et pour nous faire comprendre la portée et le sens de ce commandement il dit : *Vous lui ferez tout ce que vous voudriez qu'on*

de plaies et vous en avez pitié. Quel est cet amour ? *Un amour tout naturel* provenant de votre tempérament, et qui vous donnerait les mêmes émotions pour un animal que vous verriez souffrir ; cet amour est sans mérite parce que le mérite pour l'éternité ne saurait venir du sang : *non ex sanguinibus.* Vous aimez une personne parce qu'elle vous plait, qu'elle est gracieuse, aimable ; vous en aimez une autre parce qu'elle vous est utile et que vous attendez d'elle quelque avantage. Quel est cet amour ? *Un amour de concupiscence* et par conséquent sans mérite parce que le mérite pour l'éternité ne vient pas de la chair ; *non ex voluntate carnis.*

Vous aimez une personne parce qu'elle est honnête, intelligente, vertueuse ; une autre parce qu'elle vous aime et qu'elle est une de vos parentes. Quel est cet amour ? *Un amour bon sans doute mais inspiré par la raison humaine* et par conséquent sans mérite en lui-même parce que le mérite pour l'éternité ne vient pas de la raison de l'homme : *non ex voluntate viri.*

Quel est donc *l'amour méritoire ?* Celui qui est donné par le cœur *pour obéir à Dieu, — en union avec Dieu, — à cause de Dieu.* Une âme pieuse disait ; *Je ne puis aimer sans mettre Dieu entre mon cœur et le cœur de ceux que j'aime.* Voilà l'amour qui est méritoire pour l'éternité, l'amour qui fait les enfants de Dieu : *sed ex Deo nati sunt.*

vous fit à vous-même (1). *Vous ne lui ferez pas ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit*, avait dit autrefois Tobie à son fils (2). Règles pleines de sagesse et pleines de lumières, règles saisissables par toutes les intelligences, règles gravées par Dieu, dès le commencement dans l'âme de l'homme et qui sont applicables à toutes les circonstances de la vie.

Nous voulons qu'on compatisse à nos souffrances, — qu'on supporte nos défauts, — qu'on nous vienne en aide dans nos fatigues, qu'on nous accueille avec bonté, — et qu'on nous parle avec douceur ;

Nous voulons qu'on nous estime et qu'on nous aime, — qu'on pense à nous, — qu'on s'occupe de nous, — qu'on soit reconnaissant et bon pour nous, qu'on cache nos défauts et qu'on prie pour notre âme.

Voilà la mesure de notre dévouement pour le prochain.

Nous serions vivement peinés d'être persécutés, injuriés ou méprisés, — nous nous sentirions émus de savoir qu'on parle mal de nous, — qu'on interprète mal nos actions, — qu'on cherche à nous nuire dans l'estime des autres ou seulement qu'on nous oublie et qu'on nous laisse de côté ;

Voilà ce que nous ne devons jamais nous permettre envers les autres.

Mais cette conduite envers le prochain doit, pour être *méritoire*, être inspirée par l'amour

(1) St Math. VII, 12.
(2) Tobie, IV, 16.

que nous devons à Dieu, à Dieu à qui nous obéissons en aimant ainsi, à Dieu que nous aimons en aimant ainsi.

Jésus-Christ donne une autre mesure à notre dévouement : *Aimez-vous*, dit-il, *comme je vous ai aimés.* Ah ! si les premières paroles du divin Maître s'adressent à tous les fidèles, cette autre parole, dite sans doute elle aussi pour tous les chrétiens, ne s'adresse-t-elle pas plus spécialement aux religieux, à ceux qui ont été choisis pour faire partie de la famille de Jésus-Christ et qui ont pour mission de le faire connaître et de le remplacer en quelque sorte ? Nous allons seulement indiquer ce qu'a été pour nous la charité de Jésus-Christ, plus tard nous dirons comment nous devons aimer pour aimer comme lui.

La charité de Jésus-Christ a été surtout *généreuse* : il a tout donné, tout jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Elle a été *universelle* : s'étendant à tout le monde ; et si elle a paru plus particulière quelquefois c'était pour les plus pauvres, les plus misérables, les plus coupables.

Elle a été *patiente*, souffrant sans laisser échapper aucune plainte amère et la grossièreté des Apôtres, et la perfidie de Judas, et la trahison de St Pierre et les persécutions des pharisiens.

Elle a été *douce et bienveillante*, accueillant tout le monde avec bonté, et allant même jusqu'a donner le titre d'ami au prêtre qui le livre à ses bourreaux.

Voyez, dit un pieux auteur, voyez le sourire et l'expression du visage de Jésus ; écoutez les paroles et le son de sa voix ; considérez son air, son attitude, la façon d'être de toute sa personne : peut-on rien imaginer de plus aimable, de plus gracieux, de plus doux ?

Et cette charité, elle est la même encore dans la Ste Eucharistie.

Etudions donc le cœur de Jésus pour aimer comme Jésus.

III

Qualités du dévouement

L'objet du dévouement, avons-nous dit, c'est *faire du bien à l'âme du prochain* ; mais ce mot est vague ; il dit beaucoup et il dit peu ; il a besoin d'être précisé, et c'est pourquoi Jésus-Christ a voulu que son Apôtre St Paul nous indiquât avec une netteté admirable le caractère de notre amour pour le prochain.

Voici les paroles de cet Apôtre :

La charité est patiente, — elle est douce, — elle n'est point envieuse, — elle n'agit pas insolemment, — elle ne s'enfle point, — elle n'est point ambitieuse, — elle ne cherche point son propre intérêt, — elle ne s'irrite point, — elle ne pense pas le mal, — elle ne se réjouit point de l'iniquité mais elle met sa joie dans la vérité, — elle souffre tout, elle croit tout, — elle espère tout, elle endure tout.

Ces paroles, Ste Chantal les avait fait écrire sur les murs de son monastère et s'il arrivait que devant elle, une sœur manquait à la charité, elle l'envoyait lire cette page admirable qu'elle appelait *le miroir du couvent.*

Elle est bien *un miroir*, en effet, nous retraçant à tous, qui que nous soyons et dans quelque circonstance que nous puissions nous trouver, comment nous devons-nous comporter avec notre prochain.

La délicatesse de notre santé, l'isolement de notre position, l'affaiblissement de nos forces, les angoisses de notre cœur peuvent nous rendre incapables de servir le prochain, de lui faire l'aumône ; mais nous pouvons toujours être *doux* à lui parler, — *patient* à le supporter et à souffrir ses défauts et même ses rudesses, — *content* de le voir heureux ;— toujours nous pouvons *offrir* pour lui nos prières, nos souffrances, et nous *associer* avec joie au bien qu'il fait.

Oh ! que Dieu est bon d'avoir mis à notre portée, tous les jours, à toute heure du jour, les moyens de remplir le commandement de *l'amour du prochain* qui seul, d'après St Jean, peut nous donner l'assurance que nous aimons Dieu. Oui, oui, consolez-vous et relevez votre courage, âmes timides et craintives que tourmente l'incertitude de savoir si vous êtes en paix avec le bon Dieu ; regardez dans votre cœur et voyez si vous êtes en paix avec votre prochain et si vous aimez sincèrement

les personnes qui vous entourent ; la réponse de votre cœur est-elle satisfaisante ? Remerciez le bon Dieu ; Dieu vous fera *à vous* et *pour vous* la même réponse que fera votre cœur quand vous lui parlerez du prochain.

ARTICLE TROISIÈME

PRATIQUE DE L'AMOUR DÛ AU PROCHAIN

" O charité, vertu favorite de Jésus-Christ ! charité, qui coulez dans son sacré cœur ! vous que ce divin Maître nous recommande si expressément et avec tant d'instances ! vous qui êtes la marque à laquelle il veut qu'on reconnaisse ses disciples ! aimable vertu, vraiment digne des épouses saintes du Saint des saints ! vous n'êtes pas seulement le lien des communautés religieuses, c'est vous qui les rassemblez et qui les formez, c'est vous qui en êtes le fondement inébranlable et le plus ferme soutien. Que serait un monastère sans vous, sinon une maison de division et de discorde, un assemblage de personnes vivant sans paix, sans accord, sans amitié et sans ordre, parmi lesquelles le démon habiterait et qui seraient très-odieux aux yeux de Dieu et de ses saints ? Mais un monastère où vous régnez est une demeure où Jésus-Christ habite avec complaisance au milieu de ses épouses ; une demeure d'anges terrestres,

qui, à la faveur de vos chastes douceurs, reçoivent les avant-goûts de ces délices inconcevables dont les habitants de la Jérusalem céleste seront éternellement enivrés. Oh ! que les religieuses sont heureuses, lorsqu'elles sont dans un monastère où *la charité* règne en souveraine ! qu'elles sont à plaindre, au contraire, lorsqu'elles se trouvent dans une communauté d'où la charité est bannie ! Que de péchés ne commet-on pas dans une maison religieuse, quand la charité n'y existe plus ! que de vertus n'y pratique-t-on pas à la faveur de la charité, lorsqu'elle s'y trouve affermie !

C'est par elle qu'une supérieure commande avec douceur, avec bonté, avec une tendresse de mère ; c'est par elle que les inférieures obéissent avec respect, avec humilité, avec exactitude, avec empressement, avec amour. Le joug de la supériorité, si pesant par lui-même, est doux et léger, il est même consolant lorsque la charité gouverne ; le joug de l'obéissance n'est plus que douceur et consolation, il ne coûte rien à porter, il est tout aimable quand c'est la charité qui est gouvernée. En un mot, tout est suave, tout est ravissant là où règne *la divine charité*.

Qui pourra donc résister aux attraits, aux charmes de la belle charité ? Quelle religieuse voudrait la bannir de sa communauté pour y substituer à sa place la discorde, les contestations, les aigreurs, les querelles, le trouble, la médisance, la calomnie, le murmure, les partis, les divisions ? Ah ! n'épar-

gnez rien, vous qui lisez ces lignes, pour la conserver parmi vous : plutôt que de la perdre ou même de l'altérer, sacrifiez toutes vos satisfactions, tous vos droits, toutes vos prérogatives, tout point d'honneur, tout intérêt propre. La charité vaut bien plus que toutes choses ; elle est bien plus à rechercher pour votre tranquillité et pour votre salut, que tous les avantages de ce monde. Qu'il s'agisse de la première charge de votre monastère, de l'emploi que vous ambitionnez le plus, d'une chambre que vous voulez choisir et qui est plus à votre convenance, de quelque autre honneur ou de quelque autre bien-être personnel, qu'est-ce que cela, si vous l'obtenez aux dépens de la charité, sinon vanité et affliction d'esprit ? Mais la charité seule suffira pour procurer à votre âme les plus précieux avantages, parce qu'avec elle on possède le cœur de Jésus-Christ, et que dans ce cœur on trouve le salut (1)."

Après cet éloge si mérité de la charité fraternelle, ne vous sentez-vous pas animées d'une sainte ardeur pour la pratiquer ? Lisez donc avidement les pages suivantes.

Nous allons vous indiquer :

1° *Les actes qu'exige d'une religieuse la charité fraternelle.*

2° *Les causes des fautes qui se commettent contre la charité fraternelle.*

(1) P. Marin.

PARAGRAPHE PREMIER

ACTES DE LA CHARITÉ FRATERNELLE

I

Aimer le prochain, c'est ne laisser passer aucun jour sans lui rendre quelque service

Si nous connaissions la valeur, aux yeux de Dieu, d'une œuvre de charité, même la plus petite, comme nous soupirerions après les occasions de pouvoir en pratiquer quelqu'une ! Et ces occasions, non seulement nous les *accepterions* avec joie, mais nous les *chercherions*, nous *les ferions naître* à chaque instant du jour.

Chaque fois que nous verrions une de nos sœurs, nous nous dirions, comme l'agent d'affaires qui voit un client : *voilà une occasion de bénéficier pour le ciel*, et nous épierions le moyen de lui être utile. Que nous importerait de ne pouvoir lui rendre qu'un léger service ? Le négociant ne néglige pas les petits gains : il sait que souvent répétés, ces petits gains forment de gros profits.

Rappelez-vous cette gracieuse page empruntée à un recueil de pieux conseils : " Une jeune fille dans une de ces heures pendant lesquelles le cœur déborde du besoin de se dévouer, écrivait : *Si j'osais je demanderais à Dieu pourquoi je suis au monde ; qu'y fais-je ? qu'ai-je à faire ? je n'en sais rien... mes jours s'en vont inutiles, aussi je ne les*

regrette pas. Si je pouvais me faire du bien ou en faire à quelqu'un, seulement une minute par jour ! — Quelques jours après, relisant ces lignes dans un moment plus calme, elle ajouta : *Eh ! mon Dieu rien n'est plus facile ; je n'avais qu'à prendre un verre d'eau et le donner à un pauvre.*"

Oui *si peu que cela* donné au nom de Dieu nous permet d'être utile et d'espérer une récompense au ciel ; *moins que cela* encore : un bon conseil, — un objet prêté, — une contrariété soufferte doucement, — une prière adressée à Dieu en faveur de quelqu'un, — la faute ou l'oubli d'un autre réparé à son insu, — Dieu tient compte de tout (1).

Et Dieu, dans son désir de nous récompenser, a la bonté de multiplier autour de nous, les occasions d'être utiles.

Ne négligeons donc aucune de ces occasions. Non, pas de journées, pas d'heures peut-être, où nous ne puissions faire un peu de bien à *ces sœurs* avec qui nous vivons, — à *ces enfants* ou à *ces pauvres* qui nous sont confiés, — à *ces personnes* qui viennent au parloir nous prendre quelques minutes de notre temps.

Dans le détail :

1. *Ne refusons jamais un service demandé*, quand pour le rendre nous n'avons pas à violer un commandement précis, ou quand nous pouvons simplement supposer que nos

(1) Paillettes d'Or.

supérieurs ne désapprouveraient pas notre condescendance. Ainsi remplacer momentanément une sœur dans l'emploi dont elle est chargée, — lui communiquer les petits moyens que l'expérience nous a fait découvrir et qui lui viendront en aide pour accomplir plus facilement sa mission, — se déranger volontiers pour faire une commission qui dérangerait une autre, — prêter tout de suite un livre ou un objet quelconque. — N'attendons même pas qu'un service nous soit demandé : rendons-le dès qu'il nous semble utile ou agréable à une compagne (1).

2. Faisons-nous en quelque sorte, selon

(1) On dit dans le monde : *Première charité commence par soi ;* mais dans une communauté vouée à la pratique des conseils évangéliques cette maxime n'est pas de mise et vous devez prendre pour règle de *toujours prêter* (avec l'autorisation de votre Supérieure, cela va de soi) ce qu'on vous demande et dont vous pouvez vous passer en ce moment, vous persuadant bien que le bon Dieu, ce père si tendre, vous prodiguera les soins de sa Providence si, pour son amour, vous vous plaisez à obliger vos Sœurs qui sont comme vous ses enfants. — Ne dites pas que *les objets qui passent ainsi de mains en mains ne tardent pas à se gâter.* C'est une ruse du démon pour vous empêcher de pratiquer la charité. Car vous n'êtes pas propriétaire de ces objets, vous n'en avez que l'usage et cet usage peut être enlevé par l'obéissance. Mettez-vous à la place de la sœur à qui vous refusez un objet dont elle a besoin ; seriez-vous contente d'un refus ? Ne le faites donc pas éprouver à une autre. Il est si doux d'ailleurs d'obliger le prochain pour l'amour de Dieu. (*Mère Emilie*).

l'expression pittoresque d'un sainte religieuse, *le bouche trou* de la communauté, et soyons disposée, sans en faire parade, à accepter toutes ces petites corvées, pour lesquelles les Supérieures n'ont souvent personne sous la main, et à réparer tous les petits manquements que nous apercevrons. La religieuse qui sait ainsi saisir l'occasion de multiplier les actes de charité peut bien dire qu'elle a trouvé une mine d'or d'où elle tire des richesses précieuses pour le ciel.

3. Regardons-nous comme *la servante* de toutes nos sœurs ; et tous les jours, trois fois par jour, en récitant l'*Angelus*, rappelons-nous cette condition de servante que nous nous sommes volontairement imposée, en redisant les paroles de la Ste Vierge : *Ecce ancilla Domini. — Je suis la servante du Seigneur.* — N'ayez pas trop peur de la sujétion plus apparente que réelle à laquelle semble vous vouer cette détermination. Ce mot de *servante* n'est pas effrayant quand c'est l'amour qui le fait choisir ; et n'est-ce pas *par amour pour Dieu* que vous le choisissez ? N'est-ce pas *une enfant de Dieu* que vous servez ? N'est-ce pas à *une épouse de Jésus Christ* que vous évitez une peine et que vous procurez un soulagement ? — Oh ! comme au ciel chaque service rendu sera payé par le bon Dieu ! Ne regardez-donc pas seulement votre sœur, regardez Dieu, regardez la récompense qui vous attend !

II

Aimer le prochain c'est mettre à sa disposition, pour le bien de son âme et de son corps, tout ce qu'on possède

On possède peu de chose en communauté ; et ce peu de chose on ne peut guère ni le donner ni le céder parce que, ayant par le vœu de pauvreté renoncé, en général au moins, à toute propriété, on a seulement l'usage de ce que nos supérieurs laissent entre nos mains, — mais si on a *peu de choses matérielles* à donner ou à prêter, on a *d'autres trésors* que Dieu, dans sa bonté, laisse à notre disposition, toujours dans les limites qu'il a lui-même tracées.

I

Parmi ces trésors est *notre cœur* ; notre cœur toujours aimant, notre cœur que la religion n'a pas retréci, mais qu'elle a rendu plus sensible, plus affectueux, tout en le rendant plus fort et plus surnaturel, — et c'est notre cœur que, sous le regard de Dieu, nous devons donner *à notre communauté* et *à chacun des membres de notre communauté.*

1. Notre *communauté* doit être pour nous *la plus chère* des communautés; nous pouvons la comparer à d'autres, glorifier les autres, mais nous devons, toujours et pour tout, préférer à toutes les autres celle dans laquelle le bon Dieu nous a appelées. — C'est

la famille de notre âme, c'est là qu'est le berceau de notre vie religieuse, là que nous avons grandi entourées de soins spirituels et temporels, là que nous devons mourir. — Elle doit participer au privilége de cette autre famille matérielle à laquelle nous l'avons préférée : être aimée plus que toutes les autres, être appréciée plus que toutes les autres. Et, si après des lectures ou des conversations nous retraçant les joies et les vertus des autres maisons religieuses nous nous surprenons à dire : *on doit être bien dans ces communautés*, notre cœur doit répondre tout de suite : *on est mieux dans la nôtre.*

2. Nos *sœurs* doivent être l'objet de l'affection de notre cœur, non pas en ce sens que leur vue ou leur souvenir doive exciter en nous quelque émotion, mais en ce sens que nous devons leur vouloir sincèrement du bien, leur souhaiter *des succès* dans tout ce qu'elles font pour la gloire de Dieu, — demander pour elles à Dieu, et le demander tous les jours, *des vertus* qui leur permettent d'acquérir des mérites pour le ciel, *des sentiments* de piété qui leur rendent facile la vie commune et les soutiennent dans leurs peines.

Ce serait un grand malheur que vous eussiez plus de charité pour les personnes du dehors que pour ces *sœurs* qui forment votre famille spirituelle. Vous ne vous devez au dehors que *selon la mesure de votre mission*, vous vous devez à votre communauté *selon toute l'étendue de votre charité.* Ainsi, dans

vos *prières*, dans votre *dévouement*, faites passer votre communauté avant tout. Vos parents eux-mêmes ne viennent qu'après, car, dit le P. Eymard, vous appartenez plus à votre famille de grâce qu'à votre famille de chair, puisque c'est pour entrer dans la première que vous avez sacrifié la seconde.

3. Mais voilà un cri qui s'échappe du cœur : *Et mon père et ma mère, comment faut-il donc les aimer ?*

N'aimez pas *moins*, mais aimez *mieux* tous ceux que vous aimiez.

Aimez-les avec la même tendresse, mais qucette tendresse soit plus surnaturelle.

Compatissez à leurs peines, mais que cette compassion n'amollisse pas votre courage.

Pleurez avec eux, mais que vos yeux mouillés de pleurs regardent toujours le ciel.

Consolez-les plus affectueusement qu'autrefois, mais que cette consolation n'ait rien de fade, ni de terrestre.

Pensez à eux, mais que cette pensée n'éloigne jamais et même n'affaiblisse jamais la pensée de Dieu.

Quand vous montez du monde à la vie religieuse, dit un pieux auteur, ne supprimez aucune de vos affections légitimes, seulement transformez-les toutes. Vous aimiez vos parents comme on aime sur la terre ; aimez-les désormais comme on aime dans le ciel... Dieu vous a dit comme à Abraham : *Sors de ta terre et de ta parenté.* Il vous a dit comme à Marie : *Ecoute, ma fille, et vois ; incline ton*

oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père. Il vous a dit encore : *Viens, une couronne t'attend.* Il vous appelait ainsi au *paradis de la grâce* ; s'il vous eut appelée au *paradis de la gloire*, Dieu n'aurait pas eu besoin de changer sa formule. Or, si vous étiez maintenant au ciel, il y aurait entre vos parents et vous une infranchissable clôture ; tout rapport sensible aurait disparu : les mains ne serreraient plus les mains, les regards ne rencontreraient plus les regards ; plus d'épanchements, plus de confidences, plus de conversations, plus de lettres. Ce serait la *règle* que cette séparation, la *règle* que ce silence et une *règle inflexible* qui obligerait alors même que le cœur de ceux qui en souffriraient ne l'accepterait point.

Mais parce que vous ne pourriez plus les voir, des yeux du corps, ces parents si aimés, les aimeriez-vous moins ? Oh ! comme vous vous interesseriez à tout ce qui les intéresse ! comme votre âme, restant unie intimement à Dieu, s'occuperait du salut de leur âme ! Comme vous demanderiez à Dieu de les sanctifier et les amener au ciel avec vous !

Et si Dieu vous permettait de venir quelquefois à eux sous votre forme humaine, comme votre langage, toujours affectueux, toujours tendre et reconnaissant, les porterait à Dieu ! Comme vous leur feriez comprendre la vanité des choses qui passent ! Comme vous les consoleriez dans leurs peines !

Comme vous seriez pour eux, en toute vérité, leur *ange gardien* !

Voilà ce que, étant religieuse, vous devez faire pour vos parents. Vous devez vous regarder chaque fois que vous êtes appelée au parloir ou que vous leur écrivez comme *venant du ciel et envoyée directement par Dieu auprès d'eux* (1).

4. Parmi les sœurs qui vous entourent et forment votre famille, il en est une à qui vous devez une affection toute particulière, une que vous devez aimer plus que les autres, c'est celle à qui Dieu a donné une une partie de son autorité sur vous pour vous

(1) Si le bon Dieu vous soumettait à la terrible épreuve de voir vos parents tomber dans *la pauvreté* et avoir absolument besoin de votre secours, il y aurait là sans doute pour vous, religieuse professe, le sujet d'un grand trouble, mais nous vous dirions : Restez toujours unie au bon Dieu et exposez simplement à vos supérieurs ecclésiastiques l'état de votre famille ; ils vous diront ce que vous avez à faire. L'Eglise a tout prévu dans sa sagesse de mère, et voici les décisions qu'elle donne : " Les enfants sont obligés de sortir du couvent, même après leur profession, pour assister leurs parents, en danger, sans cela, de tomber dans la *nécessité extrême*. Il y a partage de sentiment par rapport au cas où les parents ne seraient réduits qu'à la *nécessité grave*, et St Liguori tient pour plus probable, dans ce cas, que le religieux ne peut sortir du monastère qu'autant qu'il en a obtenu la permission de ses supérieurs, soit que la nécessité des parents ait précédé, soit qu'elle ait suivi son entrée en religion."

(Craisson, N. 307).

conduire à lui, celle que vous appelez *ma mère !*

Nous parlerons plus tard de l'obéissance et du respect que vous lui devez ; laissez-nous seulement vous dire ici : Demandez tous les jours à Dieu d'avoir pour votre Supérieure les vrais sentiments d'une enfant pour sa mère ; plus vous l'aimerez ainsi, plus vous irez à elle avec abandon et plus elle sera utile à votre âme. C'est une grâce *précieuse* que *l'affection filiale envers sa Supérieure*, une grâce *rare*, parce qu'on ne la demande presque jamais à Dieu ou qu'on ne la demande qu'en passant et qu'on ne se conserve ni assez humble ni assez soumis.

II

Un autre trésor dont nous pouvons disposer c'est notre *intelligence :* et nous devons l'appliquer à *estimer* réellement toutes nos sœurs. Ce n'est pas bien difficile d'estimer une âme qui certainement a de réelles vertus et qui est l'objet de l'estime de Dieu : il suffit d'être *bon* soi-même et d'être tant soit peu *juste* envers soi-même. Une pensée de mésestime nourrie volontairement contre une de nos sœurs devrait nous faire rougir et nous humilier profondément. Si pour quelques-unes cependant naissaient en nous des sentiments de méfiance, d'indignation ou de mépris, nous devons nous obliger, avant de leur laisser prendre dans notre âme des racines quelque-

fois bien difficiles à arracher, nous devons nous obliger à aller *prononcer le nom* de ces sœurs devant le bon Dieu, et à appliquer, à chacune d'elles en particulier, les raisons surnaturelles que nous avons données dans les premières pages de ce chapitre, nous montrant que *le prochain mérite d'être aimé.*

III

Un autre trésor dont nous pouvons disposer ce sont *nos paroles*, *notre air*, *notre extérieur.*

Notre *extérieur*, s'il est bienveillant, affable, souriant, attire les âmes timides, craintives, affligées ; il leur permet de venir nous dire leurs peines et, nous donnant occasion de les soulager et de les fortifier, nous fait, par là, ressembler au bon Dieu. Oh ! que c'est doux pour un cœur aimant de pouvoir se dire à lui-même : *J'ai fait du bien*, et de pouvoir dire à Dieu : *J'ai fait aujourd'hui ce que vous faites toujours, mon Dieu !*

Que de bien, dans une communauté, ferait une sœur *un peu ancienne surtout*, si elle avait dans sa manière d'être, dans son air, dans l'ensemble de son extérieur, ce quelque chose de céleste et d'attrayant que donne toujours la bonté du cœur et qui semble dire : *Venez à moi !*

Elle viendrait à elle, cette sœur timide qui ose à peine parler en récréation, qui redoute ses compagnes et qui sent par cela même chanceler sa vocation, et *Elle* l'accoutumerait

petit à petit, elle la raffermirait dans ses bons désirs.

Elle viendrait à elle, cette sœur à la conscience timide et délicate, qui craint toujours d'offenser le bon Dieu, qui a un peu peur de la supérieure ou du confesseur, et *Elle* la rassurerait, la formerait, la conduirait auprès de la mère, lui apprendrait à prier.

Oh ! la grande grâce que Dieu fait à une religieuse, de lui accorder d'*inspirer la confiance !*

Notre *parole*, si elle est douce et accueillante, a toujours la puissance de guérir, momentanément au moins, les plaies de l'âme et du cœur. Oh ! si nous comprenions la valeur d'une parole dite avec bonté et avec affection ! Elle a, dit le P. Faber, un pouvoir qui semble dépasser la nature. C'est comme la voix d'un ange qui se serait fourvoyé sur notre terre et dont les accents immortels blesseraient suavement les cœurs et déposeraient en nous quelque chose de la nature des anges. Il semble qu'il lui est donné de faire ce que Dieu seul peut en réalité, c'est à dire attendrir et calmer les cœurs. " Que d'âmes affaissées ont été reconfortées par une parole de bonté ! Que de cœurs découragés ont retrouvé la force qui leur manquait pour faire le bien après une parole qni les relevait à leurs yeux ! Que de vocations ébranlées se sont senties raffermies par les paroles bienveillantes et affectueuses même d'une simple compagne !

III

Aimer le prochain c'est s'appliquer à acquérir, pour lui rendre la vie plus douce, ce qu'on appelle les petites vertus.

De la réunion d'un *cœur aimant*, d'une *intelligence bienveillante* et d'une *parole douce* cette gracieuse collection de *petites vertus* qui fait le charme d'une communauté, y entretient le bien être et la paix, y guérit les blessures inévitables dans le contact continuel de caractères et de tempéraments différents, et fait réellement d'une maison où elle règne le reflet du Paradis.

Qui ne sait, hélas ! qu'il suffit du caractère défectueux d'une seule religieuse pour que toute une maison en souffre ? Qui ne sait qu'une communauté peut être régulière, pieuse, dévouée et rester cependant dans un certain malaise indéfinissable qui laisse les sœurs dans une vague inquiétude et les rend presque malheureuses ? On aime le bon Dieu, on aime ses sœurs, mais un rien fait naître de petites divisions et rend mécontent...Dans cette communauté manque *la pratique des petites vertus.*

Nous allons les indiquer ces petites vertus, et nous voudrions que cette énumération servit de temps en temps *d'examen particulier.* Il y aurait un réel profit pour la communauté et pour chaque religieuse, si chacune essayait de pratiquer tous les jours une de *ces petites vertus.*

1° L'Indulgence

C'est la vertu d'une âme réellement grande, qui voit plus haut et qui voit mieux que les autres : elle ne se dissimule pas les fautes, mais elle voit sur le champ ce qui peut les diminuer, les excuser ou au moins les expliquer, — Etre indulgent, c'est le propre d'un esprit souverainement vrai, judicieux, profond, qui a su se connaître et qui connait l'humanité et sa faiblesse. — Aussi ne retire-t-il pas son estime à celui qui fait une faute et l'accueille-t-il toujours avec affection dès qu'il le voit se repentir. Dans une communauté, l'indulgence conserve toujours les liens de la charité ; elle défend le coupable, elle le protège, elle lui offre un asile, elle lui montre comment il doit réparer sa faute et comment on peut, en quelque sorte, devenir quelquefois plus grand après une faute. Que de secondes chutes plus tristes que la première aurait fait éviter un peu plus d'indulgence !

" Je n'ai jamais vu une personne, bien pensante et modeste, dit un pieux auteur, épier et observer avec plaisir les actions des autres y réfléchir, s'en informer et tâcher de les approfondir. Je n'en ai point rencontré non plus qui, menant une vie intérieure et recueillie dans l'union avec Dieu, se plaise à mal juger et à blâmer qui que ce soit. Il manque à ces âmes qui jugent ainsi ou *de l'esprit* ou *de la vertu* et généralement l'un et

l'autre ; la tête n'a point d'esprit, et le cœur point d'amour. Si un acte, dit St François de Sales, pouvait avoir cent faces, il faudrait l'envisager toujours du meilleur côté. Quand la gravité de l'acte ne permet aucune excuse, il faut excuser l'intention, et si l'intention elle-même ne se peut excuser, il faut attribuer la faute à la violence de la tentation, à l'ignorance, à la précipitation, à la faiblesse humaine."

2° La charitable dissimulation des fautes.

Cette vertu parait ne pas apercevoir les fautes, les torts et les manquements, surtout quand ces torts ou ces manquements regardent personnellement celle qui la possède. Elle *laisse tomber* une parole piquante, un air dédaigneux et reste souriante devant celle qui la blesse en public comme si elle ne comprenait pas. Elle suit à la lettre ce charitable conseil de St Paul : *Dissimulez, supportez les défauts de vos frères.* Pourquoi l'Apôtre ne dit-il pas : *reprenez, corrigez, punissez*, mais *dissimulez ?* C'est que, pour l'ordinaire, ce n'est pas nous simples religieuses, qui avons la mission de corriger, cette tâche est réservée à nos supérieurs ; notre devoir, à nous, n'est que de supporter, — *supporter* ce qui nous regarde directement, *ignorer* ce qui ne nous regarde pas

Que de religieuses au caractère léger mais au cœur sincèrement bon, sont profondément

humiliées et souvent découragées, à la pens que *tous les manquements* qui leur échappe sont connus, sont comptés, sont jugés ! charité qui ferait semblant d'ignorer le plu grand nombre de ces manquements ne s'o cupant que des efforts de celle qui est co pable, ne serait-elle pas plus utile à cette sœ pour son avancement spirituel ?

3° La douce et joyeuse humeur.

Cette vertu attire toujours ; le sourire à pe près continuel qu'elle montre sur les lèvres met à l'aise tous ceux sur qui il lui est permis de rayonner. Ce n'est pas même toujours un sourire bien déterminé, c'est plutôt ce qu'on peut appeler *de l'amabilité*. L'âme vraiment charitable sait qu'*il faut attirer pour mener à Dieu* et que rien n'attire comme le cordial accueil ; aussi alors même qu'elle est triste, prend-elle grand soin de ne pas faire peser sa tristesse sur les autres : on sort d'auprès d'elle *reposé, refait* ; On dit toujours *quand pourrai-je revenir* ? — Elle a pour devise le mot de St Paul : *Vivez joyeux dans le Seigneur*. Et comment ne serait-elle pas joyeuse ? Elle aime Dieu, elle aime ses sœurs ; elle se sait aimée de Dieu et de ses sœurs ; n'est-ce pas la vrai source de la joie ?

Et cette joie, elle cherche à la communiquer à tous, et elle y réussit par ce que St François de Salle appelle *des propos saintement joyeux*. " Les sœurs, dit-il, ont besoin de

se récréer ; et il n'est pas bon qu'elles tiennent leur esprit bandé et qu'elles deviennent mélancoliques."

Heureuses les sœurs qui se dévouent à procurer à leurs compagnes ces aimables *récréations* pendant lesquelles les joyeusetés, les jeux de mots, les saillies, les traits fins et délicats, les petites malices qui ne blessent pas, égayent, dérident, et procurant à l'esprit et même au corps comme une nouvelle *création*, les rendent l'un et l'autre plus forts et plus disposés à la prière et au travail.

Ces sœurs-là sont bien méritantes devant Dieu et bien utiles à la communauté. Une maison dans laquelle règne une douce joie est une maison où le bon Dieu est bien servi.

Voici la doctrine de St François de Sales sur les paroles et les joyeusetés des récréations : Les propos saintement joyeux sont ceux où il n'y a point de mal et qui ne taxent point le prochain d'imperfection. Car c'est un défaut qu'on ne doit jamais faire, ni parler des choses messéantes, comme aussi s'affectionner à parler longtemps du monde et des choses vaines : deux ou trois paroles en passant, puis l'on se redresse ; cela ne mérite pas seulement qu'on y prenne garde ; de rire un peu de quelques paroles qu'aura dites une sœur, il n'y a point de mal ; de dire une parole de joyeuseté qui la mortifie un peu, pourvu que cela ne l'attriste pas, si je l'avais fait sans intention mais par simple récréation, je ne m'en confesserais pas. Quand nous

tendons à la perfection, il faut tendre au bien et ne se pas mettre en peine quand nous ne rencontrons pas toujours ; il faut aller simplement, *à la franche Marguerite*, faire la récréation pour Dieu, pour mieux le louer et le servir ; et si on n'a pas l'intention actuelle, la générale suffit."

4° La souplesse d'esprit

Cette vertu n'impose jamais, sans de grandes raisons, ses opinions à personne, mais adopte, sans résistance ce qu'il y a de judicieux et de bon dans les idées des autres ; elle cède facilement et sans montrer ni impatience, ni dépit ; elle applaudit avec franchise à ce que ses sœurs disent de bien. Elle a entendu l'Esprit-Saint lui dire : *Ne disputez pas*, et elle obéit à l'Esprit-Saint. — Mais, dira-t-on : *J'ai raison et je ne puis souffrir les sottises ou les bévues de mes sœurs ; ce qu'elles disent est contre le bon sens.* — Rappelez-vous donc ce mot des Saints : *Une once de charité vaut plus que cent livres de raison.* Dites votre sentiment pour entretenir la conversation, mais, après cela, laissez-le combattre sans le défendre avec opiniatreté. Céder doucement, comme sans contrainte, même avec l'air d'avoir été vaincu, ne vaut-il pas mieux que de se fâcher, s'emporter, blesser et humilier les autres ?

5° L'affabilité.

Cette vertu était celle que pratiquaient surtout St François de Sales et St Vincent de

Paul ; c'est la vertu qui sur la terre semble rappeler le plus Notre Seigneur Jésus-Christ. Elle se définit : Vertu qui répand une certaine suavité dans les affaires et les communications sérieuses que nous avons les uns avec les autres.

Voyez le délicieux portrait que nous a laissé de St François de Sales, l'âme qui a le mieux connu son cœur, Ste Chantal : " Il recevait chacun avec un visage égal et gracieux, sans en éconduire un seul de quelque condition qu'il fût. Il écoutait tout le monde paisiblement et si longtemps que chacun voulait. Vous eussiez dit qu'il n'avait que cela à faire, tant il était patient et attentif, et chacun s'en retournait si content et si satisfait, qu'en vérité l'on était bien aise d'avoir quelque affaire à lui communiquer, afin de jouir de l'extrême douceur et suavité qu'il répandait dans le cœur de ceux qui lui parlaient et qu'il attirait par ce moyen à une parfaite confiance, surtout quand les communications étaient des choses de l'âme : car c'était ses délices de parler de la sainte dévotion et d'exciter tout le monde, s'il eut pu, à la pratiquer, chacun selon sa vocation et condition. — La façon et le parler de ce Bienheureux étaient grandement majestueux et sérieux, mais toutefois le plus humble, le plus doux et naïf que l'on ait jamais vu : car il était sans art, sans fard et sans contrainte. L'on ne lui entendait jamais dire aucune parole mal à propos ou qui ressentit la lé-

gèreté. Il parlait bas, gravement, posément, doucement et sagement avec une efficace non pareille, sans recherche de belles paroles ni affectation, souvent j'ai remarqué qu'il ne disait rien de trop ni de trop peu, mais ce qu'il était nécessaire et en termes si bons qu'il ne s'y pouvait rien ajouter. Il faisait quelquefois de petits contes de récréation mais avec tant de modestie que ceux qui les entendaient étaient également récréés et édifiés."

Ne vous sentez-vous pas charmées en lisant cette page? Oh! pourquoi ne pas essayer *d'être un peu* St François de Sales?

Encore quelques traits de St Vincent de Paul. Il nous semble qu'on ne peut trop multiplier les détails qui doivent nous apprendre à être *affables*.

"On l'a vu couper l'entretien qu'il avait avec des personnes de condition pour répéter cinq fois la même chose à quelqu'un qui ne la comprenait pas, et la dire la dernière fois avec autant de tranquillité que la première.

"On l'a vu écouter sans ombre d'impatience de pauvres gens qui parlaient mal et longtemps.

"On l'a vu, lui qui était accablé d'affaires, se laisser interrompre trente fois dans un jour par des gens scrupuleux qui ne faisaient que lui rabâcher les mêmes choses en termes différents, les entendre jusqu'au bout avec une patience admirable, leur écrire quelquefois de sa main ce qu'il leur avait dit, et le

leur expliquer plus au long quand ils ne le saisissaient pas bien. "

6° La condescendance

Cette vertu est ainsi caractérisée par notre aimable St François de Sales : " Avoir de la condescendance c'est s'accommoder à tout le monde, autant que la loi de Dieu et la droite raison le permettent, — c'est être comme une boule de cire molle, susceptible de toutes les formes, pourvu qu'elles soient bonnes, — c'est ne point chercher ses intérêts mais les intérêts du prochain et la gloire de Dieu. — La *condescendance* est fille de la charité, et il faut bien se garder de la confondre avec une certaine faiblesse de caractère qui empêche de reprendre les fautes d'autrui quand on y est obligé ; ce ne serait pas alors faire un acte de vertu, mais, au contraire, participer au péché d'autrui. "

Condescendre, c'est en quelque sorte, *faire descendre* sa volonté jusqu'à la volonté d'un autre ; c'est renoncer à sa manière de voir, de penser, d'agir, pour *embrasser* ou au moins pour *accepter* la manière de voir, de penser et d'agir de ceux qui vivent avec nous.

Condescendre, c'est écouter un importun, — répondre poliment et doucement à une question futile et vaine, — rendre un service à quelqu'un qui s'imagine en avoir besoin et que nous savons inutile, — interrompre un récit qui déplaît à un auditeur, — faire croire

à une sœur âgée que le travail qu'elle fait est très-utile...

Oh ! comme cette vertu arrêterait les disputes et les contestations qui, pour un sujet futile ordinairement, troublent les communautés ! Comme elle garderait la paix de l'âme et l'union mutuelle !

7° La politesse.

La politesse que nous mettons au rang des *petites vertus* parce que nous supposons que les religieuses la surnaturalisent par le motif, est une vertu purement humaine, mais une vertu essentielle à la bonne harmonoie de la société. C'est peut-être parce que les religieuses la regardent trop comme *vertu humaine* qu'elles semblent souvent l'oublier entr'elles. La politesse n'est cependant déplacée nulle part, et on peut l'appeler *le vêtement de la charité.*

La politesse est un *désir de plaire* aux personnes avec qui nous sommes obligés de vivre et de faire en sorte que tout le monde soit content de nous : *nos supérieurs* de nos respect, *nos égaux* de notre estime, *nos inférieurs* de notre bonté. Elle consiste dans l'attention de dire à chacun ce qui lui convient et de lui faire ce qui peut le contenter.

Prévenez-vous les uns les autres par des marques d'honneur et de déférence, dit St Paul ; ces marques d'honneur et de déférence, c'est ce que nous entendons par la politesse. Nous

n'avons pas à entrer dans des détails qui certes sont connus de tous, nous dirons seulement que chacun de nous, prenant plaisir à se voir honoré à raison d'un sentiment secret que nous avons de notre excellence, sentiment qui nous rend très-sensible au mépris et très-délicat au point d'honneur, chacun de nous aime celui qui le traite avec respect et se sent obligé de rendre les honneurs qui lui sont faits.

De là, dans les communautés où règne la politesse chrétienne et surnaturelle sont bannis *dans les conversations*, les paroles tant soi-peu grossières, les allusions triviales, les interruptions, les cris, les rires accentués, — *dans la mise*, la négligence et la malpropreté, — *dans les allées et venues*, la marche précipitée, l'impatience qui brusque, l'empressement qui fait oublier que les sœurs doivent se saluer au moins intérieurement à cause de la dignité de leur vocation.

Une remarque en finissant cette énumération des *petites vertus* dont la mission est de conserver la charité dans toute sa fraîcheur.

La charité, de quelque nature que soient ses actes a besoin, plus que les autres vertus, d'être pratiquée *avec bonne grâce*. La mansuétude en est la fleur, l'amabilité en est le parfum. Tout acte de charité privé de *bonne grâce* est un acte à peu près perdu. Un service rendu d'un air triste, contrarié, montrant que l'on plaint son dérangement ou sa peine, ne produit qu'une petite partie de l'effet

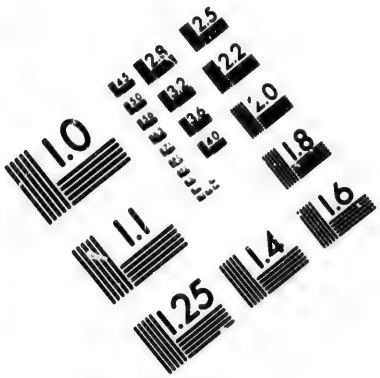
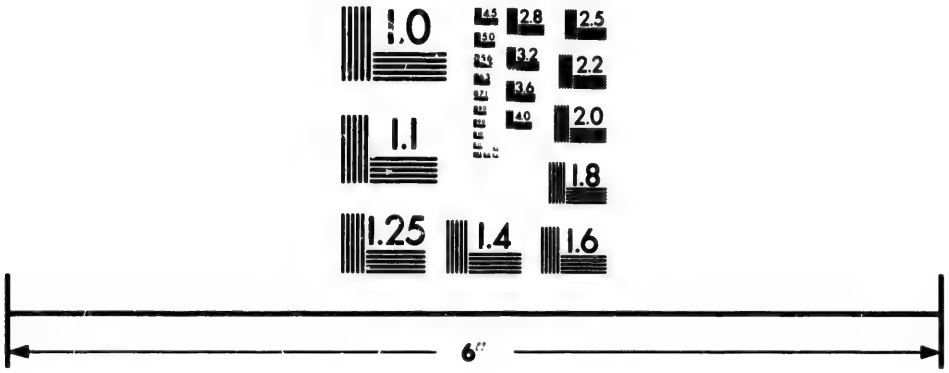
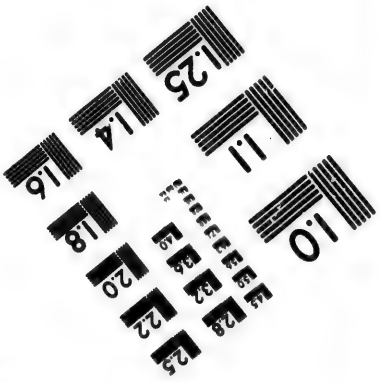


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.0

qu'il était destiné à produire, et manquant de ce qui devait en être le charme il est à peine compté par Dieu et par les hommes. Il en est de nous, sur ce point, comme de Dieu, qui dit, dans la Sainte Ecriture, *qu'il aime celui qui donne joyeusement.*

Mais pour entourer d'affabilité, de condescendance, de politesse, d'indulgence chacun de nos actes de charité il faut une forte habitude de nous dominer. N'hésitons donc pas, veillons sur nous, combattons courageusement nos penchants à l'égoïsme, à la sensualité, à l'orgueil : il s'agit de la charité, c'est-à-dire *de Dieu.* Aucune vertu ne porte mieux avec elle sa récompense en ce monde, et le St Esprit veut que nous y pensions, lui qui en louant les personnes de l'ancienne loi, dit presque toujours qu'ils furent *aimables*, *chéris de Dieu et des hommes* (1).

IV

Aimer le prochain c'est supporter patiemment ses défauts

Nous avons déjà parlé *du support*, nous devons en parler encore avec quelques détails et donner surtout *les raisons* qui nous obligent à le pratiquer. Le support est la grande croix des communautés, et cette croix, Dieu la laissera toujours pour donner à chaque religieuse l'occasion d'être bonne, patiente,

(1) Eccl. XLV. 1 etc.

compatissante, l'occasion en un mot de devenir *une sainte* et même de se rendre compte qu'*elle avance dans la sainteté.* La vie de communauté a, *par elle-même*, tant d'avantages, elle ôte à l'esprit tant d'inquiétudes, elle offre même pour le corps tant de bien-être que si Dieu n'y avait pas mis la nécessité de se supporter les uns les autres on ne pourrait que difficilement pratiquer *le renoncement quotidien* sans lequel cependant on ne peut aller au ciel.

Le support est exigé par les infirmités inhérentes à notre pauvre nature, infirmités morales surtout que nous appelons *défauts*, dont nous sommes tous plus ou moins atteints et qui ne peuvent en général, se guérir que par une force et une constance impossibles sans une grâce spéciale.

Toute réunion de personnes, même appartenant à une même famille, forme une espèce *d'hôpital* où chacun apporte ses infirmités : Il y a des caractères naturellement sombres et tristes ; il en est de nonchalants, d'ennuyeux et de rebutants qui murmurent toujours et se plaignent de tout ; il en est d'inconstants qui ne se trouvent bien nulle part et trouvent mauvais aujourd'hui ce qui hier les enthousiasmait ; il en est de grossiers dans leurs manières, dans leur tenue, dans leurs propos ; il en est d'emportés, d'irascibles, d'orgueilleux ; il en est de soupçonneux, de susceptibles, de délicats ; il en est de curieux, de flatteurs, d'ambitieux ; il en est d'exigeants : il en est qui ont une foule de manies...

Elle serait longue la liste des *infirmités de l'âme* ! La piété les adoucit, mais ne les guérit pas complètement, elle les rend moins apparentes, mais elle ne les détruit pas, elle les recouvre de charité mais ne parvient pas toujours à empêcher qu'elles ne se fassent quelquefois sentir... Oh ! dès que nous avons à vivre en communauté, même dans celles qui sont les plus régulières et les plus saintes, faisons provision de force, de paix, de bonté, de compassion ; pénétrons-nous bien surtout des deux pensées suivantes qu'il faudrait méditer souvent devant le St Sacrement.

1. J'ai des défauts moi aussi ; des défauts que je ne vois pas ou que je regarde comme légers et qui font sur mes compagnes l'impression pénible que leurs défauts à elles font sur moi. Cette sœur qui me froisse par son air ou sa tenue, par sa manière de parler, de s'habiller ou par ses exigences, suis-je sûre de ne pas la contrarier a mon tour ? J'ai certainement des manies comme elle a les siennes, et c'est parce que cette sœur est plus forte et plus pieuse que moi qu'elle ne me fait pas sentir ce qu'elle éprouve à mes côtés. Pourquoi donc tant me plaindre d'elle ? Pourquoi n'aurais-je pas la patience qu'elle a ? Pourquoi me croire parfaite et voir tant d'imperfections chez les autres ? (1)

(1) A une religieuse qui se plaignait continuellement des autres et dont la vie était un perpétuel murmure, il fut dit, un jour, par une de ses compagnes

2. Je me tourmente et je me plains de ce que telle compagne qui est à mes côtés et avec qui je dois vivre m'ennuie et m'aiguillonne... Examinons avec calme si mes plaintes et mon mécontentement sont bien fondés : *ce qu'elle fait, le fait-elle par malice ? — Sait-*

un peu exaspérée peut-être, les paroles suivantes que nous transcrivons avec fidélité.

" Bien que vous vous croyez parfaite, ma sœur, et que je vous tienne moi-même pour une bonne religieuse, je vous avoue que je souffre horriblement avec vous. Laissez-moi faire une simple énumération : Vous ne voulez que du pain frais parce que vous manquez de dents : moi, je ne puis le supporter, il me cause des indigestions et mon goût serait de manger du pain dur ; — vous faites servir la soupe toujours chaude et brûlante, moi je l'aime froide ; — vous ne permettez pas qu'on serve de la salade à cause de la faiblesse de votre poitrine ; moi, je vivrais de salade et c'est pour moi un grand sacrifice de ne point en avoir ; — vous ne voulez sur la table que des fruits cuits ; je n'aime que ceux qui sont crus et même verts ; — vous ne pouvez supporter un courant d'air : et, si je suivais mes goûts et me traitais selon mes besoins, j'ouvrirais toutes les portes et toutes les croisées ; — pendant les récréations, vous voulez toujours être assise ; moi je voudrais souvent me promener. — Il y a encore une infinité d'autres choses que vous faites par goût ou par besoin, et qui me fatiguent et me déplaisent souverainement. Vous êtes dans l'illusion, ma sœur, si vous croyez qu'on n'a rien à souffrir avec vous ; malgré votre grande vertu que je vénère, je puis vous assurer que vous êtes pour moi un sujet de sacrifice et de supports continuels ; mais je ne m'en plains pas parce que *j'ai aussi mes défauts et que j'ai besoin que vous les supportiez.* "

(P. Champagnat).

elle seulement que je suis contrariée ? — Pourrait-elle faire autrement ? — L'ai-je priée d'agir d'une autre manière ?—Et, après tout, ce qu'elle fait est-il bien grave, bien mal ? -- Si telle autre sœur que j'aime, faisait la même chose éprouverais-je la même contrariété ? — Moi, ne suis-je pas bien petite, bien délicate, bien peu vertueuse, bien susceptible surtout, pour me tourmenter de si peu de chose ? Ne vaudrait-il pas mieux prendre la ferme résolution de me faire à la manière de cette bonne sœur ? Je vivrais en paix et Dieu serait glorifié.

Ces simples réflexions suffiraient pour calmer l'irritation produite en nous par une compagne qui ne nous est pas sympathique, et si nous y joignions une prière bien humble, si à cette prière nous ajoutions un acte de bonté et de complaisance fait à cette compagne dans le but de nous *forcer à lui faire plaisir*, nous comprendrions bientôt la futilité de nos plaintes.

3. S'il faut supporter nos sœurs, ne faut-il pas aussi et surtout les pardonner ? Nous parlerons plus tard des sentiments d'aversion volontairement nourris et de leur culpabilité, qu'il nous suffise de demander à une religieuse comment elle ose, le soir, aller prendre son repos en gardant des *pensées rancuneuses* contre une de ses sœurs après la parole de Jésus-Christ qui ordonne de ne pas *laisser le soleil se coucher sans être réconciliés ;* comment surtout elle ose s'approcher de la Sainte Table après cette ordre si formel ; *Si au moment*

d'offrir un présent, à l'autel, vous vous rappelez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre présent, allez avant tout, vous reconcilier ; et puis, venez, offrir votre présent (1).

V

Aimer le prochain c'est lui vouloir du bien.

Ici, rien d'extérieur ; tout se passe dans le sanctuaire de l'âme. C'est un trésor qui s'amasse silencieusement sous le regard de Dieu, un trésor qui sera largement apprécié dans le ciel et qui sera la source de tous les actes extérieurs de charité qui rempliront de leur suavité la vie de la religieuse.

Cette pratique consiste à se réjouir sincèrement, dans le fond de son âme, des dons naturels et surnaturels que le bon Dieu à départis à chacune des sœurs de la communauté ; dons par lesquels nos sœurs sont plus utiles que nous, plus appréciées, plus estimées, en un mot plus saintes que nous.

Les dons naturels sont *la santé du corps,— l'amabilité des manières,—un jugement sain,— une intelligence brillante,—une parole facile,— une aptitude universelle pour réussir en toute chose.*

Les dons surnaturels sont : *une piété douce et attrayante,—un zèle ardent pour la gloire de Dieu, — la paix de l'âme qui se reflète par la*

(1) Math. v, 23.

sérénité du visage,— le don de persuasion pour ramener les âmes à Dieu.

Réjouissez-vous de voir tous ces dons accordés à vos sœurs comme si vous les possédiez vous même ; remerciez Dieu de les leur avoir donnes ; priez-le sincèrement de les leur conserver et de les augmenter en elles, même plus abondamment qu'en vous, si le bon Dieu voit qu'elles en feront un meilleur usage que vous. Si vous remarquez quelque sentiment d'envie ou de jalousie s'élever dans votre cœur, jetez-vous aux pieds de votre crucifix ou simplement prenez-le entre vos mains, baisez-le et dites.lui : *Donnez, mon Dien, donnez à mes sœurs plutôt qu'à moi ; elles en sont plus dignes.*

Poussée par ces sentiments qui, par la grâce de Dieu, s'acclimateront dans votre âme, laissez aux autres ce qu'il y a de meilleur quand vous le pouvez facilement et sans être remarquée. Demandez à Dieu de bien comprendre que l'état le plus utile pour pratiquer la charité dans toute sa pureté et par conséquent pour mériter les grâces de Dieu est de voir avec paix et bonheur les autres honorés, aimés, estimés et vous méprisée, — de voir qu'on écoute les avis des autres et qu'on rejette ce que vous dites, — qu'on accorde aux autres ce qu'ils désirent et qu'on vous le refuse à vous, qu'on donne aux autres ce qu'il y a de meilleur pour la nourriture, pour le vêtement, pour la cellule, et qu'on vous donne à vous ce qu'il y a de pire,—qu'on emploie les autres à des offices plus relevés et qu'on vous

laisse vous dans une fonction humble et petite parce qu'on vous croit sans aptitude, — qu'on a plus de soin des autres quand ils sont malades que de vous, — qu'on recherche les autres et qu'on vous évite... Oh ! oui, réjouissez-vous de ce bien qui arrive à votre prochain ; et si votre délicatesse et votre sensibilité humaine se sentaient froissées, lisez lentement cette page en forme de prière et forcez votre volonté à adhérer pleinement à tout ce que Dieu permet.

VI

Aimer le prochain c'est compatir à ses peines.

Voyez la force de ce mot si chrétien *compatir :* c'est souffrir avec un autre, c'est pour ainsi dire, approcher son cœur du cœur qui souffre, prendre une partie de la souffrance qu'il endure, la garder pour soi et alléger d'autant ce pauvre cœur.

Il y a dans toutes les communautés des *infirmières* pour les maladies du corps, pourquoi n'y aurait-il pas des *infirmières* pour les maladies du cœur et de l'esprit ? Nous savons bien qu'une Supérieure ne peut donner directement une telle charge, mais Dieu ne la donne-t-il pas ? St-Paul, au nom de Jésus-Christ, n'a t'il pas dit à tous les chrétiens *de pleurer avec ceux qui pleurent ?*

" *Les justes sont naturellement compatissants*, disent les livres Saints ; ce sont eux qui peuvent dire avec Job : *La compasion a tou-*

jours été ma compagne inséparable, elle a grandi avec moi et j'ai toujours mis mon bonheur à adoucir les ennuis de ceux qui étaient tristes et malades, — à consoler les affligés — et à relever les cœurs abattus par le découragement (1).

Voilà ce que toute religieuse doit pouvoir dire à Dieu, quand il lui demandera compte de ses rapports avec ses sœurs. Ah ! c'est que les tristesses, les déchirements du cœur, les afflictions, les découragements viennent dans les communautés tout aussi bien que dans le monde, et ils y sont sentis plus vivement peut-être parce que les cœurs que Dieu y a appelés sont plus délicats et que les distractions y sont moins faciles.

Ne laissez donc pas une de vos compagnes dans la peine sans aller lui dire un mot de sympathie, un de ces mots *du cœur* qui vont au cœur et y apportent toujours un soulagement. Ne sentez-vous pas que vous le pouvez toujours ?

Nous ne vous parlons pas des malades, des infirmes surtout, qui ont besoin sans doute de soins matériels mais surtout de soins spirituels et de paroles affectueuses " *Je suis grand partisan* des infirmes, disait St-François de Sales, et ai toujours peur que les incommodités que l'on en reçoit n'excitent dans les maisons un esprit de prudence par lequel on tache de s'en décharger... Une infirme est un saint exercice continuel pour la dilection des

(1) Job xxxi, 18 — xxx, 25.

sœurs." Pensez de vos sœurs malades ce qu'en pensait cet aimable saint. " Tant que je vous saurai attachée au lit de la douleur, écrivait-il, je me croirai obligé envers vous *à un respect particulier* comme envers une créature que Dieu éprouve et revêt de ses livrées ; et je vous témoignerai, comme à sa fiancée, le plus grand honneur."

VII

Aimer le prochain c'est faire du bien à son âme.

C'est bien là, comme nous l'avons dit, le but final de la charité : *le bien de l'âme ;* or, pour faire ce bien directement à nos sœurs :

1. Il faut s'occuper beaucoup de leur âme devant le bon Dieu,—demander tous les jours pour elles l'esprit de piété, l'esprit de dévouement, ce bon esprit en un mot dont nous avons parlé dans la première partie. Toute religieuse qui n'offre pas quotidiennement une partie de ses prières pour les membres de sa communauté, manque à la charité qu'elle lui doit, et nous croyons qu'on peut dire sans exagérer qu'elle ne participe que d'une manière bien faible aux grâces données à la communauté.

2. Il faut se regarder comme obligée d'entretenir *l'union entre les sœurs, la soumission à la Supérieure, la fidélité à la règle.* Il y a deux grands moyens pour remplir cette obligation :

1° Le bon exemple.

Le bon exemple est *un devoir* pour tous les fidèles : à tous Jésus-Christ à dit : *Que votre lumière*, c'est-à-dire votre vertu, *brille aux regards, afin que ceux qui la voient glorifient votre Père qui est dans le ciel* (1). — *Faites le bien*, ajoute St Paul, *non seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes* (2). Le bon exemple est pour la religieuse un devoir plus rigoureux que pour les autres fidèles. Elle doit porter partout *la bonne odeur de Jésus-Christ ;* partout son vêtement lui rappelle à elle-même et à ceux qui la voient qu'elle est consacrée à Dieu et qu'elle doit faire l'œuvre de Dieu. Alors même que votre vocation vous séparerait complétement du monde, vous vivez cependant avec vos sœurs qui tous les jours sont témoins *de chacune de vos actions*, — de votre piété à la chapelle, — de votre modestie dans les allées et venues, — de la douceur et de la paix que vous mettez dans vos paroles, — du dévouement que vous montrez à remplir votre emploi, ne sentez-vous pas que, comme à Timothée, St Paul vous dit : *Soyez un modèle accompli pour tous* (3) ?

Soyez un modèle, parce que le bon exemple est *une prédication continuelle*, et que vos ex-

(1) Math. v, 16.
(2) Rom. xii, 17.
(3) Tim. iv, 2.

hortations ne feront jamais le bien qu'auront fait vos actions.

Soyez un modèle, parce que le bon exemple est *une source de mérites* pour vous. Une religieuse, si surtout elle est un peu ancienne, ne peut pas être édifiante sans que son édification fasse du bien ; et si elle est cause d'une prière mieux faite, si, à cause d'elle, la règle est mieux observée, si la charité est mieux gardée, oh ! qu'elle soit heureuse ! l'Apôtre lui dit : *Celui qui par ses bonnes œuvres aura contribué à ramener une âme à Dieu, obtiendra la rémission de ses péchés quelqu'en soit le nombre* (1).

Soyez un modèle *en tout*, *dans la pureté de votre doctrine*, *dans l'intégrité de votre vie*, *dans la gravité de vos mœurs* (2). Soyez un modèle *toujours*, et *partout*. Partout et toujours vous êtes sous le regard de Dieu et sous le regard de vos sœurs.

Un modèle, dit encore St Paul, *dans vos discours* évitant la raillerie, la contention, la médisance, la vanité ; — dans *vos rapports avec le prochain* prenant garde à ne rien permettre qui n'inspire l'horreur du vice, l'estime de la vertu, l'amour de la religion ; — dans *votre charité*, vous montrant empressée à rendre service, à défendre les intérêts de vos sœurs, à prendre part à tout ce qui les touche ; — dans *votre foi*, n'hésitant jamais à soutenir

(1) Jac. v, 2.
(2) Tite. II, 7.

et à pratiquer les maximes de Jésus-Christ, les enseignements de l'Eglise, la parole du Souverain-Pontife, les ordonnances des Supérieurs ; — dans *votre modestie* veillant sur vos sens extérieurs et suivant avec fidélité toutes les règles qui indiquent la manière de marcher, de se tenir, de s'habiller. St Paul disait : *Tant que je serai l'Apôtre des gentils, j'honorerai mon ministère* (1) ; que chacune de vous dise hautement : *Tant que je serai religieuse, j'honorerai ma vocation par une vie exemplaire.*

2° La Correction fraternelle.

Voilà un moyen bien efficace pour maintenir l'ordre et la piété dans une communauté, mais, il faut le dire, moyen *peu pratiqué.*

Nous ne parlons pas ici de la *correction publique* qui se fait au chapitre, mais de la *correction secrète* faite charitablement, disons mieux, affectueusement à une sœur oublieuse de son devoir par une de ses sœurs qui l'aime et qui veut la rendre sainte.

Nous ne savons pas de marque d'amitié plus grande que celle-là, ni d'acte de charité plus surnaturel et par conséquent plus méritoire, ni, en dehors des Sacrements, de moyen plus efficace pour devenir sainte.

La correction fraternelle est une sorte *d'examen particulier à deux* qui ne peut être

(1) Rom XI, 13.

continué quelque temps sans produire nécessairement un amendement sérieux.

Deux âmes qui s'aiment, comme doivent s'aimer les âmes, et qui toutes les semaines se promettent l'une et l'autre d'être plus régulières, plus pieuses, plus douces, — qui s'indiquent leurs manquements — qui se surveillent, s'avertissent même du regard quand dans le courant du jour elles se surprennent en faute, ces deux âmes, priant l'une pour l'autre, deviennent bientôt des religieuses édifiantes.

1. Cette correction doit être faite *avec esprit de foi* et *une grande affection surnaturelle*, elle n'est pas longtemps possible sans cela ; on se froisse, on se lasse, on se sépare ; on finit par ne plus s'aimer.

Elle doit être *soumise à l'obéissance.* Cette intimité des âmes, même très surnaturelle, finirait par être dangereuse ; l'obéissance la sanctifie, la surveillance des Supérieurs au courant de ce qui se passe en éloigne les dangers.

Elle doit être *prudente.* Il ne suffit pas de se sentir aimé pour se croire permis de corriger ; il faut faire la correction selon le caractère des personnes : les unes, il faut les reprendre naïvement et sans détour ; les autres il faut les avertir indirectement, sans avoir l'air de leur faire la correction ; à celles-ci, il faudra adresser un avertissement par écrit, à celles-là il faudra le faire parvenir d'abord par intermédiaire... C'est par manque

de prudence que la plupart des corrections finissent par aigrir.

Elle doit être faite surtout *avec bonté*. Comment? C'est difficile à dire: il faut aimer beaucoup, beaucoup l'âme de sa sœur et ne jamais aller à elle sans l'avoir recommandée à Dieu.

2. La correction doit être reçue *avec humilité*, *avec respect*, *avec reconnaissance*. Que de choses à dire, mais inutiles si nous ne voulons pas *généreusement* nous sanctifier.

Elle doit être reçue *sans murmure*, *sans éclat*, *sans récrimination*, *sans bouderie*.

Reprenez le sage, dit Salomon, *et il vous aimera* (1). *Celui qui hait la correction est un insensé* (2), dit-il encore. Vous n'êtes donc pas *sage*, vous êtes donc une *insensée*, ma sœur, vous qui vous montrez si susceptible à un simple avertissement, qui voulez savoir le motif qui le fait donner, qui vous emportez, qui niez... Oh ! demandez à Dieu de trouver une amie assez dévouée pour vous avertir, et de vous donner pour elle assez d'affection pour ne jamais la rebuter. Demandez à Dieu que cette amie puisse vous dire ce que disait St François de Sales à l'âme à qui il faisait la correction fraternelle :

" Je veux que vous me sachiez beaucoup de gré de mes réprimandes, car c'est le plus grand témoignage que je puisse vous donner

(1) Prov. IX, 8.
(2) Prov. XII, 1.

et je reconnaîtrai que vous m'aimez, si vous me rendez le même service. Je ne puis souffrir en vous la moindre imperfection parce que je vous aime extrêmement ; ce qui ne me semble dans les autres que des mouches, me paraît en vous des éléphants à cause de la grande affection que je vous porte."

PARAGRAPHE SECOND

CAUSES DES FAUTES QUI SE COMMETTENT CONTRE LA CHARITÉ FRATERNELLE

La charité est si *attrayante* par elle-même, — elle est si *bonne* pour le cœur, — elle est si *méritoire* pour l'âme, — elle est si *nécessaire* pour aller au ciel, — elle est si *facile* à tout le monde et à tous les instants, — elle rend si *douce* la vie de communauté qu'on se demande comment il est possible qu'on puisse ne pas l'aimer avec enthousiasme et ne pas s'adonner de toutes les puissances de son âme à la pratiquer.

Et cependant les plaintes qui s'échappent de presque toutes les communautés se résument toutes dans cette seule parole : *Nous ne nous aimons pas assez !*

C'est que la pratique de la charité demande de l'abnégation, du dévouement, de l'oubli de soi-même ; elle demande une lutte pénible, douloureuse, incessante contre les penchants

mauvais de notre pauvre nature viciée par le péché.

De ces penchants naissent :

L'*indifférence* qui nous porte à mépriser ou à négliger au moins nos sœurs,

L'*égoïsme* qui nous porte à ne penser qu'à nous, — à ne nous occuper que de nous — et nous rend jaloux, médisants, rapporteurs,

L'*esprit de propriété* qui nous resserre le cœur et tarit en nous la générosité que demande Jésus-Christ,

La *sensualité* qui nous porte à nous attacher d'une manière toute naturelle à une compagne qui nous plait, à concentrer sur elle notre affection et par conséquent à nous refroidir pour toutes les autres.

Tout autant de causes qui affaiblissent et détruisent en nous la charité due au prochain.

I

L'indifférence

L'*indifférence* nait, dans une religieuse, de l'affaiblissement en elle de l'*esprit de piété*.

Elle néglige ses prières, elle fait mal son oraison, elle ne vit plus unie à Dieu ; et petit à petit elle ne voit plus *ses sœurs dans le cœur de Dieu*, sa communauté n'est plus sa famille, ses compagnes ne sont plus à son âme ce qu'étaient à son cœur les membres de sa famille naturelle et elle se surprend à se dire : " Cette compagne ne m'est rien ; il n'y a

entre elle et moi aucun lien ni de parenté ni d'amitié ; je serais fâchée sans doute qu'il lui arrivât du mal, je lui souhaite même tout le bien qu'elle peut désirer ; mais voilà tout et c'est bien assez. Pourquoi m'inquiéter de ses peines, et m'informer, ou même m'apercevoir si elle est triste ou joyeuse ? Si elle est contente, tant mieux ; si elle ne l'est pas, que puis-je faire ? elle a son travail, j'ai le mien ; elle a ses peines, j'ai les miennes..."

Nous n'exagérons rien et les religieuses qui se sont relâchées dans leur devoir de piété reconnaîtront bien là les pensées qui sont venues troubler leur cœur.

Oh ! n'est-il pas vrai, maintenant que vous lisez cette page devant le bon Dieu, que ces pensées sont bien mauvaises et que les nourrir c'est vous rendre bien coupable ?

Indifférente ! Cette compagne à qui vous donnez le nom le plus doux qui existe sur la terre après le nom de *mère*, le nom de *sœur !* — avec qui vous priez tous les jours et près de qui, tous les matins, vous recevez dans la sainte Communion le même Dieu qui vous dit à toutes deux : *mes enfants !*

Indifférente ! Cette compagne plus ancienne, qui vous a reçue dans la communauté, — qui vous a matériellement initiée à la vie de la maison et qui s'intéresse si vivement au salut de votre âme !

Indifférente ! Cette compagne avec qui vous avez fait votre noviciat, — que vous avez réellement aimée et qui vous aime encore, —

qui si souvent vous a soutenue dans vos ennuis, — qui prie tous les jours pour vous et que vous attristez par votre visage froid et votre silence affecté !

Indifférentes ! Toutes ces compagnes en faveur de qui Dieu a fait tant de miracles, qu'il aime tant et dont il est tant aimé ! — ces compagnes si saintes, malgré tout ce que peut dire votre imagination, si vertueuses, si charitables, si régulières ! — ces compagnes dont les prières peut-être empêchent Dieu de vous punir, — ces compagnes enfin à qui Dieu demandera, avant de vous ouvrir les portes du Ciel : *Vous a-t-elle aimées toutes !*

Ne voyez-vous pas que cette *indifférence* déjà si coupable, puisqu'elle fait de vous une oublieuse, une ingrate, une injuste et qu'elle force Jésus-Christ à être indifférent pour vous, ne voyez-vous pas qu'elle vous conduira peu à peu à *l'antipathie*, puis à l'*aversion* et qu'elle mettra votre âme dans un état habituel de péché ?

Lisez attentivement les deux réflexions suivantes :

1. La profession, renouvelant, fortifiant et complétant les vœux du baptême a fait de vous toutes une nouvelle famille, c'est comme une naissance nouvelle qu'elle vous a donnée, et vous voilà devenues membres d'un même corps, obligées — sous peine de manquer à un devoir rigoureux — de vous servir les unes les autres, de vous soulager, de vous protéger au même titre, dit St Paul, que les

membres du corps doivent se servir, se soulager, se protéger. *L'œil ne dit pas à la main : je n'ai pas besoin de votre secours. La tête ne dit pas aux pieds : vous ne m'êtes point nécessaires* (1).

2. La profession a fait de vous toutes des âmes aimées particulièrement de Dieu, des âmes à qui Dieu s'est communiqué et qui se montrent à nous, portant chacune d'elles gravé dans leur âme, mais bien visible au regard de la Foi, *la marque* ou *le sceau* du Dieu à qui elles appartiennent et au nom de qui elles agissent.

Demandez à un négociant pourquoi il ouvre ses trésors à un inconnu ; pourquoi il lui remet, sans hésiter, une somme d'argent considérable ? Il n'est ni son parent, ni son ami, ni son bienfaiteur ; il n'attend de lui ni récompense ni même un remerciement. — Pourquoi donc cet acte de confiance à un étranger, à un homme qui ne fait que passer et qu'il ne verra plus ? C'est que cet étranger est porteur *d'une lettre de change* qu'il a acceptée ou *d'un billet* qu'il sait dûment signé par un ami. — Voilà bien ce qui doit se passer entre nous. Chaque âme chrétienne, chacune de nos sœurs surtout, n'est-elle pas porteur d'une *lettre de change* tirée par Jésus-Christ sur vous ? Cette lettre ainsi conçue : *Ce que vous ferez à l'un des miens vous me le ferez à moi même* n'est-elle pas signée et scellée du sang

(1) 1. Cor. XII, 12 et S.

de Jésus-Christ ? Chaque sœur ne la porte-t-elle pas comme imprimée sur son front ? Ne l'avez-vous pas acceptée en devenant chrétienne, et n'en avez-vous pas renouvelé et ratifié l'acceptation par votre profession religieuse ?

Parmi les sœurs qui portent ce *sceau spécial* de Dieu, il en est en qui cette marque divine se montre plus spécialement. Ce sont les *sœurs âgées* et *les sœurs infirmes*, dont nous avons déjà parlé.

Ah ! celles-là ! elles ont droit à votre respect le plus profond et à vos attentions les plus délicates !

Les *sœurs âgées !* Respectez-les, ces vieilles servantes de Dieu, qui se sont usées à son service et à qui vous devez, en grande partie, le bien-être dont vous jouissez dans la communauté. Remontez à quarante ou à cinquante ans, demandez-leur les peines qu'elles ont eues, le travail auquel elles se sont livrées pour mettre la maison dans l'état où elle est, et vous serez étonnée de tout ce qu'elles ont fait.

Elles ne peuvent plus travailler à cette heure, mais elles sont encore le *soutien* de la communauté, et leur seule présence retiènt, commande, avertit, empêche beaucoup de fautes et beaucoup de relâchement.

Elles sont les *gardiennes de la règle*, le *conseil permanent* des jeunes sœurs qui sentiront réellement un vide autour d'elles quand elles ne seront plus là, ces chères anciennes si édifiantes.

Et les *infirmes* sur qui la main de Dieu semble s'être appesantie ! celles-là, par leur résignation, par leur patience et par leur humilité, — car il faut beaucoup d'humilité pour supporter en paix de se voir ainsi *inutile* quand on est encore jeune surtout, — expient pour vous, — vous épargnent des punitions méritées, — éloignent de vous des tentations auxquelles vous risqueriez de succomber.

Ne soyez pas *indifférentes* pour ces pauvres sœurs ou âgées ou infirmes ; entourez-les de soins ; elles sont si sensibles à une attention délicate ; elles ont tant besoin de services ! Ecoutez-les patiemment, ne vous montrant pas fatiguées de leurs redites ; allez quand vous le pouvez, leur tenir compagnie et gardez-vous de leur faire entendre qu'elles donnent beaucoup de peines et quelles sont inutiles !

Ne soyez pas non plus *indifférentes* les unes aux autres. Vous prierez tous les jours pour toutes vos sœurs, demandant instamment à Dieu qu'elles se sanctifient et que vous les aimiez bien. — Vous accepterez simplement, bonnement et joyeusement un service et vous le rendrez de même. — Sans jamais laisser en souffrance l'emploi dont vous êtes chargée, vous saurez cependant prêter le concours de votre expérience et de votre aide pour le succès de l'emploi des autres. — Vous serez disposée à avoir pour vos sœurs ces *petites attentions* qui font plaisir et adoucissent la vie. — Vous vous rendrez mutuellement ces *mille*

petits services qui indiquent une affection sincère et dévouée et enrichissent les autres sans appauvrir la personne qui les rend, et fallût-il vous gêner un peu pour arranger les autres, vous n'hésiterez jamais : *Un peu de mal supporté n'est pas comparable à beaucoup de bien fait à quelqu'un.*

II

L'égoïsme

L'égoïsme, ce sentiment exagéré de *l'amour de soi-même — l'orgueil du dedans*, comme on l'a si bien appelé — est l'ennemi mortel de la charité due au prochain. Faisant *de soi* le centre de tout, la fin à laquelle on rapporte tout, la règle selon laquelle on juge de tout, l'égoïsme remplit tellement le cœur de *l'amour de soi* qu'il n'y reste, dans ce pauvre cœur, plus de place pour le prochain. Claquemuré dans son individualité, l'égoïsme est étranger à toute affection dont il n'est pas l'objet direct et il finit par devenir l'être le plus à charge à lui-même et partant le plus malheureux. On a peine à l'avouer à soi-même ce hideux défaut ; mais si l'on examine, avec un peu de soin, d'où proviennent la plupart des fautes que l'on commet contre la charité, on reconnaîtra facilement qu'elles viennent presque toutes de *l'égoïsme.*

1. Voyez par exemple si *la jalousie*, ce sentiment pénible qui, semblable à un ver, ronge

le cœur et ne lui laisse aucun repos, n'est pas un fruit de l'égoïsme ?

Une *préférence* accordée à un autre qu'à nous, nous semble une injustice et nous indispose tout à la fois contre celle qui en est l'auteur et celle qui en est l'objet : *égoïsme*, *jalousie*..

Un *avantage* qu'une de nos compagnes a sur nous, un *succès* qu'elle remporte et auquel nous prétendions, nous offusquent, nous mécontentent et nous disposent à manquer de prévenances envers elle et peut-être à mal parler d'elle : *égoïsme*, *jalousie*.

Une *attention* que nos supérieurs ont pour une de nos compagnes, un *emploi* qui lui est donné et auquel nous aspirions, nous portent à croire qu'elle est plus aimée, plus estimée que nous, et fait naître, en notre cœur, un sentiment pénible qui, à la première occasion, se manifestera par des murmures, par des plaintes, par des bouderies : *égoïsme*, *jalousie*.

Une *louange* donnée en notre présence à l'une de nos compagnes nous froisse, nous aigrit, et se montre à nous comme une injustice qu'on nous fait : *égoïsme*, *jalousie*.

Un *avis* qu'on nous donne, une *observation* qu'on nous fait, ne s'offrent à notre esprit que comme une marque de la prévention qu'on nourrit contre nous et du défaut d'affection dans ceux qui nous parlent : *égoïsme*, *jalousie*.

La charité ne peut pas habiter dans un cœur ainsi ravagé par la jalousie. Oh ! pauvre

âme, qui éprouvez ces sentiments, qui vous en trouvez si humiliée et qui désirez si ardemment en être délivrée, allez souvent devant le Très-Saint Sacrement et vous adressant au Cœur de Jésus répétez-lui, des heures entières, avec toute l'ardeur dont vous serez capable : *Jésus doux et humble de cœur rendez mon cœur comme le vôtre ! — Jésus oublié et méprisé, apprenez-moi a être oubliée et comptée pour rien ! — Jésus qui vous êtes fait le serviteur de tous, faites que je devienne la servante de toutes nos sœurs ! — Jésus, si bon pour tous, si dévoué pour tous, accordez-moi la grâce de me donner, de me dévouer comme vous !*

2. Voyez encore comme il vient de l'*égoïsme* ce péché si facile à commettre, si répandu dans toutes les classes de la société, si commun — il faut le dire en rougissant — parmi les personnes adonnées à la piété : *la médisance.*

D'après les Livres Saints la médisance rend celui qui la commet un *être abominable* (1), et elle a pour résultat ordinaire de détruire totalement la charité dans une communauté.

La *charité*, en effet, unit les âmes et les cœurs, — la *médisance* les désunit.

La *charité* supporte et cache les faiblesses et les fautes, — la *médisance* découvre au grand jour le mal qu'elle voit.

La *charité* guérit les plaies de l'âme et du cœur, — la *médisance* les envenime.

(1) Prov., XXIV, 9.

La *charité* ne respire que la paix, — la *médisance* allume partout la discorde.

La *charité* porte au respect et à la soumission pour l'autorité,—la *médisance* fait tomber petit à petit l'auréole qui entoure les supérieurs.

Et tout ce mal que fait la langue médisante par ses révélations est le résultat d'un cœur égoïste. Pourquoi, en effet, cette sœur saisit-elle toutes les occasions de dénigrer ses compagnes ? Pourquoi épie-t-elle le mal que font les autres et va-t-elle le redire à tout le monde ? — C'est qu'elle ne peut souffrir qu'une autre dans la maison soit plus vertueuse, plus favorisée, plus estimée qu'elle ; c'est qu'il lui semble qu'elle se grandit en rabaissant les autres ; c'est qu'il lui semble qu'on lui enlève à elle tout le bien qu'on dit des autres.

La médisance se commet *directement* lorsqu'on impute au prochain un crime dont il n'est pas coupable, c'est alors *calomnie*, péché heureusement rare dans les communautés, — lorsqu'on exagère une faute commise, — lorsqu'on découvre sans nécessité une faute cachée ou un défaut qui n'est pas connu, — lorsqu'on interprète en mal une action qui est réellement bonne ou que tout le monde croit bonne.

La médisance se commet *indirectement* lorsqu'on nie le bien qu'un autre a fait, — qu'on le diminue, — qu'on garde un silence injurieux alors qu'on devrait approuver ou confirmer les éloges que d'autres donnent à

quelqu'un, — lorsqu'on loue l'action du prochain avec tant de froideur qu'on diminue l'estime qu'il a méritée.

La médisance devient plus ignoble quand, dit St Bernard, elle se couvre du manteau de l'hypocrisie. Quelquefois elle affecte des manières humbles, un air modeste, une voix pleine de compassion et de tendresse, laissant tomber des paroles comme celles-ci : " J'éprouve une réelle douleur de voir ma sœur tombée dans un si grand désordre ; je l'aime tant ! je voudrais bien n'être pas obligée à dire ce qu'elle a fait, mais tout le monde le sait. Pauvre compagne si bonne cependant ! Voyez jusqu'où elle en est venue... etc.

Ecoutez les paroles pleines de sens et de raison que le P. Valuy met sur les lèvres de la victime de la médisance : " Vous vous dites mes sœurs et je ne suis par personne au monde moins estimée et moins respectée que par vous. Est-ce que ma qualité de religieuse et la majesté de Jésus-Christ dont je suis devenue l'épouse, au lieu de m'ennoblir m'aurait flétrie et dégradée ? Vous vous garderiez de toucher à mon or, si j'en avais ; et vous me ravissez mon honneur mille fois plus précieux ! Jésus-Christ n'a-t-il donc pas encore, par tant de communions, déposé sur votre langue un peu de douceur et dans votre cœur un peu de charité ? En mangeant l'Agneau deviendrez-vous des loups, comme le reprochait St Chrysostôme au clergé d'Antioche ? Et vous, qui fuyez si scrupuleuse-

ment les vices grossiers du monde, n'avez-vous nul souci de vous damner par vos *médisances ?* " (1)

Un mot seulement du *jugement téméraire* qui est *la médisance préparée* et *élaborée lentement dans le cœur.* Il est défendu par Dieu, vous le savez bien. — Il est le plus souvent injuste parce qu'il se forme sur de simples apparences, — il est le produit de l'envie, de l'aversion, de l'intérêt, — il vous expose à être jugé par Dieu sans aucune miséricorde. Suivez donc le sage conseil de St François de Sales qui dit : *Si une action avait cent visages je la regarderais toujours par celui qui est le plus beau* ; et pensez que cette compagne que

(1) On a dit que pour ne pas tomber dans le vice de la médisance, il fallait être *aveugle, sourd et muet.* — *Aveugle* pour ne pas voir le mal où il est, loin de le soupçonner où il n'est pas, — *sourd* pour ne point écouter les rapports, — *muet* pour ne pas répandre ce qu'on aurait été contraint de voir ou d'entendre.

Et cette parole est vraie. Si nous sommes *humbles* nous serons cet *heureux aveugle* qui ne voit pas le mal dans les autres parce qu'il ne se croit pas le droit d'examiner ni de juger, — nous serons cet *heureux sourd* qui ne comprend pas la gravité du mal qu'on lui rapporte parce qu'il a assez à faire à s'occuper du mal qu'il commet lui-même, — nous serons cet *heureux muet* qui ne parle pas du mal qu'il connait parce qu'il se sent plus coupable lui-même que tous les autres et qu'il a besoin qu'on ne parle pas de ses fautes.

Et si nous sommes *charitables*, nous excuserons nos sœurs, nous les défendrons, nous cacherons leurs défauts afin que personne ne les voie.

vous jugez mal est *peut-être* à cette heure plus agréable à Dieu que vous. Il y a beaucoup de choses, dit St Bonaventure, qu'on regarde comme mauvaises parce qu'on ne les comprend pas et qu'on ne les voit que d'un côté ; et quand on les a comprises elles paraissent justes et raisonnables et nous font rougir de notre légèreté.

3. Voyez enfin s'ils ne viennent pas de l'*égoïsme, ces rapports imprudents* semés çà et là dans une communauté, comme on sème l'ivraie dans un champ, et qui y produisent *la froideur* d'abord, puis le *soupçon*, puis *la discorde*, puis *l'inimitié*, puis enfin laissent dans les cœurs ce *quelque chose de haineux* qui fait qu'on ne peut plus se voir. C'est, le plus souvent, par légèreté d'esprit qu'une sœur va ainsi redire à une compagne ce qu'elle a entendu dire sur son compte, c'est quelquefois aussi par malice, par jalousie surtout, c'est toujours avec cette pensée dominante : *Moi, je ne ferais pas ainsi, — moi, je ne dirais pas cela, — moi, je sais tout ce qui se passe !* Egoïsme, orgueil !

Oh ! qu'il est détestable, dans les communautés surtout, où on ne peut s'éviter, où il faut toujours vivre ensemble et travailler ensemble, ce vice si bien appelé *le vice spécial du démon* ! Le mal qu'il peut y faire est incalculable et il suffit de quelques mois pour qu'une maison, dans laquelle le démon a fait entrer une langue médisante et rapporteuse, soit entièrement bouleversée !

Dieu, dit le St Esprit, *hait six sortes de pécheurs mais il en est une autre sorte qu'il abhorre spécialement, ce sont ceux qui suscitent des discordes parmi leurs frères* (1).

Les *rapports* imprudents et irréfléchis, dit St Thomas, sont plus coupables que la médisance. Un péché, ajoute-t-il, est d'autant plus grave et plus opposé à la charité qu'il cause plus de dommage au prochain; ce dommage est d'autant plus grave que le bien qu'on lui ravit est plus précieux; or, le simple médisant ravit au prochain *sa réputation, son honneur*, chose bien précieuse sans doute, mais le rapporteur imprudent lui ravit l'*ami qui l'aimait*; il brise pour toujours peut-être les liens pieux et tendres qui lui rendaient la vie si douce. Dieu n'a-t-il pas dit: *que rien n'est comparable à un ami fidèle?* (2)

Rappelez-vous donc, pauvre religieuse qui vous sentez portée à aller divulguer ce que vous voyez et ce que vous entendez, rappelez-vous cette parole énergique: le démon se sert de vous comme d'un jouet envenimé; c'est lui qui vous lance ici, puis là; c'est lui qui vient s'asseoir sur votre langue et par votre moyen répand la discorde; c'est lui qui, le soir, quand

(1) *Fama ipsa quæ per detractionem tollitur, ad hoc maximè necessaria est, ut homo idoneus ad amicitiam habeatur; et ideo susurratio est majus peccatum quam detractio, quia amicus est melior quam honor, et amari quam honorari... Undè dicitur: amico fideli nulla est comparatio.* Sum. 2. 2. Q. 74.

(2) Prov., VI, 19.

deux ou plusieurs cœurs ont été refroidis, ou divisés, vous remercie et vous dit : *Tu as bien mérité de moi !*

4. Mais ne peut-on jamais découvrir les fautes du prochain sans blesser la charité et par conséquent sans offenser Dieu ?

C'est ici le lieu d'exposer avec soin la doctrine sur la révélation des fautes du prochain. Il est des cas où une religieuse pêcherait, et quelquefois grièvement, si connaissant les fautes d'une de ses compagnes, elle n'en parlait pas.

Cas où la révélation est commandée.

Lorsque par là on est à peu près sûr de procurer l'avantage spirituel ou temporel de la coupable parce qu'elle sera ou corrigée ou retenue.

Lorsqu'on est à peu près sûr de procurer l'avantage spirituel ou temporel de ceux à qui on fait connaître la faute parce qu'ils prendront des précautions et éviteront par là un mal qui les menaçait.

Lorsque l'autorité légitime nous ordonne cette révélation.

Lorsque par cette révélation on peut prévenir un désordre public ou empêcher un mal particulier.

Précautions à prendre en faisant la révélation.

Si on connaît la faute commise, sous le sceau du secret, il faut d'abord en parler à la

seule coupable afin qu'elle se corrige et qu'elle remédie aux suites de sa faute ; ce n'est qu'après, si la correction est mal prise ou si la coupable ne veut pas remédier au mal qu'elle a fait, qu'il faut en parler aux supérieurs.

Il n'est jamais permis en révélant une action coupable de le faire par un motif de haine ou d'aversion,—d'exagérer le mal,—d'interpréter en mauvaise part ce qui peut souffrir quelqu'excuse—de donner enfin ce qui est douteux pour certain.

La religieuse qui se croira obligée de révéler la faute d'une de ses compagnes fera bien de demander conseil au confesseur de la maison, de ne pas agir au moins sans avoir prié le bon Dieu de la garder prudente et charitable.

III

L'esprit de propriété.

L'*esprit de propriété* est aussi une des causes de l'affaiblissement de la charité et une cause d'autant plus dangereuse que *cet esprit* semble raisonnable.

On n'est réellement propriétaire de rien en communauté, mais on a *soin des objets* qui sont attachés à l'emploi que l'obéissance nous a confié :

C'est *la lingerie*, — c'est *la sacristie*, — c'est *une classe*, — c'est *la bibliothèque*, — c'est *l'infirmerie*, etc.

Et ce soin, exagéré quelquefois, finit par faire naître une certaine attache et pour l'emploi et pour tout ce qui sert à l'emploi et avec cette attache naît un défaut qu'on n'ose pas appeler de son nom propre mais qui s'appelle *l'avarice*... et l'avarice tue la charité.

Si c'est Dieu qu'une sœur a en vue en soignant tous les objets qu'on lui a confiés, en les tenant dans l'ordre, en les conservant brillants de propreté ; si toute la peine qu'elle se donne à pour but de prouver à Dieu qu'elle ressent profondément l'honneur qu'il lui a fait en lui confiant un emploi dans sa maison ; si le bonheur de plaire à Dieu domine tout autre sentiment personnel, la charité restera dans son cœur et une compagne peut aller lui demander ce dont elle a la charge, elle prêtera tout volontiers.

Mais si cette sœur n'est attachée à son emploi que par goût et aussi par amour propre et parce qu'elle a des succès ; si elle se complait dans ce succès, si son âme en recueille une jouissance toute naturelle, si elle prononce dans un sens de *propriété personnelle* ces mots : *ma salle*, *ma classe*, *mon linge*, *ma sacristie*, *mes enfants*... Hélas ! dans ce cœur, sans qu'il s'en doute, ce n'est plus la charité qui règne c'est *l'esprit de propriété*, c'est l'*avarice*. Qu'une compagne se garde bien d'oser déranger quelque chose à l'ordre qu'elle a établi, ou de lui faire quelque observation, ou de lui donner un conseil, bien moins encore de lui demander un des objets dont elle a la garde !

Cette compagne sera sévèrement grondée, elle sera repoussée, elle sera accusée de mettre le désordre partout, de ne jamais rien rendre, de ne savoir rien faire.

La charité cependant donne tout si volontiers ; la charité vient si joyeusement en aide à tout le monde !

IV

La Sensualité

Ce mot de *sensualité* désigne ici le sentiment qui nous porte à nous attacher d'une manière toute naturelle à une compagne qui nous plaît. Nous ne supposons rien de *mal* tout d'abord ; c'est une simple sympathie à laquelle on s'est laissé aller, — une conformité d'idée qui a rapproché les cœurs, — une amitié formée subitement ou petit à petit qui n'excluait pas Dieu mais qui n'y pensait que secondairement et n'avait pour unique but que de contenter le besoin de son cœur.

C'est là ce qu'on appelle *amitiés particulières* dont les effets ordinaires sont de détruire la charité universelle qui doit unir entr'elles toutes les sœurs, — de troubler l'ordre de la communauté, — de scandaliser les autres, — de rendre indocile à l'obéissance, — d'accoutumer à agir en cachette, — d'empêcher l'âme d'arriver à la perfection de son état, — de dessécher le cœur pour les choses de Dieu et d'y produire ce qu'on a appellé si bien *l'ennui de Dieu*, — d'exposer à une foule de tentations

violentes, — quelquefois et trop souvent, de conduire à des chutes humiliantes. " Je puis bien dire, écrit un prélat, comment ces sortes d'amitiés débutent ; je ne puis pas, je n'oserais pas dire comment elles ont quelquefois fini. Mais si une religieuse commence d'aimer ainsi qui que ce soit ou de se laisser aimer ainsi par qui que ce soit, qu'elle sache bien qu'elle commence de mourir à l'amour véritable. Elle quitte le ciel pur et paisible de la charité pour descendre dans une région de nuages et de tempêtes. Elle s'empoisonne, et, qu'elle le veuille ou non, travaille à empoisonner ses sœurs. Satan peut s'en aller d'une communauté où de telles amitiés subsistent : son œuvre s'y fera sûrement et d'elle-même. " (1)

Nous allons citer ici, d'un auteur ancien, quelques pages que nous croyons propres à éclairer les âmes sur ce sujet important.

1. Tout ce qu'il y a d'excès dans l'attachement que l'on a pour une sœur, est nécessairement pris sur la portion que l'on en doit à toutes les autres. Le cœur rempli, satisfait par cette unique jouissance, n'en demande plus d'autres ; ce n'est plus un besoin pour lui d'aimer toutes ces sœurs et d'en être aimé ; il est rassasié. Plus cette amitié est concentrée dans un seul objet, et plus elle est vive ; plus elle apporte de contentement à l'âme, et plus, par conséquent, l'âme s'y attache ; elle est toute dans cet objet, et c'est précisément

(1) Mgr Gay.

encore là ce qu'on appelle une passion. Tout ce qui l'y ramène, lui plaît ; tout ce qui l'en distrait, lui est à charge. Quand deux amies sont réunies et s'entretiennent ensemble, il est aisé de présumer quel sera l'accueil que recevra l'indiscrète qui tentera de les aborder. Bientôt et infailliblement les pensées, les sentiments, les petites antipathies, les griefs, les sujets de plaintes, et tous les défauts de l'une, deviendront communs avec l'autre. Il faut l'avouer avec humilité : en nous rapprochant trop, surtout quand c'est contre l'ordre de Dieu, nous nous communiquons plus facilement nos défauts que nos vertus. On épouse aveuglément les intérêts de ceux avec qui on se lie ; ils ne peuvent jamais avoir tort, ni ceux qui leur sont .opposés, avoir raison. Hélas ! nous avons déjà tant de peine à pardonner au prochain ses torts envers nous ; que sera-ce quand nous aurons fait cause commune avec une amie ? Les manquements envers elle deviendront des manquements envers nous ; nous verrons ainsi se doubler nos tentations contre la charité, et il faudra, ou doubler aussi nos pénibles efforts de résistance, ou s'attendre à voir se doubler nos fautes contre cette principale vertu. Et sans aller jusqu'à une amitié particulière bien décidée, tel sera le résultat de tout intérêt trop naturel que nous prendrons pour quelqu'un.

2. N'est-ce pas encore dans les petites réunions, formées par l'amitie, qu'on se permet de parler avec toute liberté sur le compte du

prochain? qu'on dit volontiers tout ce que l'on sait et ce qu'on en soupçonne? qu'on décide de l'estime ou du mépris qu'il mérite? et qu'on juge, non seulement sa conduite extérieure, mais encore jusqu'à ses plus secrètes pensées, jusqu'à ses intentions les plus cachées.

N'est-ce pas là qu'on parle avec légèreté, pour ne rien dire de plus fort, de la conduite des supérieurs et confesseurs; qu'on interprête en mauvaise part leurs avertissements et tout ce qu'ils font; qu'on les compare défavorablement les uns aux autres : de là l'esprit d'insubordination, d'arrogance, de parti dont les suites funestes sautent aux yeux.

On n'y épargne pas non plus la règle, dont on trouve certains points gênants, minutieux, peu sages et mal assortis aux circonstances; de là le mépris des règles, le relâchement, et souvent l'infidélité à sa vocation.

Le monde trouve quelquefois sa place dans ces communications intimes. On se plaît à y raconter ce qu'on a vu dans le siècle, les habitudes ou amitiés qu'on y avait contractées, le genre de vie aisé et commode qu'on y menait, les occupations agréables auxquelles on y était appliqué, les espérances heureuses qui semblaient y annoncer un avenir brillant et flatteur. Tous ces discours, outre qu'ils caressent *ce tendre moi-même*, cet amour-propre qu'on a tant de peine à dompter, retraçant vivement à l'esprit l'image séduisante du monde, portent insensiblement à l'aimer,

à le regretter, à le rechercher, et ne peuvent qu'inspirer du dégoût pour l'état religieux.

3. Il y a plus encore; on aime à communiquer jusqu'à son propre intérieur à ses amies; on n'a rien de caché pour elles : les confidences sont si douces! En conséquence, on déploie volontiers sous leurs yeux ses répugnances, ses peines, ses affections, ses goûts particuliers, souvent même jusqu'à ses tentations et aux secrets les plus cachés de sa conscience; et, comme l'amitié ouvre la voie à l'imitation, les façons de penser, les manières d'agir, les peines intérieures, tout, jusqu'aux imperfections et aux défauts, pour ne rien dire de plus ici, devient *un* et *commun*. Si l'on en vient encore, et ce qui est bien ordinaire dans ces sortes de liaisons, jusqu'à se rendre compte mutuellement des avis que l'on reçoit d'une supérieure, d'une maîtresse, d'un confesseur, on parvient à les rendre entièrement inutiles pour soi. Eh! quelle perte, quel abus des grâces! cette sainte semence que Dieu fait répandre dans notre cœur, ne peut y germer et y produire du fruit qu'autant que nous la conservons soigneusement, que nous l'échauffons au-dedans de nous, que nous la nourrissons par nos réflexions et notre travail intérieur. Si nous la mettons à découvert par l'indiscrète révélation que nous en faisons, tout sera fini, elle nous aura échappé; elle sera sortie de notre cœur par la bouche qui en a fait une malheureuse confidence; nous n'en serons plus

touchés, affectés ; nous ne nous en occuperons plus ; et puis encore, est-il bien ordinaire que celle à qui l'on fait part de ces avis, les respecte beaucoup? ne lui semble-t-il pas qu'on ne lui en fait part que pour les soumettre à son jugement et avoir son opinion ? Aussi ne manque-t-elle pas de dire ce qu'elle en pense ; elle les commente, elle les explique, elle les modifie ; et voilà des avis qui n'ont plus d'autre poids dans l'esprit de l'indiscrète qui en fait confidence, que celui que leur donne l'opinion de l'aveugle et téméraire amie qui l'a écoutée. Ainsi on arrête, dans sa source même, le cours des grâces que Dieu nous avait ménagées pour nous conduire à la perfection à laquelle des âmes religieuses doivent tendre toute leur vie.

4. Il est encore un piége contre lequel doivent se mettre en garde les personnes dont le cœur est si porté à se donner. Il est possible qu'elles trouvent un danger dans les rapprochements même qu'elles doivent avoir avec leurs supérieurs, et qu'au lieu de retirer de ces communications des fruits de grâce, des encouragements et des moyens d'avancement dans la vertu, se laissant aller au penchant d'une sensibilité humaine, elles ne sachent goûter, dans les rapports d'une direction spirituelle, que les douceurs de la confiance, les tendresses de l'amitié, les jouissances de l'intérêt qu'on inspire et des témoignages que l'on en reçoit, et qu'elles ne corrompent encore de cette manière la source

des secours que Dieu leur avait préparés. Ne redoutez donc pas un peu de sérieux, de sévérité même, dans ceux qui vous dirigent ; c'est pour vous une sûreté. Hélas ! telle est notre misère, que je ne sais si nous avons moins à redouter l'écueil de la confiance que celui de la prévention.

Celles donc qui ont du zèle pour atteindre à la perfection de leur état, doivent apporter le plus grand soin à préserver leur cœur des surprises de tout attachement naturel, de toute amitié particulière, destructif de la charité telle que Jésus-Christ en a fait son précepte, et ne pas oublier que tous les maîtres de la vie spirituelle ont toujours appelé ces sortes d'attaches, *la peste des communautés.*

V

La Religieuse sans charité pour le prochain

La tableau suivant que nous empruntons au *Guide du Séminariste* résume en les complétant les avis que nous venons de donner.

Le cœur est le foyer de la charité. Quand la charité n'y réside pas, il est froid ; quand elle y règne, il est ardent et embrasé. Si donc nous descendons dans le cœur de la religieuse peu charitable nous le trouverons à coup sûr froid et insensible à l'égard du prochain : l'égoisme y tiendra la place de la charité. Non-seulement il n'aura point d'amour pour ses sœurs, mais il aura contre

elles des sentiments d'aversion, de jalousie, de rancune ou autres de cette nature.

La religieuse peu charitable ne pense point habituellement à ses sœurs avec affection et dévouement ; elle y pense plutôt avec un certain fonds de malveillance, ou du moins d'indifférence et de froideur.

Si elle a connaissance de quelque faute commise par une de ses sœurs, au lieu de chercher les moyens de l'excuser, elle prend plaisir à la condamner au tribunal de son mauvais cœur, elle noircit ses intentions et attribue à une malice réfléchie ce qui peut-être n'a été que l'effet de la fragilité ou de la distraction.

Si la coupable n'est pas connue, elle veut la connaître, elle ; elle examine, elle recherche, elle fait des rapprochements, des suppositions et si elle ne juge pas absolument, elle soupçonne du moins et semble prendre plaisir à penser que ses soupçons sont fondés.

Si surtout elle se croit elle-même atteinte parce qu'elle appelle un mauvais procédé, elle n'admet aucune excuse, aucune faiblesse, aucune légèreté. Son amour-propre froissé s'irrite vivement, et c'est alors qu'elle incrimine plus malignement que jamais les intentions de celle qu'elle devrait traiter avec une indulgente charité.

Elle est jalouse, et sa jalousie nourrit en elle des sentiments d'aigreur qui ne sont compensés par aucune jouissance.

La raillerie lui est familière : pas un travers qu'elle ne censure, pas une gaucherie qu'elle ne fasse ressortir par des ironies piquantes ; supérieurs, égaux, inférieurs, nul n'est épargné. Toujours moqueuse, toujours caustique et mordante, elle triomphe quand elle peut égayer une conversation aux dépens du prochain.

Son extérieur même annonce son mauvais penchant à l'ironie. Son regard est scrutateur, quelquefois faux, dédaigneux et malin ; son sourire est sardonique et railleur comme sa langue.

Connaissant sa disposition habituelle à la raillerie on tâche de se préserver de ses coups de langue, on vise à lui être agréable, on la flatte, on l'applaudit, mais au fond on la redoute et personne ne l'aime.

Ses amies, quand elles prêtent le flanc à ses critiques incisives, ne sont pas plus ménagées que les autres. Tout au plus s'abstiendra-t-elle de les blesser si elles sont présentes ; mais en leur absence, elle les fustigera sans pitié par ses paroles sarcastiques.

La gloire qu'elle attache à un prétendu bon mot exerce sur elle un empire absolu : faire le sacrifice de ce bon mot lui est impossible ; le vain plaisir de passer pour femme d'esprit étouffe les inspirations que la charité lui suggère.

Autant elle aime à blesser les autres par ses railleries, autant elle s'indigne si l'on se permet de la blesser elle-même : on dirait

qu'elle se regarde comme une petite divinité qui ayant droit de vie et de mort sur tout le monde, veut être respectée de ceux même qu'elle immole.

Les médisances, quoique parfois assez notables, sont à ses yeux des bagatelles insignifiantes, elle dit tout ce qu'elle sait, sans ménagement et sans contrainte ; sa mauvaise langue produit au grand jour de la publicité les fautes les plus cachées, et son habitude à cet égard est si bien formée qu'elle n'a pas même la pensée de retenir les indiscrétions qui lui échappent.

Si elle ne trouve pas matière suffisante à ses médisances dans l'enceinte du couvent, elle fait des excursions hors de cette enceinte ; elle relève les fautes que ses anciennes compagnes ont commises et blesse la reputation de quelques personnes du monde qui ne se doutent guère qu'une religieuse les déchire.

Non contente de débiter ce qu'elle sait, elle veut qu'on lui dise ce qu'elle ignore, pour avoir le plaisir de l'apprendre à d'autres. Elle fréquente à dessein celles qui lui ressemblent, espérant toujours en tirer quelque chose, et elle s'isole des religieuses pieuses et charitables qui n'ont jamais rien à lui dire de ce qu'elle veut savoir.

Apprendre du nouveau contre le prochain, voilà son plaisir. Si on ne lui dit rien, elle interroge; si on lui dit quelque chose, elle écoute avec avidité, et fait voir par des signes certains qu'on l'intéresse et qu'on l'amuse.

Sa conscience a beau protester contre ces licences elle la traite de scrupuleuse et ne tient aucun compte de ses réclamations et de ses murmures.

Encore si elle était véridique dans ses récits contre le prochain, mais malheureusement il n'en est pas ainsi ; aveuglée par la manie du dénigrement, elle ne calcule pas la portée de ses paroles et, si elle ne se permet pas des calomnies formelles, elle donne dans des exagérations qui blessent la vérité et la charité du même coup.

S'aperçoit-elle de ces exagérations après que le mot est lâché ? elle ne revient point sur ce qu'elle a dit, se persuadant que le fond est vrai et qu'on a d'ailleurs oublié déjà la parole imprudente qu'elle vient de proférer.

Faut-il s'étonner si, ne mettant aucun frein à sa langue elle fait à chaque instant des indiscrétions, quelquefois assez graves en elles-mêmes et dans leurs résultats ?

Aussi n'est-ce pas à elle que l'on confiera des secrets importants ; on sait trop bien que celui qui révèle sans scrupule les fautes du prochain ne se reprochera guère la révélation d'une confidence. Et puis, on peut lui déplaire quelque jour ; or comment croire que, le cas échéant, elle respectera les secrets de celle qui aura encouru sa disgrâce.

Par ses discours plus que légers, elle introduit la division dans la communauté. Elle brouille des amis par des coups de langue, et celles qui sont déjà froides les unes envers les

autres, elles les refroidit encore davantage par d'imprudents rapports.

N'attendez point d'elle ce qui s'appelle prévenance, égards, complaisance, service d'amie : ce sont des fruits de la charité, et la charité est une vertu dont elle ne connaît que le nom.

Qu'on ne se permette pas de lui manquer ; elle ne l'oublierait jamais ; l'amitié la plus étroite ne serait rien pour elle ; elle la briserait à l'instant même comme le verre et la remplacerait par un mauvais levain de rancune amère et vivace.

Non-seulement elle ne revient point la première quand elle a quelque ressentiment contre une de ses sœurs, mais elle l'accueille froidement si elle fait de charitables avances.

On pourrait presque demander s'il y a place pour une affection véritable dans son cœur froid et sec. La charité ne l'animant point de sa flamme, elle ignore la douceur d'un tendre attachement, et si elle aime quelqu'un, c'est elle-même et elle seule.

Quelle différence, quel contraste entre un cœur ainsi disposé et le cœur de Jésus qui aimait tout le monde, et ses propres bourreaux comme les autres, et qui disait d'eux : Mon Père pardonnez-leur ils ne savent pas ce qu'ils font.

VI

Derniers avis.

La vertu ne s'apprend jamais mieux, disent les Saints, qu'en la réduisant en pratique.

Mais aussi, ne l'acquiert-on pratiquement qu'en proportion du désir qu'on a de l'acquérir.

Ce désir de la vertu n'existe que lorsqu'on l'aime et on n'aime la vertu qu'en proportion de l'estime qu'on en fait.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent, est, ce nous semble, bien propre à nous faire estimer, aimer et pratiquer *la charité fraternelle;* nous allons cependant indiquer encore quelques pensées qui fortifieront les résolutions que Dieu nous a inspirées.

1. Sachez bien, avant tout, que *sans la charité fraternelle il est impossible de vous sauver.* C'est le précepte de Jésus-Christ lui-même, un des plus essentiels de notre sainte religion.

On peut sans doute, dit St-Thomas, accomplir le précepte de la charité de différentes manières et pourvu qu'on l'accomplisse, que ce soit d'une manière ou de l'autre, cela suffit à la rigueur, mais faut-il cependant *réellement l'accomplir* (1).

Il y a des degrés dans la vertu *de charité fraternelle* : quelques-uns sont purement de conseil ; par exemple : *préférer toujours notre prochain à nous-mêmes, — ne se refuser jamais à faire ou à supporter quoique ce soit pour l'amour du prochain, — donner sa vie, s'il le fallait, pour protéger celle du prochain.*

Mais, il est un degré de charité d'une né-

(1) *Quælibet charitas sufficit ad salutem.*

cessité absolue, ce degré, *c'est d'aimer notre prochain comme nous-mêmes.*

Rien de plus clair. Si donc vous aimez le prochain d'un amour semblable à celui que vous avez pour vous-même, vous êtes en sureté de conscience, mais si vous n'avez pas cet amour, vous violez *la loi de charité* dans ce qu'elle a d'essentiel.

2. Chaque vertu soit théologale, soit morale, tend à nous faire acquérir la charité, et c'est dans la charité dit St-Thomas, *que consiste la perfection de la vie chrétienne.* (1) Prenez donc garde, vous qui vous faites scrupule de manquer quelquefois de ponctualité, — d'omettre, même par une raison de charité, quelques-unes de vos prières, — vous si zélée à reprendre vos sœurs pour un léger manquement, — si tenace à refuser l'autorisation de faire gras un jour d'abstinence,—vous qui vous montrerez si rigide pour de petits détails, —mais qui êtes sciemment et volontairement sévère dans vos jugements, — obstinée à garder rancune et à ne pas parler à une sœur qui vous a manqué, — raide pour conserver votre dignité,—impérieuse pour sauvegarder vos droits, — méprisante pour celles qui ont moins de talents que vous, — jalouse envers celles qui réussissent mieux que vous, — habile à relever les travers et les défauts des autres, — prenez garde ; et voyez si vous ne

(1) *Per se et essentialiter consistit perfectio christianæ vitæ in charitate.* (2. 2· q. 184.)

faites pas plus de cas de ce qui est *de conseil* que *de la charité qui est de précepte.*

3. La charité de précepte réside principalement dans le cœur et comme on ne peut jamais dire, quoiqu'on fasse, qu'*on aime trop le bon Dieu*, jamais non plus on ne peut dire *qu'on aime trop le prochain* parce que l'amour chrétien *n'a point de bornes.* On pourra bien aller trop loin dans les démonstrations extérieures de l'amour, on n'ira jamais trop loin dans l'amour lui-même qui ne peut se séparer de la bienveillance du cœur. Aimons donc notre prochain autant que nous le pouvons nous ne dépasserons jamais les bornes du précepte et nous devrons toujours répéter les paroles de l'Evangile : *Je ne fais que ce que je dois faire* (1).

4. Revenons encore, une dernière fois, mais plus explicitement, sur la nécessité de *surnaturaliser* notre charité fraternelle. Cette dernière page est surtout essentielle pour ces âmes qui ont une nature plus aimante et plus dévouée, qui s'attachent à leurs sœurs avec une extrême facilité, et pour qui *se donner*, *être affectueuses*, *témoigner leur affection* semble quelque chose d'inhérent à leur nature.

Ce n'est pas simplement *l'amour*, c'est-a-dire, *l'affection et le dévouement* qui est commandé par la loi évangélique, mais *l'amour de charité* qui a Dieu pour but final et qui aime le prochain parce que *à travers lui et en lui* il

(1) Le P. de Bergame.

aperçoit toujours Dieu et parce que, en l'aimant, il obéit à Dieu et il contente Dieu.

Qu'on aime tant qu'on voudra le prochain de cet amour d'instinct que donne la nature et qui est un besoin irrésistible pour certaines âmes plus délicates, un tel amour *ne sert de rien pour le ciel.*

L'amour qui mène au ciel est une impression du Saint-Esprit par laquelle notre volonté se livre au service du prochain pour l'amour de Dieu, de telle sorte cependant que ce n'est pas la volonté seule ni le Saint-Esprit seul qui opère cet amour, mais la volonté *prévenue*, *excitée* par le Saint-Esprit et agissant d'après cette impulsion.

Cet amour est *un don de Dieu ;* et, dit St-Augustin, il faut le demander instamment au Seigneur. *Charitas a Deo est ; oremus ergo ut ab illo detur a quo jubetur.* Si nous n'aimons pas comme il faut, c'est que nous ne demandons presque jamais à Dieu d'*aimer comme il veut que nous aimions.*

ARTICLE QUATRIÈME

RÉCOMPENSES DE L'AMOUR DONNÉ AU PROCHAIN

Mon Dieu ! disait un Saint, *pourquoi ne nous aimons-nous pas tous comme vous nous l'ordonnez ! Ah !* ajouta-t-il après un moment de réflexion, *ce serait trop beau ! trop beau ! nous n'aurions presque plus rien a envier au ciel !*

Nous aimer tous comme le veut Jésus-Christ, c'est-à-dire être les uns pour les autres ce qu'une mère est pour son enfant, attentive à tout ce qui peut lui être utile ou agréable, vivant de sa vie, souffrant de ses douleurs, souriant de ses sourires.

Nous aimer tous comme le veut Jésus-Christ, c'est-à-dire être l'un pour l'autre à ses petits soins que prodigue à sa mère infirme ou malade la jeune fille tendre et dévouée; elle veille la nuit près d'elle, elle ne la quitte pas le jour, elle devine au mouvement de ses lèvres ce que réclame sa maladie... et défaillante elle-même, elle ne dit jamais: *Je suis lasse.*

Nous aimer tous comme le veut Jésus-Christ, c'est-à-dire nous attacher l'un à l'autre avec cette amitié qui attache deux sœurs et les porte à mettre tout en commun les joies, les peines, les richesses, les vêtements, les parures.

Nous aimer tous enfin comme le veut Jésus-Christ, c'est-à-dire être pour l'âme des uns des autres ce qu'est pour *l'âme d'un inconnu* le missionnaire qui quitte tout pour l'instruire, pour la purifier et la sanctifier, — ce qu'était St Vincent de Paul, pour les orphelins, les coupables, les délaissés, — ce qu'est la sœur de charité pour tous ceux auprès desquels l'obéissance l'envoie, — ce qu'a été Jésus-Christ qui a donné son sang et sa vie pour nous, ce qu'il est encore, ce divin Sauveur, qui pendant que nous oublions ces

bienfaits, que nous nous servons de ses dons pour l'offenser, continue à nous aimer, nous supporte, nous prévient, nous recherche et dès les premières démonstrations d'un retour sincère, est prêt à nous rendre son amitié et ses faveurs les plus intimes.

Oh ! oui, ce serait trop beau !

Et cependant n'est-ce pas cela que voudrait le bon Dieu ? N'est-ce pas cela que toute jeune fille aspirant, dans le monde, à être religieuse, *croit trouver* dans le couvent où elle veut s'enfermer ? N'est-ce pas cela qu'elle *se propose d'être* pour toutes les compagnes que Dieu lui donnera ? Elle a étudié la vie religieuse au pied du tabernacle, elle a médité les enseignements de Jésus-Christ et des Saints et elle est tellement convaincue que cet esprit de charité et de dévouement forme l'essence de la vie religieuse qu'elle y renoncerait si elle pouvait supposer qu'on ne s'y aime pas comme le veut Jésus-Christ.

Sans doute, il y aurait *un peu de lassitude* pour se dévouer continuellement et être pour tous comme une vraie mère et une vraie sœur ; — Il y aurait *un peu de peine* pour dompter continuellement son amour-propre et se regarder et agir comme la servante de toutes, mais comme cette lassitude et cette peine seraient largement compensées !

Voici les récompenses que déjà sur la terre Dieu donne aux âmes qui se livrent *à la pratique de la charité fraternelle.*

Elles deviennent *bonnes*, elles deviennent

heureuses, elles deviennent intimement *unies entr'elles*

I

La pratique de la charité rend bon

La religieuse qui s'adonne à la charité fraternelle devient *réellement bonne*, c'est-à-dire, qu'elle éprouve comme un besoin irrésistible de faire du bien alors même qu'elle n'a point de retour à attendre, — de se donner, — d'excuser les défauts de ses compagnes, — d'interpréter les actions qui la blesseraient de la manière moins défavorable, — de pardonner avec bonheur, — de punir toujours à regret quand il faut punir, — de posséder en un mot, tout ce qui, sur la terre, peut la rendre plus semblable à Dieu.

Dieu en effet n'est *si bon*, à notre égard, au point d'être appelé *l'être bon* par excellence, le *seul bon*: *nemo bonus nisi solus Deus*, que parce qu'il est *la charité même*. Dieu est tout bonté parce qu'il est tout charité.

Et il en est de même de Jésus-Christ, et dans des proportions diverses de Marie, des Anges, des Saints qui sont dans le Ciel et de ceux qui vivent encore sur la terre : c'est la charité qui les a poussés et les pousse encore à tant de sacrifices, à tant de libéralités, à tant de services de toute sorte qui ont rempli toutes les heures de leur vie.

De tous on peut dire et on doit dire : *Ils sont bons.*

Dieu, dit Bossuet, lorsqu'il forma le cœur et les entrailles de l'homme, y mit premièrement *la bonté* comme le propre caractère de la nature divine.

C'est *ce fonds* de bonté, — cette *mine* inépuisable, puisqu'elle est divine, que la *charité exploite pour ainsi dire* et d'où elle tire à chaque instant du jour un nouvel acte de bonté.

Si nous ne refusions jamais, pendant quelque temps, de faire avec simplicité les actes de charité qui se présentent à nous, nous finirions par être tellement *bons* que la bonté passerait dans notre nature et nous ne pourrions sans nous faire violence, nous empêcher d'être pour tous comme *une petite Providence.* Alors, nous serions généreux, serviables, indulgents, polis, désintéressés, obéissants envers nos supérieurs, conciliants avec nos égaux ; — alors nous excuserions sans efforts, nous nous intéresserions aux succès des autres, nous chercherions à faire briller ceux qui nous entourent, — alors nous serions avides de faire du bien à l'âme de ceux surtout qui vivent avec nous, nous prierions avec un vrai sentiment de bonheur pour leur conversion ou leur persévérance, — alors nous ferions passer dans les actes de notre vie sans même songer que ce sont des commandements, toutes les paroles de Jésus-Christ et de St Paul, nous ordonnant l'union, la paix, la concorde, le support, le pardon, la compassion, la miséricorde, la joie, le dévouement, tout ce qui peut faire ressembler à

Jésus-Christ dans ses rapports avec les hommes, — alors nous comprendrions, mais sans faiblesse et sans fadeur ce mot d'un philosophe : *Pour être toujours assez bon, il faut quelquefois l'être un peu trop.*

II

La pratique de la charité rend heureux

La religieuse qui s'adonne à la charité fraternelle devient heureuse.

1. Parce qu'elle est assurée, — d'une assurance certaine, fondée sur la parole de Jésus-Christ, — que tout ce qu'elle fait pour ses sœurs, Dieu le lui *fera à elle*, — que tout ce qu'elle souhaite à ses sœurs alors même qu'elle ne peut réellement le leur faire, Dieu le *lui fera à elle.*

La charité fraternelle a une admirable puissance ; ellle ne travaille jamais en vain même quand elle n'obtient pas ce qu'elle voulait ; *le mérite* vous revient à vous qui avez essayé de faire du bien et qui n'avez pas réussi ; et au ciel les saints seront récompensés même du bien qu'ils ont fait à des âmes qui se sont damnées malgré leurs secours. C'est ainsi qu'un supérieur qui met tout son zèle à faire pratiquer la règle a le même mérite si ses religieux l'écoutent que s'ils ne l'écoutent pas. Ainsi la religieuse qui s'applique à faire du bien, autour d'elle, à édifier, à rendre service, sera récompensée pour chacun des

actes qu'elle a faits alors même que sur la terre, aucun de ses actes n'aura été couronné de succès.

Comment avec ces pensées ne pas vivre dans une paix et une joie continuelles ? Comment ne pas espérer le pardon de ses péchés quand on pardonne si volontiers ? Comment ne pas être sûre d'obtenir toutes les grâces qu'on demande, quand soi-même on ne refuse aucune des demandes qui nous sont faites ? Comment surtout ne pas mourir en paix à la pensée qu'on va être jugée par celui qui a dit : *Je serai pour vous ce que vous aurez été pour les autres ?*

2. La religieuse charitable est heureuse parce que si chacune des sœurs qui vit avec elle s'adonne comme elle, à cette pratique si douce et si méritoire de la charité fraternelle, la communauté devient un vrai Paradis. Ecoutez le tableau ravissant que fait St.Eucher d'une maison où régnait la charité.

" Quelle réunion de saints j'ai vue dans mon aimable désert de Lérins ! chacun d'eux était comme un vase d'albâtre d'où s'exhalaient de suaves parfums ; on respirait dans leur ciel une douce odeur de vie. La beauté de l'homme intérieur reluisait sur leur extérieur ; la charité les unissait ; ils s'abaissaient par humilité ; la douceur accompagnait leur piété et la fermeté la plus inébranlable était au fond de leur espérance. Si vous les rencontriez, vous trouviez toujours la modestie dans leur démarche, un filial empressement

dans leur obéissance, le silence sur leurs lèvres, la sérénité sur leur front, et dans la paisible dignité de leurs mouvements, vous contempliez avec délices une image de l'ordre qui règne dans les célestes phalanges."

3. La religieuse charitable est heureuse alors même qu'elle serait *seule* à s'adonner à la pratique de la charité. La vertu de la charité fraternelle renferme une suavité, qu'on ne trouve dans aucune autre vertu. C'est que le cœur est fait pour aimer et pour se dévouer et lorsqu'il aime et qu'il se dévoue, il est satisfait : *quand on aime*, dit St Augustin, *on ne souffre pas* ; *ou si on souffre, on aime sa souffrance.* La mère, s'imposant pour son enfant les plus durs sacrifices, éprouve un bonheur *tout naturel* à souffrir pour lui. A cette satisfaction que donne la nature, la grâce, — quand on agit surnaturellement, — ajoute une satisfaction céleste. Voilà pourquoi Jésus-Christ dit que *le joug de sa loi est doux et léger.* La loi du Seigneur est une loi d'amour, et ce qu'on fait par amour on le fait avec bonheur.

Et ce bonheur, dû à la charité, se traduit par le rayonnement du visage, — par l'affabilité de la parole, — par la joie intime du cœur, qui, selon la belle expression des livres Saints, est *dans un festin perpétuel.*

Et ce bonheur chasse *l'ennui* qui est le partage des cœur se repliant sur eux-mêmes et oublieux des autres. Il chasse la *mélancolie* cet état de l'âme remplie de nuages qui

empêche le soleil divin de l'éclairer et permet au démon de s'y insinuer et d'y glisser, dans l'ombre, ses pensées sensuelles.

Etre heureuse c'est l'état habituel de l'âme dévouée et le cœur qui est heureux rend facilement les autres heureux. La joie vraie, la joie qui part du cœur est, par sa nature, très communicative.

III

La pratique de la charité rend les âmes unies entr'elles.

Elle fait régner dans la communauté *l'esprit de famille* qui est aux âmes vivant ensemble ce qu'est l'air aux poumons, ce qu'est la chaleur aux membres,—*l'esprit de famille* qui fait que tout le monde est à l'aise, qu'on se demande facilement un service et qu'on accepte avec joie une bonne manière, qui permet de donner simplement un avis et qui, sans aigreur et sans bouderie, accepte un reproche.

Cet esprit de famille vit *d'expansion*, c'est-à-dire de la faculté pour chacun *de donner*, *de recevoir*, *de demander* avec la même bonhomie.

Il vit de *confiance* ne mettant jamais en doute les sentiments affectueux et dévoués de celles qu'on appelle si volontiers et si justement *ma mère*, *mes sœurs*, parce qu'on vit avec la pensée arrêtée qu'on ne veut jamais faire de la peine soi-même et que personne ne veut nous en faire.

Il vit surtout de *reconnaissance*. Rien de bon, dans une communauté, comme la pensée que tous ceux qui sont avec nous, nous ont fait du bien et veulent nous en faire encore ; rien de suave comme le souvenir habituel de toutes les bonnes manières que nous avons reçues de nos supérieures, de nos sœurs, de tous !

Oh ! oui, il fait bon de vivre ainsi dans une atmosphère de bienveillance au milieu d'êtres chéris, choisis par Dieu lui-même, qui ont, en quelque sorte, la mission de ne négliger aucune occasion de nous être utiles et sur lesquels on peut compter à la vie et à la mort !

Eh ! bien, religieuses, cette atmosphère est la vôtre !

Vivez donc heureuses, en aimant le bon Dieu et vous aimant les unes les autres de toute la puissance de votre cœur.

Ne regardez plus tant ces petits défauts de caractère qui deviennent aussi faciles à supporter, quand on aime, que les défectuosités du visage ; ne faites plus tant de cas de ces paroles blessantes échappées sans intention, de ces manques d'égards qui viennent d'un manque d'usage, — regardez le cœur qui est bon, regardez surtout l'âme où habite l'Esprit Saint, où Jésus-Christ est venu ce matin peut-être, où il viendra encore demain.

Donnez beaucoup, recevez beaucoup ; qu'entre Jésus-Christ et vous, qu'entre vous et vos sœurs il y ait perpétuellement un compte de bienfaits qui ne se règle jamais !

Que chacune de vous pense qu'elle a *plus*

reçu de ses sœurs qu'elle n'a donné elle-même ; qu'elle demeure donc dans un état perpétuel de reconnaissance affectueuse et dévouée.

Il est doux de *devoir toujours* à ceux qu'on aime et de toujours travailler à payer ses dettes.

IV

Litanies de la bonté et du dévouement

Nous plaçons ici, afin qu'elle devienne votre prière de tous les jours, cette page empruntée aux PAILLETTES D'OR.

O Jésus, vivant dans la Sainte Eucharistie, mais vivant sans ces paroles, sans cette activité, sans cette vie matérielle qui tombe sous les sens, et ne pouvant plus par conséquent faire *sentir* aux hommes, comme vous le faisiez aux jours de votre vie mortelle, votre bonté et votre miséricorde, — Jésus, qui voulez cependant que les hommes *sentent* votre amour, je viens m'offrir à vous, afin que, pénétrant en moi et résidant, en quelque sorte, en moi, vous vouliez vous servir de *chacun des membres de mon corps et de chacune des facultés de mon âme* pour faire à ceux que vous aimez ce que vous leur faisiez, quand, autrefois, sur la terre, vous étiez visiblement avec eux.

O Jésus, qui abandonné de tous au jardin des Olives, avez eu besoin d'être soulagé, fortifié, encouragé ; Jésus qui savez qu'il y a, à cette heure, des âmes qui, comme vous, n'ont plus sur la terre ni appui, ni force, ni

consolateur ; envoyez-leur un ange qui fasse tomber sur elles un peu de joie et un peu de paix ! Oh ! si cet ange, c'était moi ! Que me faudrait-il souffrir pour cela, ô Jésus ? S'il est nécessaire d'une peine intérieure ou d'une douleur extérieure pour faire de moi, pendant quelques minutes, l'ange consolateur d'une âme désolée, oh ! quelle que soit l'amertume de cette peine et la ténacité de cette douleur, je vous la demande, ô Jésus !

*

O Jésus, qui cherchez des *lèvres* pour dire aux âmes l'amour que vous leur portez, — des *lèvres* pour rappeler aux *pauvres* et aux *rebutés* qu'ils ne sont pas abandonnés, — aux *coupables* qu'ils ne sont pas méprisés, — aux *timides* qu'ils sont protégés, — Jésus, prenez mes *lèvres* et, à mon insu, s'il est à craindre que la vanité ne gâte ce qui ne vient que de vous, donnez-moi de dire ou d'écrire des paroles de force, des paroles d'amour, des paroles de bienveillance et de pardon. Faites que je regarde comme perdue toute journée que j'aurais passée sans parler de votre bonté, — sans avoir relevé ou fortifié une âme, — sans avoir fait prononcer, avec un sentiment d'amour, votre nom béni par la bouche au moins d'un petit enfant.

*

O Jésus, si *patient* pour ceux qui vous fatiguaient de leur importunité et qui vous

laissaient par leur ignorance et leur difficulté à comprendre vos paroles, — Jésus, si *bienveillant* pour redire les même leçons, pour attendre l'heure de la grâce, pour ne pas humilier ceux qui semblaient ne faire aucun cas de votre doctrine, — Jésus, rendez-moi *patient* pour *écouter*, patient pour *instruire*, patient pour *recommencer* trois fois, quatre fois, dix fois, les mêmes enseignements. Rendez-moi *fort* pour ne pas me lasser de montrer un visage affable, alors même que l'importunité d'un visiteur se ferait lourdement sentir ; et si la faiblesse de mon tempérament dominait ma volonté, si je laissais apercevoir l'ennui ou la lassitude, donnez-moi, ô Jésus, de réparer vite, par des paroles affectueuses, la peine que j'aurais faite !

*

O Jésus, qui, avec une délicatesse infinie, attendiez, assis sur le bord du chemin, l'occasion de faire du bien, — qui demandiez simplement un service matériel pour rapprocher plus facilement de vous l'âme de cette pauvre Samaritaine que vous vouliez sauver. — Jésus, donnez-moi de *deviner* les douleurs que la timidité quelquefois, que la crainte plus souvent, ou même qu'une délicatesse exagérée fait cacher dans les profondeurs de l'âme ; donnez-moi ce savoir-faire, simple, courageux, mais discret en même temps, qui s'insinue sans blesser, qui demande sans froisser et qui, sans humilier, verse douce-

ment l'huile et le vin sur la plaie qu'il a découverte.

*

O Jésus qui cherchez un *dispensateur* fidèle de vos *trésors matériels* et de ces joies extérieures rayonnement des joies ineffables du ciel, — donnez, donnez-moi beaucoup pour que je donne beaucoup ; prenez *mes mains* et faites-en les dispensatrices de vos aumônes ; prenez-les encore pour qu'elles deviennent comme étaient les vôtres, ô Jésus, quand vous laviez les pieds de vos Apôtres, *à la disposition de tous*, — *travaillant pour tous*, — *venant en aide à tous.* — Faites que je n'oublie jamais que comme vous je suis sur la terre, *pour servir, non pas pour être servi.* — Prenez encore mes *lèvres* pour qu'elles laissent tomber sur les cœurs *les paroles joyeuses qui récréent et les sourires qui rafraichissent.* — Que je sois, ô Jésus, comme *la fontaine* placée le long de la route où tout voyageur peut venir puiser à toute heure ; que je sois comme *l'arbre* du bord du chemin qui n'appartient à personne et qui est à tout le monde, qui à tous et à toute heure offre ses branches ployant sous le poids des fruits que vous lui avez prêtés pour les autres.

*

O Jésus qui aimez passionnément les âmes, et pour qui ni les formes extérieures, gracieuses ou rebutantes, ni le caractère facile ou inquiet, doux ou irascible, ne font jamais

perdre de vue que ces âmes, mêmes cachées sous une enveloppe grossière, sont les enfants bien-aimés de Dieu ; — oh ! donnez-moi dans les rapports avec tous ceux qui m'entourent, donnez-moi de ne voir que leur âme, de n'aimer que leur âme ; de ne leur faire du bien qu'en vue de leur âme, ô Jésus, pour laquelle vous êtes mort, qui en toute vérité peut comme moi vous appeler *mon père* et avec qui je dois près de vous et dans l'intimité de votre cœur, vivre heureux pendant l'éternité.

TABLE DES MATIERES.

SECONDE PARTIE

OBLIGATIONS DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

Objet et division de cette seconde partie..... 9

PREMIÈRE OBLIGATION de L'ETAT RELIGIEUX

AIMER.

Qu'est-ce qu'aimer..... 16
Qui faut-il aimer..... 18

CHAPITRE PREMIER

La religieuse doit aimer Dieu.

ARTICLE PREMIER

Motifs de l'amour dû à Dieu.

I. Dieu en lui-même mérite que la religieuse l'aime 20
II. Les bontés de Dieu exigent que la religieuse l'aime 24
III. Le titre de religieuse exige que celle qui le porte aime Dieu 28

ARTICLE SECOND

Caractère de l'amour dû à Dieu : *La souplesse*..... 32

ARTICLE TROISIÈME

Pratique de l'amour dû à Dieu.

I. Aimer Dieu c'est penser à Dieu..... 46
II. Aimer Dieu c'est parler souvent à Dieu..... 50
III. Aimer Dieu c'est parler de Dieu..... 55
IV. Aimer Dieu c'est éviter tout ce qui peut déplaire à Dieu : *Le péché*..... 60
1. Suites du péché véniel..... 63
2. Principales fautes auxquelles les religieuses peuvent se laisser aller..... 67
— La paresse dans les exercices spirituels... 67
— L'affection sensuelle..... 68
— La colère et l'impatience..... 68
— La mollesse et la sensualité..... 68
— La moquerie et les petites médisances.... 69
— Le babil..... 69
— La vanité et l'orgueil..... 70
V. Aimer Dieu c'est chercher à pratiquer à chaque instant ce qui plaît à Dieu..... 71
VI. Aimer Dieu c'est détruire chez les autres tout ce qu'on sait déplaire à Dieu..... 74
VII. Aimer Dieu c'est ne vouloir que ce que Dieu veut et être content de ce que permet Dieu..... 78
VIII. Aimer Dieu c'est se confier en toutes choses à Dieu..... 86
IX. Aimer Dieu c'est aspirer à être unie à Dieu.. 89
1. Nature de l'union à Dieu..... 90
2. Défauts qui empêchent l'union à Dieu... 95
— Avoir quelqu'attache particulière..... 96
— N'avoir pas assez d'horreur des plus petits péchés véniels..... 98
— S'inquiéter et se troubler de ses fautes et de ses infidélités..... 99
— N'avoir pas assez d'ordre dans ses actions..... 100
— Se laisser facilement aller à s'occuper des autres..... 101

X. Aimer Dieu c'est aimer la Sainte Eucharistie 102
XI. Aimer Dieu c'est aimer la Sainte Vierge..... 114

ARTICLE QUATRIÈME

Récompenses de l'amour donné à Dieu..... 124
I. La paix..... 125
II. La douceur de caractère 130

CHAPITRE SECOND

La religieuse doit aimer son prochain.

ARTICLE PREMIER

Motifs de l'amour dû au prochain.

I. Dieu veut que nous aimions le prochain..... 133
II. Le prochain mérite qu'on l'aime..... 140
III. Le titre de religieuse exige que celle qui le porte aime le prochain..... 144
IV. Les punitions réservées aux âmes qui violent le commandement de l'amour du prochain 148

ARTICLE SECOND

Caractère de l'amour dû au prochain : Le dévouement.

I. Nature du dévouement..... 151
II. Objet, motif, mesure du dévouement..... 155
III. Qualités du dévouement..... 160

ARTICLE TROISIÈME

Pratique de l'amour dû au prochain..... 162

PARAGRAPHE PREMIER

Actes de la charité fraternelle.

I. Aimer le prochain c'est ne laisser passer aucun jour sans lui rendre quelque service.. 165

II. Aimer le prochain c'est mettre à sa disposition, pour le bien de son âme et de son corps, tout ce qu'on possède 169
III. Aimer le prochain c'est s'appliquer à acquérir, pour lui rendre la vie plus douce, ce qu'on appelle les petites vertus 177
— L'indulgence 178
— La charitable dissimulation des fautes... 179
— La douce et joyeuse humeur 180
— La souplesse d'esprit 182
— L'affabilité 182
— La condescendance 185
— La politesse 186
IV. Aimer le prochain c'est supporter patiemment ses défauts 188
V. Aimer le prochain c'est lui vouloir du bien.. 193
VI. Aimer le prochain c'est compatir à ses peines 195
VII. Aimer le prochain c'est faire du bien à son âme 197
— Le bon exemple 198
— La correction fraternelle 200

—

PARAGRAPHE SECOND

Causes des fautes qui se commettent contre la charité fraternelle 203
I. L'indifférence 204
II. L'égoïsme qui produit :
1. La jalousie 210
2. La médisance 212
3. Les jugements téméraires 216
4. Les rapports 218
— Cas où la révélation est commandée 218
— Précautions à prendre en faisant la révélation 218
III. L'esprit de propriété 219
IV. La sensualité 221

V. La religieuse sans charité pour le prochain.. 227
VI. Derniers avis..... 232

ARTICLE QUATRIÈME

Récompenses de l'amour donné au prochain..... 236
I. La pratique de la charité rend bon..... 239
II. La pratique de la charité rend heureux..... 241
III. La pratique de la charité rend les âmes unies entr'elles..... 244
IV. Litanies de la bonté et du dévouement..... 246